

BIBLIOTHÈQUE "HISTORIA"

LE RÉGENT

PAR

CLAUDE SAINT-ANDRÉ



ÉDITIONS JULES TALLANDIER

75, RUE DAREAU, PARIS (XIV^e)

Carl A. Rudisill Library



0 1976 0034440 6

CARL A. RUDISILL
LIBRARY



*The Wal
Memoria*

F 944
Sa24

30410

WITHDRAWN
L. R. COLLEGE LIBRARY



Digitized by the Internet Archive
in 2025

LE
RÉGENT

DU MÊME AUTEUR

LOUIS XV, essai.

LOUIS XV INTIME.

MADAME DU BARRY.

En préparation :

HENRIETTE D'ANGLETERRE.



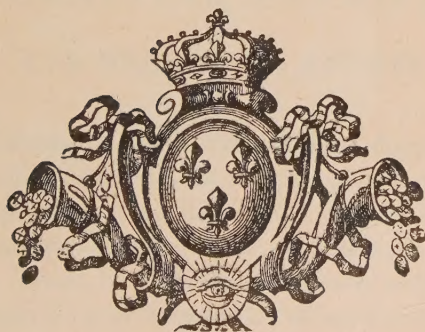
Cliché Alinari

Portrait de PHILIPPE D'ORLÉANS jeune
d'après un tableau de l'époque

LE
RÉGENT

PAR

CLAUDE SAINT-ANDRÉ



CARL A. RUDISILL
LIBRARY
LENOIR RHYNE COLLEGE

A PARIS

ÉDITIONS J. TALLANDIER

75, RUE DAREAU, 75

F944
Sa 2 v

30410



LE RÉGENT

CHAPITRE PREMIER

LES PREMIÈRES ANNÉES

Au château de Saint-Cloud, tout éblouissant de lumière, naissait, la nuit du 4 août 1674, Mgr le duc de Chartres, deuxième fils de Monsieur, « frère unique du Roi », et de Madame, princesse palatine. Toute la Cour défila devant le berceau où s'endormait le futur Régent. Le bel enfant fut aussitôt confié « aux mains des femmes » ; mais sa mère aussi en prit soin.

La Palatine, elle-même, nous raconte dans ses lettres cette enfance animée, attachante, et la manière assez rude de la mener à l'allemande ; elle nous dit la gentillesse de Philippe et son doux caractère, mais de qui l'intelligence, déjà surprenante, l'effrayait. Elle écrivait : «... On a fait tirer l'horoscope de mon plus jeune fils... ; cet horoscope dit qu'il sera pape ; moi,

je crains bien que ce petit ne soit plutôt l'antéchrist. » Il n'est pas turbulent comme sa sœur, et « beaucoup plus joli » ; « sa première culotte fut sa première fierté ».

Tant de grâce n'attendrissait pas cependant Madame et, à la moindre faute, le coupable était « fouetté » de telle manière que le Régent se rappelait encore la façon aiguë dont sa mère redressait ses torts.

A six ans, il passait « aux mains des hommes », c'est-à-dire qu'il quittait la gouvernante, marquise d'Effiat, pour un gouverneur, le duc de la Vieuville ; à la mort du duc, dix ans après, lui succédait le comte d'Arcy, qui s'était distingué dans la diplomatie et la guerre ; il donna à son élève de sérieuses connaissances militaires. Mais, toute l'affection du petit prince, « plein d'esprit » et « du plus charmant visage », allait vers son précepteur, M. de Saint-Laurent, auparavant sous-introducteur des ambassadeurs chez Monsieur ; il était indulgent, aimable et, sans grande culture, il eut le bon sens de s'adjoindre comme sous-précepteur l'abbé Dubois.

L'enfance de S. A. R. fut donc très raisonnable ; ses défauts apparaissaient à peine. « Il aime à singer les grandes personnes », écrivait sa mère en 1686... En fait de cérémonies, il ne me ressemble pas du tout ; néanmoins, il affirme qu'il ne les aime pas autant que Monsieur, car lorsque dernièrement on lui demandait s'il aimait les cérémonies et la parure, il répondit : « Je ne les hais pas tant que Madame ; mais, aussi, je ne les aime pas tout à fait tant que Monsieur. »

C'est au Palais-Royal que vivait la famille d'Orléans et à Saint-Cloud ; Versailles la voyait souvent, Madame étant de toutes les chasses du Roi. Quelle étrange union que celle de Monsieur et d'Élisabeth-Charlotte, sa seconde femme ! Madame ne rappelait en rien la première épouse, cette Henriette d'Angleterre au teint de fleur, à la grâce mélancolique, dont la mémoire est comme protégée par la poétique oraison funèbre : « Madame se meurt... Madame est morte ! Madame a passé du matin au soir ainsi que l'herbe des champs. Le matin, elle fleurissait, avec quelle grâce, vous le savez ! Le soir, nous la vîmes séchée ! » On soupçonna Monsieur et ses « mignons » de l'avoir empoisonnée ; la vérité est qu'elle mourut d'une péritonite aiguë. « Je crois qu'elle a été plus malheureuse que coupable », dira d'elle la seconde Madame, qui sera persécutée de même par les amis de Monsieur.

Et voici la princesse allemande, racontée par elle-même. « Je suis née à Heidelberg ; ma mère ne m'a portée que sept mois. ... Je ne suis venue en France que par pure obéissance. Dans ma première jeunesse, j'ai beaucoup mieux aimé m'amuser avec des armes, telles que des fusils, des épées, des pistolets, qu'avec des chiffons et des poupées. Je ne désirais rien tant que d'être garçon. »

Elle était fille de l'électeur palatin Charles-Louis et de la landgrave Charlotte de Hesse-Cassel. C'est en Angleterre que Charles-Louis passait sa jeunesse, jusqu'au jour où le traité de Westphalie lui rendait son électorat. Ce fut un époux singulier, plein de violence et de jalousie ; sa femme, la belle

landgrave, ne laissait pas que de lui ressembler ; et les scènes les plus cruelles vinrent désunir à jamais le ménage. Leur fille, Élisabeth-Charlotte, notre Madame, et son frère vécurent dans ce milieu agité, non sans souffrir. L'étrange nature de la Palatine se ressentit de cette éducation première, et des hérédités où la folie eut tant de part.

Lorsque l'électeur se fut défait de sa femme, pour vivre publiquement avec Louise de Dégenfeld, de qui il eut tant d'enfants, Élisabeth-Charlotte se réfugia auprès de sa tante, la duchesse Sophie de Hanovre. Ce furent pour la jeune princesse d'heureuses années qu'elle regrettera toujours, même au temps glorieux où elle sera l'amie préférée du grand Roi.

En 1671, elle épousait Monsieur veuf depuis un an. Elle n'était pas sans savoir les bruits sinistres qui couraient sur la mort d'Henriette. Par obéissance, elle acceptait cet homme aux mœurs étranges ; mais, au sujet du voyage de Heidelberg à Saint-Germain où la Cour l'attendait, elle écrivait à sa tante de Hanovre : « Ce que M^{me} de Wartemberg a dit sur les cris que j'ai poussés est bien vrai ; j'ai crié à en avoir le côté enflé ; je n'ai fait que cela de Strasbourg à Chalons, durant toute la nuit. » A mon arrivée, dit-elle encore, « je vis bien que je déplaisais à Monsieur, ce que je ne dois pas trouver merveilleux, laide autant que je suis ; mais je pris, dès ce moment, la ferme résolution de vivre avec lui de telle façon qu'il s'accoutumât à ma laideur... »

Ce ne fut pas seulement Monsieur qui bouda la nouvelle venue, mais, toutes les grandes dames, amies de la princesse morte. « Hélas ! soupirait

M^{me} de Sévigné, hélas ! si cette Madame pouvait bien nous représenter celle que nous avons perdue. » Cette Madame ne rappelait en rien la chère défunte.

Non point que la Palatine soit encore cette Allemande lourde, déformée, au visage « d'un rustre », pour parler comme Saint-Simon ; ni cette personne à la laideur comique, qu'elle se plaît elle-même à exagérer ; non ; ces portraits d'alors, autant qu'on peut en juger, représentent une jeune femme sans beauté, mais avec ce charme décevant de petits yeux pétillants de malice, d'une bouche sinieuse, d'un corps menu, « vif comme l'air ».

Sa gaité savoureuse, franche, osée, amuse le Roi ; il recherche la compagnie exubérante de sa belle-sœur ; elle est de toutes les chasses ; Louis XIV admire l'intrépide amazone, et s'attache à elle chaque jour davantage. Ses chutes de cheval ne se comptent pas ; ainsi en écrivait-elle à sa chère tante de Hanovre :

« Saint-Germain, le 14 décembre 1676.

« ... Ce qui surtout m'a empêchée d'écrire, ce sont les ennuyeuses visites que je me suis attirées par ma chute de cheval. Il faut que je conte cela à Votre Dilection... Dès que je me vis seule, je lâchai doucement le pommeau de la selle et me laissai tomber sur la *blousse* [pelouse] verte.

« ... Vous qui admirez tant notre roi de m'avoir si bien assistée dans mes couches, vous l'aimerez bien aussi en cette rencontre ; il a été le premier à me rejoindre ; il était pâle comme la mort, et j'avais

beau lui assurer que je n'avais aucun mal et que je n'étais pas tombée sur la tête, il n'a eu de cesse qu'il ne m'eût visité la tête de tous les côtés, et, quand enfin il eut trouvé que j'avais dit vrai, il m'a menée lui-même dans ma chambre, et est resté pendant quelque temps encore auprès de moi pour voir si je ne serai pas prise d'étourdissements... Je dois dire que chaque jour le roi se montre plus gracieux à mon endroit, car partout où il me rencontre, il m'adresse la parole, et tous les samedis, il me fait chercher maintenant pour faire *médianoche* avec lui, chez M^{me} de Montespan. Cela fait qu'à cette heure je suis très à la mode. Tout ce que je dis et fais, que ce soit bien ou mal, les courtisans l'admirent au point qu'ayant eu l'idée, par le froid qu'il fait, de mettre ma vieille zibeline, pour avoir plus chaud au cou, chacun s'en est fait faire une sur ce patron, et c'est actuellement la très grande mode... »

Ce qui faisait dire à la duchesse de Hanovre dans une lettre à l'électeur, son frère : « Benserade a conté une assez bonne chose... qu'il n'avait jamais cru qu'une Madame, si opposée en toute chose à la défunte Madame, pouvait être plus aimée que l'autre pour laquelle on avait eu de l'adoration. » Mais à ce jeu, où le Roi mettait si peu de son cœur, la jeune Palatine y laissait prendre le sien, pour beaucoup souffrir.

Avec cela nul souci de plaire, ni la moindre coquetterie. Elle portait l'habit de cour, sans doute, mais, surtout celui d'équipage, et la perruque d'homme, dont le peu d'apprêt lui convenait. Plus tard, sous les cheveux blancs, dans la fameuse toile

de Rigaud, à peine reconnaîtra-t-on ce que fut le jeune et riant visage, la petite vérole ayant déformé les traits, et le grand air fortement bruni un teint délicat de blonde. Puis vint la déception ; Louis s'était détourné d'elle complètement pour n'être plus qu'à M^{me} de Maintenon ; et nous savons si elle déversa sur le dernier amour du Roi toute son humeur grossière et maligne, toute sa rancune, toute sa jalousie. Aussi bien le souverain s'était rendu compte, depuis longtemps et avec peine, que l'esprit et le sentiment de cette Allemande étaient fermés de toute part à ce qui était français.

A la naissance de sa fille, M^{lle} de Chartres, le duc d'Orléans proposa à Madame un arrangement intime, qu'elle s'empressa d'accepter. Elle ne comprit pas, dans son peu de finesse, qu'il lui faudrait éprouver les suites de cette séparation, et que Monsieur, livré tout entier à ses goûts clandestins, ne serait plus que la proie de ses « mignons ». « Je fus enchantée », confiait-elle plus tard à sa sœur, « lorsque... feu mon époux fit lit à part, car je n'aimais pas le métier de faire des enfants. Quand S. A. R. m'en fit la proposition, je lui répondis : Oui ! de bon cœur, Monsieur, et j'en serai très contente pourvu que vous ne me haïssiez pas et que vous continuiez à avoir un peu de bonté pour moi. Il me le promit et nous demeurâmes très satisfaits l'un de l'autre... Il était extrêmement désagréable de dormir avec Monsieur ; il ne pouvait pas souffrir qu'on le touchât pendant son sommeil, de sorte que j'étais obligée de me mettre tout au bord, et qu'il m'est arrivé bien des fois de tomber comme un sac... Quand il m'arrivait par

hasard d'étendre un pied en dormant et de le toucher, il m'éveillait, et me chapitrait une demi-heure de suite. J'ai eu une vraie joie... de pouvoir me coucher sans avoir peur d'être grondée ou de tomber de mon lit. » Elle disait bien d'autres choses encore, plutôt difficiles à transcrire.

Monsieur, qui avait été très joli, trop joli même, formait avec la Palatine, son épouse, le contraste le plus étonnant. Il avait les manières féminines ; c'était la grâce et la préciosité ; il se poudrait, se parfumait, ses goûts et ses mœurs rappelaient ceux des Valois. « Le miracle d'enflammer le cœur de ce prince », a dit M^{me} de La Fayette, « n'était réservé à aucune femme du monde. » Il avait installé au Palais-Royal le beau chevalier de Lorraine, et le logeait aussi à Saint-Cloud. Ils pratiquaient ensemble la dévotion et la débauche, jusqu'au jour où, la vieillesse venue, le charme en allé, la santé détruite, S. A. R. se rapprochait de Madame et de ses enfants. Le portrait que nous donne de lui Saint-Simon est de cette époque ; il était alors ce « petit homme ventru, monté sur des échasses, tant ses souliers étaient hauts, toujours paré comme une femme, plein de bagues, de bracelets, de pierreries partout, avec une longue perruque tout étalée en avant, noire et poudrée, et des rubans partout où il en pouvait mettre, plein de toutes sortes de parfums et, en toute chose, la propreté même. On l'accusait de mettre imperceptiblement du rouge. Le nez fort long, la bouche et les yeux beaux, le visage plein mais fort long. »

Il n'était donc plus le prince charmant, si frêle que



Cliché Giraudon

ELISABETH-CHARLOTTE D'ORLÉANS princesse Palatine,
d'après un tableau de Hyacinthe RIGAUD

les robes de femmes lui seyaient à ravir. On se rappelle le carrousel, mené par Louis XIV, où parmi d'autres, le chef persan éblouit autant par sa jeune beauté, que par l'éclat de ses bijoux. On sait combien il aimait les pierreries ; dans ses écrins, les bagues, les colliers, les pendants d'oreilles, les nœuds d'épaule et d'épée n'avaient rien de comparable. Il posséda le fameux diamant, hérité de M^{lle} de Montpensier ; le diamant d'Anne d'Autriche, tout aussi splendide ; la Rose d'Angleterre, et tant de pierres merveilleuses, qui flattaient sa coquetterie. « On ne m'a jamais parée pour les cérémonies, disait la Palatine, que Monsieur ne fût à ma toilette ; il me mettait lui-même le rouge. »

Le Palais-Royal, dès qu'il l'eut en apanage, devint le reflet de Versailles ; il y déploya sa magnificence, et les fêtes s'y déroulèrent aussi fastueuses que chez le grand Roi. C'était le luxe le plus raffiné ; dans les salons ruisselants de lumière, sous leurs riches parures, les dames et les grands seigneurs, qui y fréquentaient, « formaient un centre de brillante gaîté » ; les conversations avaient l'esprit de l'époque, et Monsieur n'aimait rien tant que les histoires du jour, les racontars, les milles médisances colportées par l'oisiveté malicieuse. Il avait l'art de se distraire et d'amuser les autres ; organisateur des plaisirs, arbitre des élégances, quand il n'était pas à la Cour, la Cour s'éteignait.

Léger, sans méchanceté, il était bien incapable d'empoisonner une femme, comme on le lui a prêté ; mais une éducation trop politique en avait fait cet être, que l'inaction avait poussé au vice. Cependant,

on l'avait vu valeureux aux armées, comme un vrai fils de France. Après la victoire de Cassel, le peuple de Paris l'acclama de telle sorte, que Louis XIV, inquiet et jaloux, se promit bien de reléguer, parmi les soies, les bijoux, et les porcelaines de la Chine, ce futile Monsieur qui se mêlait d'être heureux à la guerre. Sans murmurer, S. A. R. revint à son miroir, ménagea son teint de lis, jusqu'à ne plus vouloir monter à cheval et, désormais, sombra dans l'abîme. Ses favoris furent tolérés par le roi lui-même, comme s'en est plainte souvent Madame ; elle se défendit contre eux, pourtant, avec tumulte et énergie, pour réduire à la crainte la méchanceté de ses persécuteurs.

Un seul coin restait intact dans le cœur de Philippe d'Orléans amolli par les délices ; là vint fleurir son grand amour pour son deuxième fils, à la mort de l'aîné. C'est dans le duc de Chartres qu'il espérait revivre plus virilement. L'enfant aimait son père avec d'autant plus de tendresse qu'il mesurait la profondeur de sa chute. Il avait pour sa mère cette estime, cette confiante affection qu'il lui montrera toujours ; mais, il chérissait Monsieur, si faible, si inconsistant ; sa précocité voyait, à travers le luxe royal qui l'entourait, les dépravations, le vide, les dissensions de famille.

On ne comprend pas la liberté dont il jouit si jeune, et que la Palatine, par ailleurs si sévère, n'ait pu brider une nature naturellement portée vers la compagnie des femmes. « C'est un bon enfant, qui fait tout ce qu'on veut », disait-elle pourtant. Il est vrai qu'elle eut surtout à le disputer aux favoris du

prince, et son obstination indignée n'aurait peut-être pas suffi à le sauver, sans l'allié qu'elle trouva dans l'abbé Dubois, le précepteur. Elle devait lui en être bien peu reconnaissante. Mais, elle avait défendu son petit avec une fureur de fauve. Versailles retentit de ses cris ; aucune menace ne put l'intimider ; et ainsi garda-t-elle l'innocent des contacts suspects.

Elle parlait cependant volontiers des mœurs de Philippe d'Orléans, son mari, et avec une désinvolture bien choquante. De même désirait-elle le mariage de sa fille avec le roi d'Angleterre, quoique, pour employer son langage, il fût de la « confrérie ». Cette question ne pouvait l'émouvoir que pour son fils.

Jusqu'à douze ans, le duc de Chartres fut l'élève docile et doux, attentif et joyeux de ses maîtres, qui admiraient en lui une intelligence prodigieuse, la souplesse et la qualité de dons si divers. Et on sait combien il s'attacha à eux ; il inquiéta par sa douleur à la mort du précepteur, M. de Saint-Laurent. Lorsque se désista, en 1689, le marquis de Sillery, gouverneur, Monsieur désigna pour le remplacer le marquis d'Effiat, son premier écuyer. Encore que le choix fût acceptable, on vit la Palatine se démener, crier à qui voulait l'entendre, « que cet homme-là était un des drôles les plus abjects et les plus débauchés qu'il y ait au monde » ; et comme le Roi se taisait, elle alla le trouver, pour écrire ensuite à la duchesse de Hanovre : « S. M. m'a dit que ce sont de purs mensonges de dire qu'il veut avoir d'Effiat pour gouverneur de son neveu ; qu'il y a au contraire, un an, qu'il en détourne Monsieur. » Et

Louis XIV choisit lui-même ce parfait gentilhomme qu'était le marquis d'Arcy.

Mais, ni d'Arcy, ni Saint-Laurent, ni son successeur, l'abbé Dubois, ne purent refréner chez Philippe cette ardeur d'une prompte adolescence. La mère, que la pudeur ne saurait retenir, nous parle d'une dame de la Cour éprise de ce prince de treize ans, joli à ravir, spirituel autant qu'aimable. Il semble, ici, qu'on raconte l'aventure survenue à Louis XIV, au même âge, ayant eu pour complice la dame d'honneur d'Anne d'Autriche.

Le jeune duc, qui avait au Palais son appartement particulier, avec sa Maison très nombreuse, était, comme nous le savons, complètement indépendant. Déjà sa ruse, sa souplesse l'auraient fait se dérober à la plus étroite surveillance, si ses gens, agenouillés devant leur maître, n'eussent pas tout facilité.

Aussi, un concierge du Palais-Royal eut quelques raisons d'accuser cette altesse de quinze ans, lorsque sa fille mit un enfant au monde. Monsieur ne se contenta pas, Madame moins encore ; ce fut un beau tapage ; un beau scandale aussi. Philippe, sur ses gardes depuis cette équipée, s'en alla chercher, parmi les danseuses de l'Opéra voisin, de moins compromettantes amours. On ne voit pas, sans étonnement, que cet enfant plein des possibilités les plus sages, les plus heureuses, ait pu se livrer sans obstacle à pareil libertinage.

Mais, au moins, toute l'activité du duc de Chartres n'était pas qu'au seul plaisir ; il montrait au travail un zèle égal, et sous la direction de Dubois, se développa cet esprit extraordinaire, « affamé de savoir »,

qu'on dira un jour « représenter l'aimable génie de la France, lumineux, éclatant, humain ».

Le précepteur mania ce cerveau avec une expérience si délicate qu'il faut admirer dans cette éducation, bien que trop intellectuelle, autant le maître que l'élève. Il laissa les aumôniers responsables de l'instruction religieuse et morale, dont il semble, hélas ! qu'ils se tirèrent assez mal. Il appela Fontenelle pour les sciences ; puis Homberg, le chimiste, qui aura plus tard un grand laboratoire au Palais, pour y travailler de longues années avec son disciple ; Chevalier, pour les mathématiques ; Coypel « pour les arts du dessin ». Mais, afin de préparer un avenir dont il semblait avoir conscience, Dubois éveilla surtout chez le duc de Chartres le goût des grandes affaires. Il l'attacha à l'étude de l'histoire, du droit, de la géographie, s'adressant à Guillard, à Saint-Prest, à l'abbé Dubos, et aux négociateurs politiques même, occupés par le Roi. Rien ne fut épargné, nous dit le P. Léonard, pour donner à S. A. R. le désir d'un rôle glorieux, « et les moyens de le remplir un jour avec honneur ». On verra bien que cette jeune ambition s'exercera même avant l'heure ; mais, en formant par tant de soins le jeune prince, Dubois tâchait ainsi de le détourner des exemples funestes qu'il avait sous les yeux.

Bientôt, dans la famille royale, on se mit à critiquer ces leçons poussées trop loin « pour une altesse qui ne devait pratiquer que le métier de la guerre ». Seilhac nous dit que le P. La Chaise, confesseur du Roi, Fénelon et Madame défendirent le précepteur ; celle ci lui disait : « Pour moi, je vous ai rendu

toute la justice qui vous est due. » Il continua d'éveiller à la vie, à l'action, cette jeune intelligence. « Voilà sur quoi il faut juger », disait Fénelon. Et le prélat, qui soutenait et appréciait Dubois, écrivait à une femme : « Il est mon ami depuis un grand nombre d'années. »

En ce moment l'abbé Dubois avait quarante ans ; et il n'est pas sans importance de savoir ce que valait cet homme, que la fortune devait porter si haut, et la calomnie tant avilir. C'est parmi les précepteurs des princes qu'il faut tout d'abord lui donner une place, dans cette galerie qu'ornent les grandes figures de Bossuet et de Fénelon ; le moraliste La Bruyère ; Chevreuse et Beauvilliers, pleins de piété ; Malézieux, dont le savoir le disputait à la grâce, attaché au duc du Maine ; Valincourt, dont la culture scientifique glissa sur le comte de Toulouse ; et enfin Dubois, qui fit du duc de Chartres ce « chef-d'œuvre » que nous admirons.

Sa hauteesse ducale Saint-Simon ne pardonna jamais à ce bourgeois de province d'avoir atteint le sommet des honneurs ; moins encore, peut-être, d'avoir gagné l'affection reconnaissante de son élève. Le grand seigneur en voulait aussi au précepteur de ce qu'il avait conquis l'adolescent à la littérature, à la philosophie, aux idées libérales anglaises. C'était pour l'avenir la politique d'Outre-Manche, l'alliance que réalisera un jour le conseiller Dubois. Cette fortune qui tient de la fable ameutera à sa mort ses ennemis, pour flétrir à la fois l'homme et son œuvre.

Il ne fut qu'une intelligence ; presque pas de sen-

timent dans ce cœur, sinon l'ambition pour son élève et lui-même ; mais, il n'est pas de si basse extraction qu'on a voulu le dire, ni de si mauvaises mœurs ; et des historiens modernes se sont chargés avec autorité de nous en instruire.

Guillaume Dubois naquit en 1656, à Brives, de Jean Dubois, docteur en médecine, apothicaire à l'occasion, et de Marie de Payet, bourgeoise noble. Son frère aîné ayant eu l'héritage, Guillaume, le cadet, fut envoyé comme boursier au collège Saint-Michel, à Paris. A trente-quatre ans, il était principal de ce même collège. Cette vie sans aventure, toute de travail, devait le hausser au faite des grandeurs, le faisant précepteur du duc de Chartres.

On a tout dit en mal et en bien sur le personnage ; et si l'amitié de Fénelon est en sa faveur, un autre témoignage lui est aussi précieux, c'est la confiance qu'eut en lui, longtemps, Madame : « Avec la vertu et le bon esprit que vous avez », lui écrivait-elle, « vous n'avez guère à vous effrayer de la calomnie ; avec le temps, tout le monde vous rendra justice ; vous êtes bien utile à mon fils, et très capable de le retenir pour l'empêcher de tomber dans les vices du temps. » Mais, si le précepteur empêcha l'enfant de tomber « dans les vices du temps », le monde plus tard ne lui rendit point justice, et moins encore la Palatine.

On a dit que, pour se l'attacher, l'indulgence coupable du maître se prêtait aux fantaisies amoureuses du jeune homme ; comme si la complaisance des valets n'y suffisait pas. Guillaume Dubois prit son élève par cet esprit, qui annonce Voltaire, en

l'égalant ; par le goût de la science, qu'il développa si bien chez son disciple, et que nul, mieux que lui, ne sut entretenir avec grâce ; par ce désir de la gloire enfin, qu'il éveilla chez S. A. R. jusqu'à la plus brillante réalisation. Ce méridional de qui l'on a tout dénigré, même l'allure et le visage, était au physique comme au moral un être aimable ; très fins sous la perruque blonde, les traits disaient la remarquable intelligence ; les yeux perçants, la bouche secrète, le nez aquilin accentuaient cette impression première ; personne n'avait plus que lui la séduction de la parole par laquelle il devait enchaîner le cœur du jeune prince. Au reste, ils étaient, le précepteur et l'élève, les Français les plus spirituels du royaume, si bien qu'il semble que ces deux animateurs ayant fait jaillir l'étincelle, le XVIII^e siècle flamba.

L'ascendant moral de l'abbé sur Philippe venait de ce que, par l'étude, il pouvait l'enlever aux dames de l'Opéra. A quinze ans, le prince recevait au Palais les savants, les hommes de lettres, les artistes. Il les réunissait dans sa vaste chambre, au lit à l'impériale, où, sur les murs, se déroulaient les belles tapisseries flamandes de l'histoire de Scipion. Ils étaient là, tous égaux, assis sur des fauteuils de velours cramoisi, parmi les cabinets de laque ; et dans les discussions, l'adolescent « tenait tête aux plus grands ». Mais Madame se plaignait qu'il préférât cette compagnie à celle des seigneurs de la Cour.

Cependant, aux fêtes somptueuses données par son père, on voyait Philippe passer parmi les convives, élégant dans ses habits de soies les plus fleuries, de drap d'or et d'argent. A Saint-Cloud, sa jeunesse

MONSIEUR FRERE DE LOUIS XIV



Cliché Giraudon

MONSIEUR, frère du Roi, d'après un tableau de Mignard
Collection du duc de Mouchy

jolie était une parure du beau séjour d'été ; il était tout l'orgueil de son père, toute l'affection passionnée de Madame, qui en oubliait pour lui sa fille, Élisabeth-Charlotte, sans attraits, il est vrai. A Versailles, au temps des chasses, il se montrait le cavalier le plus intrépide ; et, à l'ordinaire, la plus séduisante altesse, parmi les ducs : Bourgogne, cultivé, dévot et contrefait ; Anjou, déjà taciturne ; Berry, sans précocité ; et les bâtards du Roi : M. du Maine, spirituel, rusé et boiteux ; le comte de Toulouse, n'ayant que sa seule beauté ; et les autres princes du sang qui, à travers leur morgue, ne laissaient voir rien d'essentiel.

Philippe de Chartres tremblait devant S. M., ainsi que toute la jeune famille royale. Au reste, Louis XIV regardait sans grande aménité ce jeune homme supérieur à ses propres enfants, par la force physique, l'esprit et le caractère ; craignant, en lui, il semble bien, le petit-neveu de Gaston d'Orléans, le héros turbulent de la Fronde.

CHAPITRE II

MARIAGE PRINCIER

LE duc de Chartres allait avoir seize ans et « l'ardeur guerrière de sa race bouillonnait dans son jeune sang ». C'était en 1691, la troisième année de guerre de la Ligue d'Augsbourg ; Louis XIV avait pris le commandement suprême de l'armée qu'allait diriger le maréchal de Luxembourg. Monsieur vint à Versailles « demander au roi l'honneur des premières armes de son fils » ; et le jeune prince accompagna S. M. au siège de Mons. Il se jeta aussitôt dans la mêlée ; à Leuze, il fut cinq fois de tranchée sous la mitraille, suivi toujours de l'abbé Dubois ; et quand Mons eut capitulé, il demanda à servir comme volontaire sous les ordres du maréchal de Luxembourg, qui avait su l'apprécier.

Et voici que le souverain, en janvier de l'année 1692, mit au jour un projet depuis longtemps arrêté : le mariage de son neveu avec M^{lle} de Blois, sa fille légitimée. Par l'intermédiaire du chevalier de Lorraine, il avait obtenu l'assentiment de Monsieur ; mais il fallait aussi décider le duc de Chartres, qui avait juré à sa mère de ne jamais consentir ; car la Palatine, froissée profondément dans son orgueil par l'union de son fils « avec cette bâtarde », ne cachait point sa colère et son chagrin. M^{me} de Maintenon conseilla au Roi de parler à l'abbé Dubois, qui agirait

sur son élève. L'abbé, hésitant, plein de scrupules, allait consulter MM. de Fénelon et de Chevreuse; ils lui répondirent « que, souverain, S. M. avait le droit de disposer des alliances de sa famille », et le précepteur s'inclina. De ce jour, Madame lui voua une rancune inexpiable.

Des vers cependant chantaient le jeune fiancé :

O Prince merveilleux, quel prodige à votre âge !
Après une campagne et si longue et si belle,
Revenir tout couvert d'une gloire immortelle,
Ayant satisfait Mars, satisfaire Vénus...

Mais tout cela n'était que de la poésie ; l'adolescent pliait devant un ordre, et souffrait dans son cœur. Il se soumettait, sans être plus résigné que ne l'était sa mère, dont il voyait les pleurs avec tant de peine. M^{lle} de Blois ne l'intéressait guère; il avait plutôt une inclination pour M^{lle} de Nantes, devenue duchesse de Bourbon. On lui promit pour sa docilité de voir sa belle-sœur tous les jours. Celle-ci était brune autant que sa sœur était blonde, séduisante, avec un esprit mordant, celui des Mortemart, que M^{me} de Montespan avait donné à ses enfants. M^{me} la Duchesse (de Bourbon) le prodiguait à tel point qu'elle n'épargnait personne; la Palatine la comparait à une belle chatte, « qui rentrait ses griffes pour mieux égratigner ensuite ».

Le 10 janvier 1692, Madame envoyait à sa tante, la duchesse de Hanovre, cette lettre désespérée :

« Quoique j'aie les yeux si gros et si enflés que c'est à peine si j'y vois, pour avoir eu la sottise de pleurer toute la nuit, je ne veux pas laisser passer

cet ordinaire, sans dire à Votre Dilection le chagrin que j'ai eu hier, au moment où je m'y attendais le moins. Monsieur est entré chez moi à trois heures et demie, et il m'a dit : « Madame, j'ai une commi-
« sion pour vous de la part du Roi, qui ne vous sera
« pas trop agréable, et vous devez lui rendre une
« réponse ce soir, vous-même ; c'est que le Roi vous
« mande, que lui, et moi, et mon fils étant d'accord
« du mariage de M^{lle} de Blois avec mon fils, vous ne
« serez pas la seule qui vous y opposerez. » Votre Dilection s'imaginera sans peine ma consternation et ma tristesse. Le soir, à huit heures, le Roi me fit venir dans son cabinet et me demanda si Monsieur m'avait fait la proposition et ce que j'en pensais. « Quand V. M. et Monsieur me parlerez en maîtres,
« comme vous faites, je ne puis qu'obéir », répondis-je... Le Roi et toute la Cour sont venus dans ma chambre me féliciter de ce bel événement... La tête m'en fait mal. »

Le récit, au reste si connu, de Saint-Simon ajoute bien des détails piquants à cette lettre ; il est d'une telle saveur que nous ne pouvons l'omettre. M. de Chartres est appelé par le Roi dans son cabinet, le jeune prince ne savait pas y trouver son père.

« Le Roi fit des amitiés à M. de Chartres, lui dit qu'il voulait prendre soin de son établissement, que la guerre allumée de tout côté lui ôtait des princesses qui auraient pu lui convenir..., qu'il ne pouvait mieux lui témoigner sa tendresse qu'en lui offrant sa fille dont les deux sœurs avaient épousé deux princes du sang... ; mais que, quelque passion qu'il eût de ce mariage, il ne le voulait point con-

traindre, et lui laissait, là-dessus, toute liberté. Ce propos, prononcé avec cette majesté effrayante, si naturelle au Roi, à un prince timide et dépourvu de réponse, le mit hors de mesure. Il crut se tirer d'un pas si glissant en se rejetant sur Monsieur et Madame, et répondit en balbutiant que le Roi était le maître, mais que sa volonté dépendait de la leur. « Cela est bien à vous », répondit le Roi, mais, dès que vous y « consentez, votre père et votre mère ne s'y opposeront pas » ; et se tournant vers Monsieur : « Est-il pas vrai, mon frère ? » Monsieur consentit comme il l'avait déjà fait avec le Roi, qui tout de suite dit qu'il n'était donc plus question que de Madame, et qui sur le champ l'envoya chercher... Tous deux ne firent pas semblant de s'apercevoir du trouble et de l'abattement de M. de Chartres.

« Madame arriva, à qui d'entrée le Roi dit qu'il comptait bien qu'elle ne voudrait pas s'opposer à une affaire que Monsieur désirait, et que M. de Chartres y consentait, que c'était son mariage avec M^{lle} de Blois, qu'il avouait qu'il désirait avec passion, et ajouta courtement les mêmes choses qu'il venait de dire... le tout d'un air imposant, mais, comme hors de doute que Madame ne pût n'en pas être ravie... Madame, qui avait compté sur le refus dont son fils lui avait donné parole..., se trouva prise et muette. Elle lança deux regards furieux à Monsieur et à M. de Chartres, dit, puisqu'ils le voulaient bien, qu'elle n'avait rien à dire, fit une courte révérence et s'en alla chez elle. M. son fils l'y suivit incontinent, auquel sans donner le moment de lui dire comment la chose s'était passée, elle chanta

pouille^{si} avec un torrent de larmes, et le chassa de chez elle. Un peu après, Monsieur rentra ...; elle ne le ménagea pas davantage, tellement qu'il sortit... très confus. »

Le soir, comme il y avait appartement, c'est-à-dire réunion de la Cour dans les salons d'apparat, pour la musique, les jeux, la collation, Madame se trouvait dans la galerie des Glaces, avec sa favorite, M^{lle} de Chateautiers; elle marchait à grands pas, parlant haut, gesticulant, « représentant bien Cérès après l'enlèvement de sa fille Proserpine, la cherchant en fureur et la redemandant à Jupiter ». Monsieur en était honteux, le duc de Chartres désolé, et la jeune fiancée dans une gêne extrême. Au souper qui suivit, « la Palatine avait les yeux pleins de larmes, qui tombaient de temps en temps, et qu'elle essuyait de même... M. son fils avait aussi les yeux bien rouges, et tous deux ne mangèrent presque rien », nous dit Saint-Simon qui assistait au repas public de la famille royale. Le Roi offrait gracieusement à sa belle-sœur de tous les plats qu'elle refusait avec brusquerie. Lorsqu'à la fin chacun se retira, S. M. fit à Madame une profonde révérence; celle-ci fit une pirouette si juste, « que le Roi en se redressant ne trouva plus que son dos ».

Le lendemain, avant la messe, la Cour attendait dans la Galerie; Madame vit son fils s'approcher d'elle, comme il avait coutume, pour lui baiser la main; « elle lui appliqua un soufflet si sonore qu'il fut entendu de quelques pas, » et, comme on le pense, couvrit de confusion le pauvre prince.

On a dit la séduction de S. A. R., son esprit, sa culture. Une peinture de l'époque le montre de si grand air dans l'habit aux belles dentelles ; le visage, très doux, est plus délicat encore sous les boucles poudrées. M^{lle} de Blois, menue et blonde, a quinze ans ; son pied est si joli « que le Roi lui fait ouvrir les ballets de la Cour » ; la petite vérole, les grossesses successives auront raison de tant de grâce, mais, pour l'instant, rien n'est plus « suave » que cette petite fiancée toute blanche, si sûre d'elle pourtant, qu'elle répondait à M^{me} de Caylus, « badinant du peu d'élan de M. le duc de Chartres » : « Je ne me soucie pas qu'il m'aime, je me soucie qu'il m'épouse. »

Quand la nouvelle fut officielle, le Dauphin vint au Palais-Royal féliciter Monsieur. « Et le duc d'Orléans », dit le *Mercure*, « le traita avec la magnificence qui est ordinaire à ce prince... Il y eut grand jeu, et le jeu fut suivi d'un bal où furent reçues toutes les personnes de distinction et tous les masques, de sorte que plusieurs appartements en furent remplis, aussi bien que la Grande galerie ; il y eut grande collation, et le bal ne s'acheva qu'à la nuit. »

De ce moment jusqu'aux épousailles, le Palais-Royal prit l'aspect des beaux jours. Au soir, on voyait illuminés de mille lumières les appartements d'apparat, l'antichambre de cuir doré, le salon aux « cabinets » d'ébène, d'or, d'argent, incrustés de pierres ; le dais cramoisi, rehaussé d'or, aux armes du duc d'Orléans, resplendissait dans la salle d'audience parmi les bureaux de marqueterie et les meubles supportant les porcelaines de la Chine, les

fauteuils, les pliants « de tapisserie à fond d'or » ; la chambre du lit, magnifique, toute de velours bleu brodé d'or et d'argent ; mais rien n'égalait la splendeur de la galerie des Glaces et de la Grande galerie dont « les 24 girandoles tombant du plafond suffisaient avec le scintillement de leurs cristaux à répandre la gaiété... Entre les fenêtres, les neuf « cabinets » en laque de la Chine sur des pieds dorés portaient des coupes et des vases ». C'est dans ce magique décor que se succédèrent les réceptions, les collations, les bals. Le jeune héros de ces fêtes faisait, avec son père, les honneurs de sa maison, et l'on admirait sa bonne grâce unie à tant d'élégance ; mais, rentré dans sa chambre et le service renvoyé, dans son grand lit à baldaquin, S. A. R. pleurait.

Cependant, le jour du mariage, « on s'émerveilla » de la fière mine du jeune époux dans son habit de satin blanc, sous le manteau brodé de brillants. Sans doute, son charmant visage paraissait bien pâle ; mais il souriait à la blonde épousée, toute blanche, elle aussi, dans les dentelles et les brocarts. C'était le lundi gras, et les noces princières étalèrent une telle somptuosité, que Versailles avait rarement vu pareille magnificence. Le Roi, « superbement vêtu, portait le cordon bleu en sautoir » ; Monsieur avait tiré les plus beaux diamants de ses écrins ; Madame contenait son chagrin, et l'essaim des altesses, qui accompagnaient, était pareil, par l'éclat, à une gerbe de fleurs. Du cabinet du Roi, le cortège se rendit à la chapelle, où allait officier le cardinal de Bouillon.

Après la messe, chacun prit son rang à la table en fer à cheval, les bâtards à l'extrémité. L'après-midi,

il y eut musique et grand jeu ; au coucher public, le roi et la reine d'Angleterre donnèrent la chemise aux nouveaux époux ; le cardinal de Bouillon bénit le lit nuptial.

La princesse recevait le lendemain, à sa toilette, avec cette grâce timide des toutes jeunes femmes, le Dauphin, Monsieur, et toute la Cour. Dès qu'elle fut prête, dans les plus délicieux atours, sa fine taille plus frêle encore dans le grand habit de soie rose guilloché d'argent, le duc de Chartres lui présenta la main pour la conduire à la chapelle. Il était « infiniment paré lui-même sous le manteau à résille d'or ». Les jours suivants, les fêtes se renouvelèrent.

Il semble bien qu'en dépit des augures, toute une année, l'amour se plut à unir ces jeunes cœurs. Le prince galant et fidèle goûte les charmes de la jolie duchesse, à son tour séduite par tant de prévenances. La lune de miel ne dure qu'un temps ; mais, au long de ces mois de tendresse, M^{me} de Chartres aura pris sur Philippe un ascendant que, désormais, il subira sans cesse. Et tant de douces choses n'allaient pas sombrer à la fois ; l'affection survécut au naufrage et les rapprocha souvent :

Lorsque S. A. R. quitta sa femme pour rejoindre l'armée de Flandre, ce ne fut pas sans quelque émotion. C'est pour elle, sans doute, qu'il allait amasser tous ces lauriers. A Steinkerque, à la tête de la brigade des gardes, il enleva la position du centre et fut blessé. Madame apprend à la duchesse de Hanovre ce qu'il en fut de cette journée :

« ... Il faut pourtant que je vous conte la grande terreur que j'ai eue lundi dernier, laquelle, Dieu soit

loué, s'est changée en joie ! J'étais déjà déshabillée, et j'allais me coucher, à minuit, quand j'entendis tout d'un coup Monsieur qui parlait dans mon antichambre. Le sachant déjà dans sa chambre et au lit, je me levai en hâte et courus à sa rencontre pour voir ce que c'était. Il tenait une lettre ouverte à la main et me dit : « Ne vous effrayez pas, votre fils
« est blessé, mais ce n'est que légèrement ; il y a eu
« un furieux combat en Flandre et l'infanterie du
« Roi a défait celle du prince d'Orange ; on ne sait
« que cela en gros, à ce que le Roi me mande, et il
« n'y a aucun détail. » Je vous laisse à penser dans quelles angoisses me jeta cette nouvelle ; je restai à mon balcon jusqu'à près de trois heures du matin pour voir s'il ne venait pas de courrier de mon fils. Le lendemain enfin, après le dîner arriva un gentilhomme qui a été le sous-gouverneur de mon fils ; il s'appelle La Bertière, il nous annonça que mon fils avait essuyé deux coups de feu : l'un avait mis en pièces la casaque sur ses épaules, sans le toucher, grâce à Dieu ; l'autre balle lui a pénétré dans le bras gauche. Il l'a retirée lui-même. On lui a écharpé tout le bras ; puis on l'a pansé. Après il est retourné à l'endroit où était la mêlée et ne l'a quitté que quand tout était terminé. D'abord nos gens ont ployé, les Anglais et les Hollandais franchissaient les haies et les fossés ; ils avaient déjà enlevé trois canons quand arriva M. de Luxembourg avec le régiment des gardes, le prince de Conti, M. le Duc, et mon fils. Ils rallièrent les fuyards et ranimant leur courage ils les menèrent eux-mêmes à l'ennemi. Cela donna du courage aux soldats, tellement qu'ils renversèrent

tout, repoussèrent l'ennemi si loin en rase campagne que non seulement ils reconquirent leurs canons, mais qu'en outre, ils lui en enlevèrent sept... »

Le sang-froid et l'audace de Philippe faisaient écrire au maréchal de Luxembourg : « Sire, Monseigneur le duc de Chartres a été d'un grand cœur ». S'il n'en disait pas davantage, c'est qu'il fallait ménager les autres jeunes princes qui s'étaient montrés moins braves.

Cette mauvaise langue de M^{me} la Duchesse chahonnait ainsi son neveu Bourgogne, qui méritait mieux cependant :

L'on nous dit que le Bourguignon,
Revient avec peu de renom :
Prenons garde qu'il ne nous morde ;
Ne prononçons jamais son nom ;
Il serait sans miséricorde,
Car il est dévot et poltron.

Le Roi la fit venir pour lui chanter, à son tour, « une petite romancine », qui la faisait « trembler de peur », mais ne l'empêchait pas de recommencer à l'occasion.

L'abbé Dubois, qui n'avait que le petit collet, s'étant bien battu aux côtés de son élève, Luxembourg disait au Roi : « Il va au feu comme un grenadier ; le jour de la bataille de Steinkerque je le trouvais partout. » « Vous étiez donc partout ? » demandait au retour, S. M. à l'abbé. « Non, Sire », répondit-il souriant, « j'aurais craint de revenir avec un bras de moins et un ridicule de plus. » Mais S. A. R. s'était couverte de gloire ; et le jeune héros faisait

le récit de la campagne, avec tant d'élan, de verve et d'esprit, « que le Roi en restait émerveillé ». Comme écrivait la Palatine, des harengères au souverain, il n'y avait pour son fils que de l'admiration.

Pendant l'hiver, il se remettait à l'étude ; et de sa tendresse finissante pour M^{me} de Chartres, allait naître pourtant une petite fille, mais aussitôt morte pour la grande douleur du père. Le printemps de 1793 le voyait encore en Flandre. A Nerwinde, entouré par l'ennemi, il s'ouvrait un passage l'épée à la main. Le 23 août de cette année, la Palatine si fière de Philippe écrivait à sa tante : « ... Mon fils a mené à cinq reprises la cavalerie qu'il commandait en chef à l'ennemi, et, deux heures durant, il a essuyé le feu de toute l'artillerie ; ce n'est qu'après qu'il est rentré en ligne. »

C'est à Nerwinde que Guillaume Dubois sauvait la vie de son maître pressé par les soldats de Brandebourg ; S. A. R. l'embrassait devant tous ses soldats.

Le duc de Chartres attendait en vain un rôle plus important sur les champs de bataille, que le Roi lui avait fait espérer. Nous avons en juillet 1695 un écho de cette interminable guerre : « Je la maudis aujourd'hui plus que jamais », gémissait Madame, « mon pauvre fils, qui a été si gravement malade et qui prend encore du quinquina, s'est trouvé à une affaire où le maréchal de Villeroy est tombé sur l'arrière-garde du comte de Vaudémont, et a mis quatre bataillons en déroute. Si mon fils a eu le bonheur de ne recevoir aucune blessure, je tremble que la fatigue ne lui rende la fièvre. »

Mais de longtemps il ne devait mettre de bataillons

en déroute. Louis XIV va laisser son neveu soigner sa fièvre au Palais-Royal ; et pour en finir avec tant de renommée et l'enthousiasme qu'en témoignait le peuple, doucement il le poussait dans l'ombre.

Le dépit, l'oisiveté, l'ennui jetèrent le duc de Chartres dans les plaisirs ; et on sait les plaisirs qui peuvent tenter un jeune prince beau, séduisant, généreux jusqu'à la prodigalité. La décence extérieure était cependant gardée ; mais le souvenir de sa femme ne pèsera plus désormais auprès des compagnies légères, des maîtresses renouvelées, où l'entraînait sans cesse son ardente curiosité. Non qu'il se détachât d'elle ; un signe affectueux pouvait le ramener ; mais, « de n'être plus adorée et servie comme une divinité », fera de la jeune duchesse cette femme de jour en jour plus lointaine, plus hautaine aussi, renfermée dans le silence et le regret de sa beauté dédaignée. Car elle était belle et sans reproche, quoiqu'insinue la Palatine, mais non sans défaut, dont l'orgueil fut le moindre. Voici le portrait que nous fait d'elle Saint-Simon, de cette pointe aiguë qui s'enfonce dans la mémoire :

« Madame la duchesse d'Orléans était grande... le teint, la gorge, les bras admirables ; la bouche assez bien faite avec de belles dents, un peu longues ; des joues trop larges et trop pendantes qui la gâtaient, mais qui n'empêchaient pas la beauté. » Les sourcils laissaient à désirer, nous dit-il encore, examinant de tout près l'éblouissant visage, mais, « les paupières étaient belles », et l'opulente chevelure, d'un châtain doré très rare, l'auréolait. Cependant, avec les années, s'accentuera une imperfection venant « d'un côté du corps plus gros que l'autre », mais

qui aggravait à peine dans sa marche cette gaucherie délicate de celles qui n'allaient qu'en chaise à porteur. Elle avait beaucoup d'esprit, « une éloquence naturelle... avec ce tour particulier à M^{me} de Montespan et à ses sœurs... M^{me} la duchesse d'Orléans disait tout ce qu'elle voulait avec force délicatesse et agrément ; elle disait même jusqu'à ce qu'elle ne disait pas, et faisait tout entendre selon la mesure et la précision qu'elle y voulait mettre. » Cependant, elle avait un parler si lent et si « gras » qu'il fallait s'y accoutumer.

« La mesure et toute espèce de décence et de bienséance étaient chez elle dans leur centre, et la plus exquise superbe dans son trône. » La Palatine et Saint-Simon nous disent, indignés, qu'elle croyait avoir fort honoré Philippe en l'épousant. Peut-être faisait-elle semblant de le croire, pour prendre sa revanche de tant d'humiliations dont l'avait abreuvée Madame, au moment du mariage et depuis. Elle le prenait parfois de si haut avec sa belle-mère et son mari, que celui-ci l'appelait « M^{me} Lucifer » ; et ce surnom « ne lui déplaisait pas ». On la voyait pourtant si douce avec son service, que ses femmes l'adoraient ; et si timide, à l'occasion, « que le Roi l'eût fait trouver mal d'un regard un peu sévère ». Après de grandes colères, elle glissait à des jours de langueur, immobile sur sa chaise-longue, ses dames, ses lectrices l'entourant, et ses brodeuses dont elle dirigeait les travaux. D'ordinaire, elle recevait le soir ; mais, nonchalante et fière, « elle ne mettait personne à son aise ».

Cependant, elle donnait à dîner à Marly, à Ver-

sailles ; elle aimait la table, et c'était alors une tout autre femme « libre, gaie, excitante, charmante ». Le duc, son mari, pour y être admis, devait surveiller ses propos sur la politique du Roi, la dévotion de M^{me} de Maintenon, l'hypocrisie de la Cour, refréner son admiration pour les « libertés anglaises », et autres malignités, dont il feignait, devant la duchesse, la naïveté de les croire fort opportunes. Si le premier verre de champagne réveillait en lui le plus brillant causeur de France, il ne buvait pas davantage ; ainsi pouvait-il mener la conversation étincelante. « Il avait, nous dit Saint-Simon, un don de la parole qui lui était particulier en quelque genre que ce pût être, avec une facilité et une netteté que rien ne surprenait, et qui surprenait toujours. Son éloquence était naturelle jusque dans les discours les plus communs et les plus journaliers, dont la justesse était égale sur les sciences les plus abstraites, qu'il rendait claires... ; il excellait à parler sur le champ, et en justesse et en vivacité, soit de reparties... il avait infiniment d'esprit et de plusieurs sortes. »

L'inaction du duc de Chartres, l'atmosphère taciturne de Versailles, lui faisait fuir le château, « pour faire des soupers » ou, comme on disait alors, « des parties de débauches ». Il était revenu à une de ses premières maîtresses, Charlotte Desmares, actrice des plus distinguées et des plus galantes. Elle avait « une figure et une voix charmantes » ; et avec cela la plus « rouée » des femmes. Son mari, condamné à mort pour l'avoir enlevée de chez son père, s'enfuit de France ; elle s'empressa d'être au duc de Chartres, et surtout à Baron, « ce roi du théâtre ».

Disons avec le chevalier de Ravannes, encore que ses mémoires soient apocryphes, que si S. A. R. fréquentait la comédienne avec tant d'assiduité, c'est qu'on trouvait chez elle, tout à la fois, « les charmes de la Grèce, de Rome et d'ailleurs ». Nous savons par la Palatine que son fils eut une fille de M^{lle} Desmares; cependant, nous la voyons supplantée par Florence, la jolie danseuse de l'Opéra, « qui avait en ce temps, sur son compte, M. Mittautier,... qu'elle ne quitta point, pour cela. » De cette belle personne, le duc de Chartres eut un garçon, baptisé à Saint-Eustache, qui devait être un jour évêque de Cambrai.

Le prince, après ses fugues, revenait à sa femme plus aimant dans son repentir. Elle faiblissait toujours, mais sans pardonner. « Elle n'aurait voulu faire quoi que ce fût pour lui plaire et l'attacher, ni se contraindre en quoi que ce soit qui le pouvait éloigner, et qu'elle voyait distinctement qu'elle l'éloignait », nous dit Saint-Simon, qui vivait dans l'intimité du ménage princier. Sans doute, mais la jeune femme était bien excusable de se plaindre au Roi de l'infidèle.

Le duc de Chartres ne s'adonnait pas qu'aux seules joies du ménage et à de moins innocents plaisirs; il étudiait les sciences des journées entières; il avait pour la musique un goût tout particulier, et à Versailles et à Marly, il peignait les nobles jardins.

Le prince était si bien doué pour la peinture, qu'Antoine Coypel ne tarit pas de louanges. « Les



Cliché Goupil et Cie

La duchesse d'Orléans : Mlle de BLOIS
d'après un tableau de l'École de LARGILLIÈRE

peintres, disait-il, doivent s'estimer heureux qu'il soit si grand seigneur, car, s'il était un homme du commun, il les surpasserait tous. » Il y a sans doute beaucoup de flatterie dans cet hommage, mais il est significatif. On sait que le maître décora, au Palais-Royal, la galerie d'Enée pour Monsieur ; et le duc de Chartres se plaisait en la compagnie de l'artiste ; lorsqu'il était à le voir travailler, il prenait souvent le pinceau « pour faire à sa place fort bonne besogne ».

En 1699, la Palatine annonçait à l'électrice de Hanovre : « En ce moment mon fils travaille beaucoup pour vous ; il vous peint un tableau dont le sujet est emprunté à la Fable... ; cela lui sert de prétexte pour aller de très bonne heure peindre à Paris ; mais, entre nous soit dit, il y a une jeune fille de seize ans très gentille, une comédienne, qu'il fait venir chez lui, à ce que je crois. Si ce minois lui sert de modèle pour son Antigone, elle sera certes jolie. »

La tradition veut qu'il ait orné un petit salon du Palais-Royal de cette belle histoire de Jason et Médée ; et on peut être assuré qu'un fort « joli minois » vint encore servir de modèle.

Il s'appliquait aussi à la miniature avec J.-Ant.-Arland, et y « réussissait très bien » ; mais, surtout, il continuait à former la collection de tableaux qu'il avait entreprise tout adolescent, et qui devait devenir une curiosité de Paris. Son goût était si sûr, si exercé, qu'à vingt ans, « il était parmi les plus forts connaisseurs ».

Dans ce même temps, il avait installé au Palais-

Royal un vaste « laboratoire modèle », et avec Homberg « adonné à toutes les sciences », il s'occupait de chimie. Il distillait les parfums les plus pénétrants qu'il aimait, comme les aimait Monsieur, mais, non le Roi, qui l'éloignait d'auprès de lui quand il en était trop fortement imprégné. De ces expériences, bien inoffensives, allait naître bientôt, venant de la Cour, les terribles accusations d'empoisonnement.

Cependant S. A. R. était, après les fils de Monseigneur, et Monsieur, le premier prince du sang, et il ne laissait pas que de tenir avec honneur son rang à la Cour. On le voyait, en 1698, au mariage du duc de Bourgogne avec Adélaïde de Savoie, en si beaux atours, que le *Mercurie galant* s'empresse de décrire l'habit de velours gris pâle et la parure de perles. Après la messe, la duchesse de Bourgogne, en robe tissée d'argent recouverte de tous les diamants de la Couronne, prenait son rang immédiatement après le Roi, conduite par le duc, son époux. Les jours suivants, les fêtes continuèrent, où par « l'éclat de sa grâce », nous dit-on, se remarquait M. de Chartres.

Un autre mariage qui le touchait de plus près, et auquel il s'intéressait tendrement, devait être célébré en octobre de cette même année. Ce fut celui de sa sœur avec le duc de Lorraine. Elle n'était point jolie, mais « sa taille était belle », et son visage avait « un teint transparent » de blonde. Philippe ne pouvait cacher sa tristesse de la voir partir ; « il pleurait », et, au dire de la Palatine, cette cérémonie, d'ordinaire joyeuse, ne fut qu'un sanglot.

Mais sa gaîté revint ; chaque jour, il allait à la

chasse, et au temps du carnaval, à Marly, il dansait tous les soirs. A Versailles, en décembre, on le voyait assidu à la Comédie ; et, comme il aimait Molière presque autant que Racine, il assistait certainement à cette représentation du *Tartufe*, qui faisait écrire à la Palatine : « On joue le *Tartufe* d'autant plus librement que personne ne prétend en être un. Mais je pense que, si quelqu'un s'avisait à cette heure de faire de ces comédies-là, la chose ne passerait pas comme cela, vu qu'on croirait alors y retrouver dépeints quelques originaux, fort en faveur présentement... » M. le duc de Chartres était de cet avis.

Sur un point plus spécial, ils s'entendaient moins ; c'est-à-dire que Madame ne prenait point parti, ne comprenant rien à la querelle du Quiétisme, alors que son fils, envers et contre la Cour, était de tout son cœur pour l'exilé de Cambrai, avec les ducs de Chevreuse, de Beauvilliers, de Saint-Simon et Dubois.

L'abbé Dubois, conseiller en titre de M. de Chartres, ne laissait pas de s'occuper avec lui d'histoire, de droit et de politique. C'était au temps où le duc d'Anjou allait être roi d'Espagne. L'ancien précepteur espérait pour son élève, malgré la sorte d'oubli où on le reléguait, un établissement dans l'Allemagne du sud, qu'il tiendrait de sa mère.

L'abbé entra dans la carrière diplomatique lorsque Louis XIV l'envoyait, en 1698, auprès de notre ambassadeur Tallard, pour régler « certains points de la succession d'Espagne favorablement aux Bourbons et, au cas contraire, aux d'Orléans ». A Lon-

dres, on accueillit l'abbé à merveille, pour sa science, son esprit et sa bonne grâce. Il se liait intimement avec lord Stanhope, et pour une amitié qui décidera en partie de sa haute fortune.

Stanhope était le représentant accompli de cette aristocratie anglaise si large d'esprit, frayant volontiers avec les hommes de valeur, quelle qu'en fût l'origine, traitant de pair avec les gens de lettres. Si Dubois fut séduit par l'Angleterre, « il l'a été comme Voltaire, vingt ans plus tard, par les mœurs d'une société libre, par les marques de considération et de pouvoir que la nation anglaise et ses chefs donnaient aux personnes de sa sorte, la carrière qu'elle leur faisait, et les ressources qu'un jour... » il pourrait en tirer. Que ne fut alors son influence sur le duc de Chartres ! Celui-ci, en correspondance avec Fénelon, fortifiait davantage encore ses tendances vers la liberté politique et philosophique, par défi aux préjugés de la Cour, et sympathie pour l'indépendance britannique. « Il aimait fort la liberté et autant pour les autres que pour lui-même », nous dit Saint-Simon ; et il vantait un pays, « où il n'y avait point d'exils ni de lettres de cachet ». Il le vantait surtout par réaction contre la dévotion et l'autorité d'une femme, qui étouffait dans un cercle étroit l'âme haletante de la nation.

CHAPITRE III

LA MORT DE MONSIEUR

IL semble bien que le jeune Philippe d'Orléans n'eut pas à se contraindre dans sa conduite, dans son inconduite pour mieux dire, car publiquement, il déclarait pour maîtresse la plus jolie demoiselle d'honneur de la Palatine, cette Marie-Louise de la Buissière de Séry, qu'il courtisait depuis deux ans. L'amour était venu d'autant plus ardent qu'il y avait eu résistance. M^{lle} de Séry, plus charmante que belle, « avec un air vif et modeste à la fois », de fort bonne famille, ne possédait aucun bien. La duchesse de Ventadour, sa parente, « qui avait tourné à la religion », ne se « cachait point d'être en commerce suivi » avec la jeune favorite.

Le prince l'installa, non loin du Palais-Royal, dans un bel hôtel de la rue des Bons-Enfants, qu'elle habita jusqu'à sa disgrâce. De nombreux amis l'entourèrent ; spirituelle et cultivée, elle avait un grand charme. Monseigneur, très épris pour la première fois, pour la seule fois même, restera fidèle à cette longue passion, que, par obéissance, il dut briser, mais, avec tant de douleur, qu'il n'en guérira jamais. Ce fut tout d'abord une idylle que chantent ces vers juvéniles :

« Tircis me disait un jour :
Je ne connaîtrais pas l'amour

Sans vous, Philis, je vous le jure,
Sans vous Philis...

Je ne demande aucun emploi,
Je ne voudrais point être roi,
Sans vous Philis...

Bientôt M^{lle} de Séry fit la loi au Palais-Royal. Monsieur n'intervenait pas, indigné de ce que Louis XIV tint à l'écart son neveu, après ses promesses, lors du mariage. Il semble que la Palatine, loin de morigéner son fils, ressentit comme une joie mauvaise de l'humiliation de sa belle-fille ; mais le Roi se montrait atteint dans son affection paternelle.

Cependant, il s'irritait encore davantage de l'esprit qui régnait dans les réunions, les soupers que présidait le jeune prince, où, comme au Temple, l'autorité, la politique, les principes et les préjugés, l'hypocrisie et la dévotion étaient ensemble méprisés, ridiculisés. On pense bien que le monarque ne pardonnait pas cela ; et on commençait à faire le vide autour de Philippe, puisqu'il avait perdu les bonnes grâces du maître.

Monsieur accompagnait, un dimanche, M^{me} de Chartres au dîner de S. M. D'ordinaire, la jeune femme et son beau-père s'entendaient assez bien ; elle aimait, comme lui, les bijoux, les pierreries, et très souvent, pour leur plaisir commun, il ouvrait devant elle ses merveilleux écrins. A son tour, il admirait une splendide parure d'émeraudes que la fille du Roi tenait de son père. Avait-elle ce beau collier, ces bagues, ces bracelets, ces pendants d'oreilles, qui réjouissaient le prince, ce matin d'avril

où il la conduisait à Versailles ? Peut-être ; dans cette âme qui fut si voluptueuse, il ne restait plus que l'amour des jolies choses ; la douceur du printemps, la compagnie de la jeune femme aidant, il dut se montrer tout le long de la route, aimable, abandonné, joyeux comme un enfant.

Mais, dès l'arrivée, Louis XIV reprochait à son frère son indulgence pour les incartades du duc de Chartres. Monsieur répondait avec aigreur que Philippe « s'ennuyait de battre les galeries de Versailles et le pavé de la Cour ; d'être marié, comme il l'était, et de demeurer tout un, vis-à-vis de ses beaux-frères comblés de charges, de gouvernements, d'établissements et de rangs, sans raison, sans politique et sans exemple ». Il lui dit encore, et sa fureur montait à mesure qu'il parlait : « que son fils était de pire condition que tout ce qu'il y avait de gens en France de son âge, qui servait et à qui on donnait des grades bien loin de les en empêcher ». Il ajoutait : « que l'oisiveté était la mère de tous les vices », faisant allusion aux siens propres, et qu'il lui était bien douloureux de voir son fils tant aimé s'abandonner aux folies et à la mauvaise compagnie ; « mais qu'il lui était cruel de ne s'en pouvoir prendre à une jeune cervelle justement dépitée, et de n'en pouvoir accuser que celui qui l'y précipitait par ses refus ». Ayant déchargé son cœur, Monsieur tout frémissant encore de colères s'en retournait à Saint-Cloud, qu'il quittait fort peu depuis des années, l'âge ayant assagi ses mœurs.

Quelques temps après, le 8 juillet, il rejoignit la Cour à Marly. Il entra dans le cabinet du Roi, et le trouva « chagrin de ce que M. de Chartres don-

nait exprès à sa fille, ne pouvant s'en prendre à lui directement ». C'est-à-dire que le jeune prince, plus amoureux que jamais de M^{lle} de Séry, ne s'en cachait pas. « Le Roi prit son thème là-dessus... Monsieur, dont la gourmante était rompue, lui fit souvenir d'une manière piquante des façons qu'il avait eues pour la Reine avec ses maîtresses, jusqu'à leur faire faire les voyages dans son carrosse avec elle. Le Roi outré renchérit de sorte, qu'ils se mirent tous deux à se parler à pleine tête. »

Les courtisans dans la pièce à côté, séparée du Cabinet par une simple tenture, entendaient tout. « Monsieur, hors des gonds, dit au Roi qu'en mariant son fils, il lui avait promis monts et merveilles, que Cependant, il n'en avait pu arracher encore un gouvernement; qu'il avait passionnément désiré de faire servir son fils pour l'éloigner de ses amourettes, et que son fils l'avait aussi fort souhaité, comme il le savait, du reste, et lui en avait demandé la grâce avec instance; puisqu'il ne le voulait pas, il ne s'entendait point à l'empêcher de s'amuser pour se consoler. » Il ajouta « qu'il n'aurait que le déshonneur et la honte de ce mariage ». Et Monsieur, d'un rouge écarlate et les yeux étincelants de colère, « sourit avec mépris », quand on le menaça de supprimer ses pensions.

C'était un beau geste de la part du prince, d'avoir osé tenir tête à S. M., lui qui ne se plaignit jamais de l'esclavage et de l'inaction, où on le tenait, après ses beaux faits de guerre acclamés par la France entière. Mais il s'agissait de son fils, toute sa fierté, de qui il voyait ensevelir le courage, l'activité, les forces de l'ardente jeunesse.

Le dîner se passa à l'ordinaire ; Monsieur mangea extrêmement ; le Roi lui en fit la remarque. Après avoir accompagné la Cour à Saint-Germain, le duc d'Orléans retourna à Saint-Cloud. Madame, étant souffrante, s'excusa de ne point paraître au souper. Il se donnait toujours avec grand apparat, S. A. R. aimant le faste ; et, malgré sa mélancolie des dernières années, autour de lui, il n'y avait pas moins d'éclat. Tous les dimanches, les célèbres cascades jouaient pour le peuple ; la nuit venue, elles s'illuminaient ; les Parisiens, sensibles à ces attentions, lui en étaient reconnaissants ; ils étaient tout à Monsieur.

Ce soir-là, dans le salon, où sous le pinceau de Coypel avait surgi la belle histoire d'Apollon, aux feux des girandoles, au bruit chantant des fontaines, parmi les belles dames et les aimables courtisans, le prince allait mourir. La causerie ne tarissait pas ; c'était le verbiage le plus agréable, l'esprit le plus séduisant ; vers l'entremets, comme le duc d'Orléans offrait un vin de liqueur à M^{me} de Bouillon, elle s'aperçut qu'il balbutiait, et montrait quelque chose de la main. Il lui arrivait parfois de parler espagnol pour intriguer ; on sourit ; mais, à l'instant, il tombait terrassé par l'apoplexie.

« On n'en tira presque plus signe de vie. » Le Roi, averti à Saint-Germain, qui d'habitude accourait au moindre malaise des siens, se coucha sur les conseils de M^{me} de Maintenon. Mais, bientôt, des pages arrivaient annonçant la fin proche, et Louis XIV partait, en toute hâte, pour Saint-Cloud. Devant son frère agonisant, « le Roi pleura beaucoup » ; mais le désespoir du duc de Chartres fut

si affreux, que l'on craignit pour ses jours ; à chaque instant ses sanglots redoublaient à la pensée que cet être si cher était mort pour l'avoir défendu, pour avoir fait appel à l'équité du Roi.

On entendait jusque dans le parc les cris de Madame ; pour bien des raisons, elle n'estimait pas Monsieur ; mais elle n'en craignait pas moins, pour elle, les conséquences de sa disparition : « Point de couvent ! Qu'on ne me parle point de couvent ! Je ne veux point de couvent ! » gémissait-elle. « La bonne princesse n'avait pas perdu le jugement » ; croyons-en Saint-Simon.

« Le lendemain, vendredi, M. de Chartres vint chez le Roi, qui était encore au lit. » En voyant ce pauvre visage, subitement ravagé par la douleur, Louis XIV fut pris de pitié. Avec une grande douceur, « il lui dit qu'il fallait désormais qu'il le regarde comme son père ; qu'il aurait soin de sa grandeur et de ses intérêts... ; qu'il oubliait les petits chagrins qu'il avait contre lui... ; qu'il lui redonnât son cœur, comme il lui redonnait le sien. » On peut juger si M. de Chartres sut bien répondre... »

Mais « l'affliction de Louis XIV n'était que d'apparat », continue sans aménité Saint-Simon ; M^{me} de Maintenon, pour qui cette mort était bien une délivrance, se chargea de le consoler.

S. A. R. fut exposée dans une chapelle ardente, pendant plusieurs jours. Dans son appartement, tout tendu de noir, le nouveau duc d'Orléans recevait le Dauphin, les ducs de Bourgogne et de Berry, les princes du sang, les bâtards, dont Vendôme, tous en grand manteau de deuil. Ils se mirent en ordre,

d'après leur rang, pour aller jeter l'eau bénite. Philippe « fondait en larmes » ; pendant la cérémonie, il répondait aux prières par des sanglots, et, à l'aspersion, il s'évanouissait.

« Samedi était l'enterrement de Monsieur », écrit la Palatine à la raugrave Louise ; « j'ai bien pleuré, comme on peut l'imaginer. » Mais les larmes du fils ne tarissaient pas, si Madame en prenait sagement son parti devant les grâces que le Roi prodiguait. Il donnait au duc d'Orléans le titre de petit-fils de France qu'avait porté son père, lui conférant ainsi une place toute spéciale à la Cour. Par brevet du 22 juin 1701, Philippe héritait des pensions de Monsieur qui s'élevaient à 650 000 livres ; et il avait droit au même train de maison ; en sorte « qu'avec son apanage et ses autres biens, il lui restait un million huit cent mille livres de rentes, et le Palais-Royal en sus, Saint-Cloud et ses autres maisons » ; c'est-à-dire les duchés d'Orléans, de Valois, de Chartres et de Nemours ; le marquisat de Courcy et Folembray, le comté de Dourdan et Romorantin, la seigneurie de Montargis. C'était la plus grosse fortune du royaume après celle des Condé.

Il eut, comme son père, des gardes et des Suisses, sa salle de gardes au château de Versailles, un chancelier, un procureur général, et la nomination de tous les bénéfices, sauf celle des évêchés. Ses régiments de cavalerie et d'infanterie s'augmentèrent de ceux du défunt, des compagnies de gendarmes et des cheveau-légers.

Dans son testament, Monsieur, qui avait complètement négligé la Palatine, demandait à Philippe de

garder tous ses serviteurs; le jeune duc respecta ce désir et, même, on le vit continuer les grandes charités de son père. C'est l'abbé Dubois, conseiller en titre, qui allait présider aux réformes de la maison du prince; l'état des officiers, des domestiques comprenait des centaines de gens.

La nouvelle duchesse d'Orléans, qui touchait une très forte pension du Roi, avait sa maison distincte de celle de son mari; son conseil, ses écuyers, ses officiers, son trésorier, son service de Bouche; de même la duchesse douairière, Madame. Mais étaient en commun: les meubles, les tableaux, les tapisseries, l'argenterie. Tant de personnes vivaient autour du maître, que le Palais-Royal était une vraie cité. Ce fut la résidence de Philippe d'Orléans et de sa famille. La Palatine, après avoir craint le couvent, triomphait. Il n'y eut ni faveurs, ni amitiés dont Louis XIV ne la comblât. L'appartement que lui donne son fils est situé à droite du Palais; sa chambre, sur la façade, est adossée à l'Opéra; elle est décorée de superbes tapisseries, l'histoire de Salomon.

Il semble bien qu'aux premiers temps de la mort de Monsieur, le Palais-Royal, qui gardait pourtant sa vie bruyante, son mouvement, fut négligé par les d'Orléans. La Palatine ne quittait pas la Cour, non plus que la jeune duchesse. Philippe était le plus souvent chez M^{lle} de Séry, trouvant auprès d'elle seule des consolations à sa grande peine. Le Roi, après beaucoup d'attentions, de prévenances, nommait aux armées toute la noblesse, et oubliait obstinément son neveu. Celui-ci en était réduit à jouer la comédie à Versailles, ainsi que le dit Madame au roi d'Espagne:

« Je suis sûre que V. M. serait étonnée de voir comme mon fils joue... et que cette comédie vous aurait tiré des larmes. J'y ai pleuré comme une folle et le Roi n'était pas loin de quelques larmes aussi. » Il est vrai que cette comédie n'était autre que la tragédie d'Absalon, par Duché. « C'est mon fils qui est David », ajoute-t-elle. Sans doute, de l'avoir vu dans ce rôle, est-il venu à Madame l'idée singulière de le comparer au roi hébreu : « Il lui ressemble, disait-elle ; il est de sa taille ; il aime, comme lui, les femmes et la musique. » S. A. R. faisait aussi partie de la troupe qui joua *Athalie* devant S. M., à Saint-Cyr. On le voyait devant les élèves aux rubans divers de couleur, « tantôt capitaine des gardes, et tantôt général des Israélites ». La duchesse de Bourgogne était en Josabeth, et les chœurs étaient chantés par la Chapelle du Roi.

Mais ce « général des Israélites » n'avait pas plutôt revêtu l'habit du duc d'Orléans, qu'il s'empressait d'aller rejoindre son amie, M^{lle} de Séry, de qui il venait d'avoir un fils, le seul enfant naturel qu'il reconnaîtra. Il aimait toujours cette femme charmante, pour qui Saint-Simon sera si dur, comme pour tant d'autres, au reste. Sans doute, la faiblesse de Philippe la fit plus exigeante, plus capricieuse qu'il n'eût convenu ; au moins, ne fut-elle qu'à lui. Le duc ne lui était infidèle qu'avec la duchesse, sa femme, qui en cette année, 1703, après tant de filles, allait enfin mettre un prince au monde ; mais si menu, si fragile que la Palatine, qui le chérissait, craignait toujours de le voir mourir. M^{me} d'Orléans l'entoura aussitôt des soins les plus tendres ; car, si

ses autres enfants lui étaient assez indifférentes, son grand amour alla vers l'héritier du nom.

Son apathie naturelle et une santé qu'elle croyait chancelante la rendait plus solitaire que jamais ; elle était entourée de ses seules amies, de ses brodeuses, de qui elle ne se séparait jamais, même en retraite chez les religieuses de l'abbaye de Trenelle, rue de Charonne ; d'être très pieuse ne pouvait l'empêcher d'aimer le beau linge brodé, les dentelles, les riches étoffes. Elle faisait don aux autels de magnifiques travaux sortis de ses mains que, le plus souvent, ses ouvrières achevaient. Mais il est vrai qu'elle était paresseuse. « On n'a jamais entendu parler d'une pareille paresse », écrit la Palatine, toujours en veine de médisance. « Elle s'est fait faire un canapé sur lequel elle reste couchée quand elle joue au lansquenet... ; elle joue couchée, elle mange couchée... » De ce canapé la mère surveillait pourtant son fils et se levait inquiète au moindre cri.

La Palatine n'en aurait pas convenu ; mais, bien plutôt : « Ses enfants... ont été fort mal élevés ; on les a toujours laissé faire toutes leurs volontés. M^{me} d'Orléans ne s'est jamais occupée d'eux... » Qu'attendre d'une femme au caractère « plein de vanité », et qui « se farde outre mesure, avec du rouge d'Espagne » ; et qui rit « lorsqu'on la taquine à ce sujet » ? N'est-elle pas comparable « à Narcisse, tant elle se regarde constamment à son miroir ? » Si, au moins, elle n'était pas superstitieuse ; mais, « quand elle perd quelque chose, elle promet des prières à la religieuse qui vient de mourir à Fontainebleau, pour la retirer du feu du purgatoire ».

Ce machiavélisme de Madame, assez désordonné, comme on peut s'en apercevoir, n'est que pour détruire l'estime que nous gardons à sa belle-fille. Elle ne réussit qu'à nous la montrer d'une puérilité charmante, aimant, parce qu'elle est jolie, le « rouge » et le miroir, et superstitieuse parce qu'elle est femme.

Dans la « Guilbohar », de Montesquieu, elle apparaît autrement consistante. La vie n'a pas été sans la faire souffrir. Elle dut subir, « sans murmurer, les infidélités d'Hali-Homajou [le duc d'Orléans], son époux... Et elle partageait son temps entre quelques ouvrages de broderie, qu'elle donnait aux mosquées, et le soin de faire chercher, pour les soulager, les malheureux, qui la trouvaient toujours libérale... Tout cela, joint à beaucoup de piété, lui avait fait la réputation d'une haute vertu ».

Aussi Philippe, dans son cœur infidèle, ne laissait pas de la chérir, tout en craignant sa hauteur, ses accès d'humeur, et l'attachement inconsidéré qu'elle avait pour ses frères, le comte de Toulouse et surtout le duc du Maine.

Elle était tellement « bâtarde », blâme Saint-Simon, qu'elle eût préféré voir sur le trône les légitimés que son mari. Elle ne recherchait jamais sa compagnie, bien au contraire; et l'on sait, que dans la maison qu'elle faisait bâtir à Versailles, en 1705, sur un terrain donné par le Roi, il n'y avait pas d'appartement pour le duc. Cependant, c'est pour ce petit château de l'Etoile, comme on l'appelait, qu'il peignait la plus gracieuse des idylles, inspirée de *Daphnis et Chloé*. Les toiles devaient passer ensuite à Bagnotlet, une autre agréable demeure de la duchesse.

A combien d'autres travaux et si divers, il s'adonne dans le même temps. Madame nous dit, le 4 août 1704 : « J'ai fait, hier, une visite à mon fils et à sa femme, à Saint-Cloud. Ils allaient assister à la représentation d'un opéra que mon fils a fait lui-même », *Penthée*, sans doute, joué devant le Roi. Et encore : « Mon fils a découvert que la mélodie *Von Gott mill...* est une entrée de ballet du temps de Charles VII », tant il connaissait toute la musique. La philosophie l'attirait aussi ; la mère est fière d'écrire : « Mon fils n'est pas tout à fait de l'avis de M. Leibnitz ; car il prétend que l'unité se trouve en Dieu seul. Il a essayé de me le faire comprendre, mais j'avoue mon ignorance, je n'en comprends pas le premier mot. Il sait un peu plus de choses que n'en savent d'ordinaire les gens de son espèce. »

Mais surtout, il s'enfermait de longues heures avec Dubois, pour les secrets de la politique, et avec Homberg pour ceux de la science. « Sa curiosité d'esprit », nous dit Saint-Simon, le porta même vers les connaissances occultes ; « de bonne heure, il chercha à voir le diable et à le faire parler ». La chose paraît d'autant plus singulière qu'il s'efforçait à ne pas croire en Dieu. Il passait des nuits dans les carrières de Vanves et de Vaugirard à faire des invocations ; il se déprit bientôt de cette folie.

Saint-Simon se flatta longtemps de le ramener à la religion. « Je n'ai jamais pu démêler le système qu'il s'était forgé, nous dit-il, mais, je ne puis ignorer son extrême malaise sur ce grand point, et n'être pas persuadé qu'il ne se fût jeté de lui-même entre les mains de tous les prêtres et de tous les capucins



Cliché Goupil et Cie

Le cardinal DUBOIS
d'après un tableau de Hyacinthe RIGAUD, gravé par DREVET

de la ville, qu'il faisait trophée de tant mépriser, s'il était tombé dans une maladie périlleuse qui lui aurait donné le temps. Son grand faible, en ce genre, était de se piquer d'impiété, et d'y vouloir surpasser les plus hardis. » « Fanfaron de crimes », avait dit de son gendre Louis XIV ; « fanfaron » tout court eût été plus juste encore.

Une nuit de Noël, à Versailles, qu'il assistait aux trois messes, il édifia la Cour par l'application qu'il mit à suivre l'office dans son livre. La première femme de chambre de M^{me} d'Orléans, fort ancienne dans la famille, lui en fit le lendemain compliment dans le salon de la duchesse. Philippe « se plut quelque temps à la faire danser », puis lui dit : « Vous êtes bien sotte, M^{me} Imbert ; savez-vous donc ce que je lisais ? C'était Rabelais que j'avais porté de peur de m'ennuyer. » On peut juger « de l'effet de cette réponse », nous dit Saint-Simon justement indigné. « La chose n'était que trop vraie et c'était pure fanfaronnade. »

Mais « fanfaronnade », en effet, au point de se demander ce qu'il y avait de « vrai » dans cette attitude. « La musique de la Chapelle était fort au-dessus de celle de l'Opéra et de toute la musique de l'Europe. ... Il n'y avait rien de plus magnifique que l'ornement de la Chapelle et que la manière dont elle était éclairée. Tout y était plein, les travées et les tribunes remplies de toutes les dames de la Cour, en déshabillé, mais sous les armes. Il n'y a donc rien de si surprenant que la beauté du spectacle, et les oreilles étaient charmées. M. le duc d'Orléans aimait extrêmement la musique. Il la savait jusqu'à la com-

poser... Cette musique de la Chapelle était donc de quoi l'occuper le plus agréablement du monde, indépendamment de l'accompagnement du spectacle si éclatant... ; mais il fallait faire l'impie et le bon compagnon. » Il fallait surtout mystifier une femme de chambre indiscreète, en opposant à un missel l'ouvrage de Rabelais. Au reste, l'anecdote, qui a fait le tour des historiens, peut être vraie. Mais, qu'elle est donc insaisissable l'apparence d'une âme ondoyante !

Chez M^{lle} de Séry, qui s'y prêtait, il « satisfait ce goût à voir des choses extraordinaires ». Le diable n'était point venu à son appel ; mais, il vit, dans un verre d'eau, tout ce que Satan aurait pu lui dire. En réalité, c'était une petite fille qui regardait dans le verre. Il lui demanda ce qui se passerait à la mort de Louis XIV. Elle fit la description de l'ameublement qui se trouva, en effet, dans la chambre mortuaire. Elle dépeignit S. M. dans son lit, et un enfant avec le cordon du Saint-Esprit, tenu par M^{me} de Ventadour « sur laquelle elle s'écria parce qu'elle l'avait vue chez M^{lle} de Sery ». La voyante décrivit ensuite M^{me} de Maintenon, l'étrange figure du médecin Fagon, la Palatine, M^{me} d'Orléans et sa sœur, M^{me} la duchesse [de Bourbon], M^{me} la princesse de Conti, fille de La Vallière ; « elle s'écria sur M. le duc d'Orléans ». Philippe, surpris qu'elle passât sous silence M^{gr} le Dauphin, le duc et la duchesse de Bourgogne, le duc de Berry, insista pour savoir si vraiment elle ne distinguait pas tel et tel personnage ; elle répondait « non ». « Et jusqu'à l'évènement cela demeura dans l'obscurité » ; c'est le duc-historien qui raconte.

Le même soir, « l'homme qui dirigeait la séance » proposa à S. A. R. « son apparition sur la muraille comme en peinture ». Philippe apparut, en effet, de grandeur naturelle, avec une couronne fermée sur la tête; elle n'avait que quatre cercles, et rien au sommet. « Il était assurément, alors, bien éloigné d'être régent du royaume, et de l'imaginer », dit Saint-Simon. Il ajoute : « Louvois croyait aux sorciers, aux diseurs de bonne aventure, et à toute l'espèce » ; ainsi que Noailles, Richelieu, Malborough, et tant d'autres, chez qui la superstition et l'impiété venaient se confondre.

Ainsi le temps passait pour le prince dans les occupations les plus diverses et les curiosités les plus inattendues. Le chagrin cependant le rongait de n'être pas de cette guerre de la Succession d'Espagne, qui se prolongeait ; et l'amour de sa maîtresse ne l'en consolait point. Il venait de légitimer leur fils, sous le nom de chevalier d'Orléans ; et pour satisfaire la jeune mère, qui par convenance désirait être « madame », il forçait la complaisance du Roi, pour des lettres patentes, portant permission à M^{lle} de Séry de se nommer : M^{me} la comtesse d'Argenton.

Alors que le duc d'Orléans désespérait de retourner aux armées, le Roi, tout d'un coup, se décidait à lui donner un commandement. Les Parisiens, en apprenant la nouvelle, montrèrent leur contentement. Ils gardaient le souvenir de sa jeune bravoure, et l'avaient plaint d'être ainsi sacrifié.

Madame en faisait part à sa tante de Hanovre, le 24 juin 1706 :

« Mon fils va en Italie pour y commander comme généralissime ; le duc de Vendôme va en Flandre. Le maréchal de Villeroy a écrit à S. M. que voyant bien qu'il était l'homme le plus malheureux du monde, il ne voulait pas exposer les troupes du roi à supporter les suites de son infortune. ... A la suite de cela, on a fait des changements. Je ne puis vous décrire la joie de mon fils ; il se tient plus droit ; il semble grandi de trois pouces. Il partira aujourd'hui en huit. J'aurais préféré qu'il commandât en Flandre ; il connaît mieux le pays et c'est plus près ; il aurait pu venir passer l'hiver ici... Villeroy commandera sous mon fils, et le maréchal de Marsin ira en Allemagne... Paris, où mon fils est très aimé, témoigne une grande joie de ce qu'il ait ce commandement... » Et nous allons suivre étape par étape, la campagne du prince par les lettres de la mère fière et inquiète de ce fils au danger.

« Versailles, le 15 juillet 1706.

« ... Mon fils présentement est à la tête de son armée... Quelque grand soit le désordre dans son armée, il espère faire quelque chose avec. »

Et, le 12 septembre : « Mon fils a autre chose en tête que vouloir faire la conquête des dames. C'est celle de Turin qu'il voudrait faire. Il prend la chose trop à cœur, car, pour redonner du courage aux soldats démoralisés, il s'expose tellement que j'en frémis. »

Certes, le jeune prince faisait merveille ; et, s'il ne fut pas maître de la victoire, il n'y eut point de sa faute ; qu'on en juge :

« Versailles, le 16 septembre 1706.

« ... Le jour où vous m'avez écrit votre dernière lettre est un jour de malheur pour moi », annonce la Palatine, à sa sœur, la raugrave Amélie ; « et cela parce que le maréchal de Marsin et les autres généraux n'ont pas voulu écouter mon fils. Il voulait, avec son armée, sortir des lignes et attaquer les ennemis. Les autres n'ont point consenti et ont exhibé un ordre qui le leur interdisait... Les ennemis ont attaqué les retranchements à un endroit que M. de la Feuillade avait omis de fortifier, parce qu'il y coulait deux rivières. Il avait oublié que, durant ces chaleurs, elles sont à sec. » On lit sous ces lignes, la lettre mordante du commandant irrité se plaignant à Madame de l'étourderie de ses généraux. L'ennemi put débloquer Turin. Il était au nombre de 35 000 hommes contre 8 000 des nôtres. S. A. R. se défendit avec cette « furia », qui coulait dans ses veines, et deux fois blessé, il combattait encore. Marsin payait de sa vie son hésitation ; mais la mort même du maréchal ne désarmait pas Madame, pour attaquer en haut lieu : « Le Roi avait expressément ordonné à mon fils de ne rien faire sans prendre l'avis du maréchal de Marsin. Celui-ci était un homme timide, qui n'osait rien entreprendre sans prendre l'avis de M^{me} de Maintenon. Or, elle s'entend à la guerre, comme mon chien Titi... Quand alors un malheur arrive, elle hurle et pleure. »

Voici pourtant la page la plus élogieuse sur Philippe par une femme, qui était cette même M^{me} de Maintenon :

« Les héros, dans les romans, ne poussent pas la bravoure plus loin que ce qu'il a fait. Il a caché sa première blessure ; il fallut céder à la seconde parce que son bras tomba. Il supporta sa douleur avec le même courage, il se fit porter dans le dessein de marcher en avant. J'ai eu l'honneur de mander à la Reine que son avis ne fut pas suivi : il est inconsolable et toute l'armée mande que sa vie est en danger par son affliction. Le Roi lui a écrit les choses du monde les plus obligeantes ; en vérité il les mérite bien. »

Paris, après avoir acclamé la bravoure du duc d'Orléans, chassonnait ainsi la défaite :

A Turin
Gît Marsin
Et le bâton du Feuilladin.

« Jamais bataille ne coûta moins de soldats que celle de Turin », dit Saint-Simon, « mais jamais suites plus affreuses, ni plus rapides ». La défaite devant Turin « coûta toute l'Italie, par l'ambition de la Feuillade, le serviteur de Marsin,... les désobéissances des officiers généraux contre M. le duc d'Orléans ». Celui-ci était épuisé de fatigue et de souffrance de ses blessures. L'abbé Dubois ne l'avait pas quitté, et Nancre, un de ses familiers, vint le rejoindre. On rassembla mille mulets en Provence pour le retour.

M^{me} d'Argenton, au désespoir, arrivait à sa rencontre en chaise de poste, avec une amie. Le voyage se fit en secret jusqu'à Grenoble. Le duc apprit en chemin cette équipée ; « il en fut très fâché », et leur fit savoir qu'il ne les verrait pas et de s'en retourner. Mais elles l'attendirent ; la comtesse savait bien que

Philippe ne lui tiendrait pas rigueur. Dès qu'il fut descendu à son hôtellerie, elle vint le trouver, et resta cinq jours avec lui ; rassurée, elle repartit. Mais la Palatine ! « Le siège de Turin, écrit-elle, et la catastrophe qui l'a terminé faillit coûter la vie à mon fils ; il a reçu une terrible blessure ; depuis le 24, il est hors de danger... J'ai été trois jours tellement tracassée, que je crois que j'aurais perdu la tête, si cela avait duré. »

Le duc d'Orléans, après avoir reçu tous les compliments de S. M., de la Cour, de la Ville, se remit de ses blessures grâce aux soins de sa mère et de son amie, toujours amoureuse, et en retour, depuis des années, exclusivement aimée. Pourtant, S. A. R. avec « son teint bruni par le soleil d'Espagne », d'une beauté devenue plus mâle, et la même « douceur infinie de ses yeux », nimbé du double prestige de sa naissance et de sa bravoure, était recherché par bien des femmes ; mais, il demeurait à une seule, tendrement soumis.

CHAPITRE IV

L'AVENTURE ESPAGNOLE

« Ce qui me rend triste », écrit la Palatine, le 30 mars 1707, « c'est que mon fils va me faire ses adieux demain, et qu'après-demain, il part pour l'Espagne. Je ne le reverrai de toute une année, et encore n'est-ce pas sûr qu'il s'en tire la vie sauve ; l'an dernier, il s'en est fallu de l'épaisseur d'un cheveu. »

Nous allons suivre, par les lettres du prince à sa mère, cette belle épopée en terre espagnole. Il va dans la péninsule défendre les intérêts de Philippe V contre l'archiduc, en cette guerre de Succession, et, du même coup, se couvrir de gloire, pour apparaître aux provinces conquises comme une sorte de héros. Valence, Saragosse, Lérida, Tortose vont tomber tour à tour ; et s'il rêve d'une couronne, dans le cas où elle échapperait aux Bourbons, le réveil sera à Versailles dans l'irréremédiable disgrâce.

Et c'est d'abord une déception : il n'arrive qu'au lendemain de la victoire d'Almanza ; ensuite, sous un ciel de feu et après une chevauchée à travers des champs de fleurs et de fruits d'or, « la ville et le royaume de Valence sont à nous », mande le prince à sa mère. C'est, dit-il encore, « un pays plein d'oranges, de jasmin, de grenades... Les ennemis se sont retirés à neuf lieues d'ici, et s'en vont en Cata-



Cliché J. Roig

PHILIPPE V roi d'Espagne, par J. RANC

logne. Ainsi, je ne crois pas trouver plus de difficulté à la réduction de l'Aragon. »

Mais la Palatine, que son fils ne veut pas inquiéter, sait bien que la chaleur torride accable les Français ; les gens de Philippe sont tous malades ; « je crains qu'il ne finisse par l'être aussi », gémit-elle.

Le 2 juin, c'est une autre nouvelle glorieuse : Saragosse et tout l'Aragon se sont rendus. En deux mois, le prince a ramené deux royaumes à Philippe V. « Ce qui me fait le plus plaisir », dit l'heureuse Madame, « c'est que les troupes ennemies étaient du double plus fortes que les siennes, et qu'il y avait du canon dans la ville, tandis que lui n'en avait pas. » Mais, à la tête de ses hussards, il attaqua avec tant d'ardeur les quatorze escadrons ennemis, que ceux-ci perdirent pied ; « ils s'enfuirent sur l'autre rive du cours d'eau appelé Ebro », raconte, d'après le chef d'armée, la Palatine. « La ville, alors, envoya une députation pour faire un accord ; mon fils répondit qu'il n'en ferait pas, à moins qu'on ne lui livrât l'inquisition, qui est une grande maison crênelée et fortifiée » ; sur leur refus, « mon fils s'avança sur la ville avec la cavalerie... et fit tirer de fortes salves... La députation revint incontinent, acceptant tout ce que mon fils exigeait. » Et elle dit encore sa bonté, préservant les vaincus du pillage. « Il a passé l'Ebre et marche sur Lérida qu'il va assiéger. Dieu veuille nous continuer son assistance ! »

C'est Philippe d'Orléans lui-même que nous allons lire dans ces lignes adressées à Madame et envoyées par elle à l'électrice de Hanovre. Le duc se plaint déjà des retards, des manquements d'argent, d'hommes,

de nourriture, de fourrage ; la campagne sera difficile :

« A Saragosse, ce 5 juin 1707.

« ... Les marques de votre amitié ne me sont pas nouvelles, mais elles me sont toujours également sensibles... M. de Berwick arrive incessamment ; mon artillerie vient tout doucement, ou pour mieux dire ne vient point ; ce qui retarde cruellement tous mes projets. Il ne me reste plus, Madame, qu'à vous assurer de mon respect et de ma tendresse, qui vous est due par tous endroits. »

Quelques jours après, le 12 juin, c'est du camp des Nues qu'il répond à sa mère. On le sent un peu seul, là-bas, loin de Paris où sont tous ceux qu'il aime. Mais l'humeur est bonne quand même, et l'esprit léger pour rassurer sa mère : « J'ai enfin reçu, Madame, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, par Silly. Par un quiproquo, elle m'a été à Madrid, ce qui m'a fait d'abord quelque douleur... Au reste, Madame, je vous supplie de m'avertir quand vous me voudrez faire le tour de montrer mes lettres, pour que je sois un peu plus sur mes gardes que je ne le suis, dans la confiance que votre bonté pour moi vous fera excuser bien des fariboles. Ce n'est pas que la façon obligeante dont Madame l'électrice vous parle sur moi, et la part qu'elle y veut bien prendre ne me doive rassurer ; mais les louanges sont si excessives, qu'elles m'effrayent, d'autant qu'il ne peut y avoir de bon dans mes lettres que ce qui part uniquement du cœur, c'est-à-dire, les sentiments que j'ai pour vous... »

Au même temps, M^{me} d'Orléans, sa femme, recevait de lui des billets fort courts, sans doute, mais pleins d'esprit ; et M^{me} d'Argenton des pages de tendresse. Car il l'aimait de ce grand amour de l'absence, au point de faire une démarche, au moins hasardeuse, auprès de la toute puissante princesse des Ursins, séjournant à l'Escorial par ordre de Louis XIV. Il lui demandait d'appeler en Espagne sa maîtresse, pour être dame de la Reine ; mais M^{me} de Maintenon, pressentie, refusait son appui.

Des obstacles surgissaient de toutes parts ; les secours arrivaient parcimonieux de France, et d'une lenteur désespérante de Madrid ; le chef d'armées, arrêté dans son élan, devant sans cesse remanier ses plans, modifier ses combinaisons, n'était pas sans récriminer, mêlant l'ironie à la plainte contre l'un et l'autre gouvernement.

Ainsi, le 2 juillet 1707, de Ballobar, confiait-il à sa mère : « ... Je trouve ici, dans mon grand mulet anglais [Berwick], toute la lenteur et l'opposition possible à tout ce que je pense de bon... Les ennemis ont enfin abandonné la Cinca, où on m'a fait perdre quinze jours auxquels j'ai grand regret. Méquinenza n'est pas encore pris ; un saint s'impatienterait et, malheureusement, je ne le suis pas encore tout à fait. La poste va partir ; je remets, Madame, au premier courrier ou à l'ordinaire à vous mander beaucoup de choses et me contenter, ici, de vous remercier et de vous demander la continuation de vos bontés. »

Il avait bien des choses à dire, en effet ; alors que Berwick bataillait autour de l'Ebre, il suppliait dans

les lettres envoyées, coup sur coup, au ministre Chamillart, à l'ambassadeur Amelot, à Philippe V, à Louis XIV même, afin d'obtenir l'indispensable en vivres et en munitions. Il eût voulu attaquer vivement Lérída et, à son désespoir, se voyait obligé aux lentes approches.

Pourtant, le prince victorieux annonçait bientôt à son Roi :

Au camp, devant Lérída, ce 14^e octobre 1707.

« Sire,

« ...La ville est prise d'avant-hier au soir et le château, quoique très difficile, ne paraît pas une chose imprenable... ; dimanche, au matin, les dix-neuf pièces de canon et les quatre mortiers que j'avais fait mettre en batterie commencèrent à tirer et furent si bien servies... que le mardi, onze, au soir, il y avait trois brèches considérables, l'une à notre droite de la première enceinte de la ville, l'autre à la contregarde la plus proche de nos ouvrages, et la troisième derrière la seconde enceinte de la ville, ainsi que V. M. pourra voir par le plan. Le signal fut donné par une salve de toutes nos pièces en batteries et nos grenadiers entrèrent sans grande résistance sur la brèche et dans la contregarde. Les ennemis firent un feu épouvantable de canon à cartouche et de mousqueterie, du château, de la seconde enceinte et de toutes les maisons de la ville, qui dura de la même force pendant plus de deux heures... On ne peut trop se louer en cette occasion des troupes, et si V. M. avait la bonté d'accorder des croix de Saint Louis aux deux capitaines des grenadiers d'Auvergne

nommés Bèche et Polignac, qui se sont très distingués, ce serait un honneur qui donnerait une grande émulation au reste des troupes... »

Et Louis XIV, fier de ce grand succès, complimentait son neveu :

A Versailles, 20 novembre 1707.

« Vous verrez par mon autre lettre le plaisir que la prise de Lérída m'a fait. Les soins que vous y avez pris et la gloire que vous y avez acquise augmentent encore ma joie. Je vous parle sincèrement et je puis vous assurer que l'amitié que j'ai pour vous est telle que vous méritez. »

Après la reddition de Lérída, le vainqueur vint chercher à Madrid les témoignages de reconnaissance de Philippe V. Il fut reçu avec enthousiasme ; le Roi, la Reine, M^{me} des Ursins n'eurent pour lui que des grâces.

« Nous sommes ravis, le Roi et moi, écrivait la jeune souveraine à l'auguste grand-père, de lui avoir l'obligation de la prise d'une place aussi importante que nous est celle de Lérída ; et c'est à vous que nous devons les remerciements de nous avoir envoyé un pareil général. »

A Paris, le peuple lui fit fête ; après les premières joies du retour, il travailla avec le ministre Chamillard pour assurer la campagne prochaine, et « manifesta de toutes les manières son attachement à l'Espagne et à Leurs Majestés Catholiques ». M^{me} de Maintenon, très aimablement, bien qu'on en ait dit, faisait part des sentiments de Philippe à l'Escorial. Et la Reine répondait, le 30 janvier 1708 :

« Je ne suis point étonnée, ma chère Madame, de tout ce que vous me mandez de M. le duc d'Orléans, et sa bonne volonté pour nous ne nous est pas nouvelle. J'espère qu'il nous tiendra parole, et que nous le reverrons les premiers jours de mars. » Et Philippe V ajoutait : « Je l'ai vu s'en aller avec beaucoup de regret. »

Ce prince, tant désiré à Madrid, y revint, mais pour son malheur. L'année commença sous de mauvais auspices ; la campagne ne s'ouvrit qu'à la fin du mois de mai. Après de menus combats, Tortose fut investie ; c'était le 12 juin, et les assiégés ne se rendaient, qu'après une résistance valeureuse, le 11 juillet. « Cette conquête, dit Noailles, fut en grande partie le fruit de la valeur et de la générosité du duc d'Orléans. Il venait tous les matins donner les ordres dans une tente, à la queue de la tranchée. Ses bienfaits comme sa présence excitaient l'ardeur du soldat. »

Philippe, aidé de Noailles, aurait voulu reprendre des projets sur la Catalogne et regrettait ses vues sur le Portugal ; mais il dut se contenter de tenir tête à Stahremberg ; il n'avait plus ni troupes, ni fournitures. La France épuisée avait donné tout son effort en Flandre. Tortose fut pour S. A. R. la dernière action d'éclat.

« Mon fils a pris Tortose », écrivait la Palatine, de Fontainebleau, le 21 juillet 1708. « Les assiégeants ont fait une résistance des plus opiniâtres. Finalement, ils firent encore une sortie le 9 dans la nuit, qui coûta la vie à trois cents des gens de mon fils. Il était aussi dans la tranchée et c'est un grand bonheur qu'il n'ait pas été tué. Le 10, ils battirent la chamade ; le

gouverneur, un comte d'Effern, envoya des otages et un projet de capitulation qui ne plut pas à mon fils. Il en fit un lui-même, renvoya les otages du gouverneur, et lui fit dire qu'au cas où il ne signerait pas cette capitulation, on donnerait l'assaut immédiatement. Ceux de la ville n'en voulurent pas courir la chance et signèrent tout. »

Et dans une lettre suivante :

« ... J'avoue que la reddition de Tortose m'a réjouie au fond de l'âme, et cela d'autant plus, que les princes, ici, tels que M. le Duc [de Bourbon], le prince de Conti, M. du Maine et le comte de Toulouse avaient tenu la chose pour impossible. M. le Duc, devant le Roi, disait d'un air moqueur à M^{me} d'Orléans, que mon fils avait mal entamé le siège, et qu'il ne prendrait pas la ville. Mais le plus plaisant de l'affaire, c'est que pour se moquer de moi, ils m'envoyèrent, un matin, M. de Dangeau pour me complimenter de ce que Tortose s'était rendu, et de ce que j'avais reçu un courrier spécial ; et le soir du même jour, le marquis de Lambert arriva porteur de la nouvelle qu'effectivement la ville avait capitulé. J'aurais voulu que vous vissiez l'air fâché de M. le Duc et du prince de Conti. Ils n'auraient pu faire une pire figure si on leur avait annoncé qu'ils allaient mourir. Cela, je l'avoue, a encore accru ma joie. J'étais heureuse aussi de ce que le Roi parut également en avoir du contentement ; que, cette fois-ci, il ne partageât pas le chagrin que causait aux autres le bonheur de mon fils ; mais, qu'il se montrât tendre pour son neveu. »

On voit l'état d'esprit de la famille royale à la fin du règne. Chacun jalousait, hors le duc de Bour-

gogne, ce Philippe qui les passait tous en esprit, en savoir, en courage. La cabale de Meudon, menée par M^{me} la Duchesse, s'était formée contre lui ; le grand Dauphin, comme on appelait le fils de Louis XIV, en faisait partie, ainsi que la princesse de Conti, fille de La Vallière, et tous les princes et princesses du sang. A Versailles, l'intérêt si tendre de M^{me} de Maintenon pour l'ambition du duc du Maine était un autre danger menaçant M. d'Orléans ; et l'avenir allait s'annoncer sous des jours plus sombres encore.

Madame, dans l'orgueil d'un tel fils, dédaignait, pour l'instant, la méchanceté envieuse des entours. « J'avoue Dieu merci », concédait-elle en août 1708, qu'« il ne manque pas d'esprit. Il n'a pas mal étudié non plus, et sait un peu plus de choses que les autres princes... Il n'est parvenu à s'emparer de Lérida et de Tortose que grâce à sa propre opiniâtreté ; tout le conseil de guerre y était opposé. Puis aussi on le laissait manquer de tout ; il a dû à force d'industrie faire subsister son armée ; sans cela, lui et elle seraient morts de faim... »

Ce que ne dit pas la Palatine, et que devine seulement son cœur maternel, c'est le génie de ce chef d'armée. Saint-Simon, certes, n'est pas prodigue d'éloges, mais écoutons-le parler de ce grand général : « Une valeur tranquille, naturelle, qui lui laissait tout voir, tout prévoir, et porter les remèdes ; une grande étendue d'esprit pour les échecs d'une campagne, pour les projets, pour se munir de tout ce qui convenait à l'exécution, pour s'en aider à point, pour s'établir d'avance des ressources et savoir en profiter bout à bout, et user ainsi, avec

une sage diligence et vigueur, de tous les avantages que lui pouvait présenter le sort des armes. On peut dire qu'il était capitaine, ingénieur, intendant d'armée ; qu'il connaissait la force des troupes, le nom et la capacité des officiers et les plus distingués de chaque corps, s'en faire adorer, les tenir néanmoins en discipline, exécuter, en manquant de tout, les choses les plus difficiles. C'est ce qui a été admiré en Espagne, et pleuré en Italie, quand il y prévint tout, et que Marsin lui arrêta les bras sur tout. Ses connaissances étaient justes et solides, tant sur les matières de guerre que sur celles d'État ; il est étonnant jusqu'à quel détail il en embrassait toutes les parties sans confusion, les avantages et les désavantages des partis qui se présentaient à prendre, la netteté avec laquelle il les comprenait, et savait les exposer ; enfin, la variété infinie et la justesse de toutes les connaissances sans en montrer jamais, ni avoir, en effet, meilleure opinion de soi. Quel homme aussi au-dessus des autres et en tout genre connu ! »

Cependant, tous ces talents, déplore la Palatine, dans un conte joli, furent comme inutiles, parce que la vieille Carabosse, oubliée à la naissance du duc de Chartres, jeta un sort sur les dons merveilleux épandus par les jeunes fées. En effet, toute cette vaillance dépensée à la guerre, toute cette intelligence si vive, ce coup d'œil si sûr, cette compréhension des êtres et des choses, cette ingéniosité tirant parti de tout, ce charme qui prenait les cœurs, cette bravoure étincelante, allaient tourner contre lui pour la plus lamentable aventure qui jamais fût arrivée à un petit-fils de France. Et cette affaire prenait son

importance de ce que le juge sévère était S. M. elle-même, et les accusateurs, les enfants du Roi.

Il semble bien pourtant qu'après Tortose les félicitations que reçut Philippe d'Orléans de L. L. M. C. et même de la princesse des Ursins étaient sincères.

« Certainement, disait M^{me} des Ursins, nous devons à son courage, à sa prévoyance et à sa fermeté les prises importantes de Lérida et de Tortose, et nous avons besoin qu'un nouveau zèle l'anime pour la campagne prochaine. » C'est qu'après certaines plaintes de S. A. R. contre la princesse, assez vives pour émouvoir Versailles et faire envisager le rappel de la dame, il y eut entre eux un rapprochement. Pendant les quartiers d'hiver, en décembre 1708, Philippe écrivait à sa partenaire :

« Depuis mon arrivée, Madame, à la Cour, j'y ai entretenu tout le monde à mon aise, et très à fond, dont, au hasard que ma lettre soit vue, je ne puis me dispenser de vous rendre un compte naïf et sincère. Je n'ai rien laissé ignorer au roi de tout ce qu'il y avait à craindre des mesures mal prises, de la manière dont nous en avons parlé ensemble à Madrid. Il pense haut, ferme et droit à son ordinaire, et il n'y a rien de tout ce que je lui ai dit dans quoi il ne soit entré à merveille. M^{me} de Maintenon, entièrement découragée, ne sait plus à quoi avoir recours, et les ministres pensant de même sont entièrement contre nous. Je leur ai parlé à tous en particulier et leur ai fait toucher au doigt et à l'œil qu'à la façon dont ils s'y prennent, ils perdront l'un sans sauver l'autre, et sont cependant dans une telle léthargie que, malgré la vérité qui leur est connue, ils ne peuvent

se résoudre à rien faire. Et, à vous dire vrai, les affaires sont dans un tel état que je n'ose vous le faire envisager. Ce qui peut seul nous sauver ce sont les propositions énormes et extraordinaires qui sont venues de la part des ennemis, qui, éloignant tout accommodement, doivent faire prendre un parti de résolution.

« Voilà en peu de mots le résultat de mes conversations... Je finirai ma lettre par une chose que vous n'ignorez point ne m'être pas indifférente ; j'en ai parlé depuis mon arrivée ; il est temps qu'un mot de votre part me mette en état de faire une dernière tentative, et je l'attends avec impatience comme un témoignage de votre amitié pour moi, ne pouvant vous en donner, Madame, un plus sensible de ma confiance en vous. »

C'est-à-dire que M^{me} des Ursins était de nouveau sollicitée pour faire aboutir ce projet si cher à Philippe d'Orléans : la nomination de la comtesse d'Argenton, comme dame du Palais de la reine Marie-Louise. Cette démarche ôte tout crédit aux bruits qui couraient alors, que le prince était amoureux de la Reine, encore que la connaissance de ce cœur voluptueux nous inciterait à y croire.

Elle était très intelligente, cette sœur cadette de la duchesse de Bourgogne, et charmante. On ne sait si elle-même vint à comparer un mari exigeant et terne à un oncle jeune encore, et vraiment plein de séduction. Familière avec lui, mais avec tant de grâce, elle lui confiait l'attachement qu'avait pour elle le Roi. « Je vous le dis, à cause que je sais que vous prenez part à ce qui me regarde, et qu'il me paraît que vous

ne me haïssez pas. » Tant de femmes surent l'émouvoir, le plus souvent par leur seul charme, et la Reine, point jolie cependant, en avait beaucoup.

On voit donc que Philippe d'Orléans espérait quand même en cette campagne de 1709, malgré l'état de nos finances, de nos forces épuisées, et du mauvais vouloir de Versailles. Le 15 mars de cette année, Amelot, notre ambassadeur, écrit à Louis XIV « qu'il regrette vivement que M. le duc d'Orléans ne vienne pas dès maintenant en Espagne ». Mais la princesse des Ursins avait déjà dénoncé S. A. R. à M^{me} de Maintenon.

Après la campagne de 1708, le duc d'Orléans avait quitté Madrid, laissant derrière lui, avec ses ordres, un secrétaire, Deslandes de Regnault. Bien que M^{me} des Ursins parût au mieux, comme nous l'avons vu, avec le duc Philippe, elle n'en faisait pas moins surveiller l'homme de confiance, pour surprendre une correspondance qu'aussitôt elle déclara suspecte. On pense si son jugement pesa de tout son poids sur le faible souverain espagnol et sur la jeune Reine; depuis longtemps, elle s'était ingéniée à éveiller leur soupçon.

Le 26 avril 1709, Philippe V dépêchait une longue plainte motivée à Louis XIV qui répondait : « J'ai reçu la lettre... Ce qu'elle contient ne me paraît point assez clair pour asseoir un jugement. C'est à vous à chercher les moyens de savoir la vérité... J'empêcherai mon neveu de partir... » Il faut dire, qu'en ce moment, S. M. était déjà décidée à abandonner son petit-fils d'Espagne. Le jeune souverain,

par l'intermédiaire de M^{me} de Maintenon, insistera sur cette intrigue qu'il croyait menée contre sa couronne :

« L'affaire dont il s'agit me paraissant assez importante..., M. Amelot [l'ambassadeur] et moi, après avoir bien pensé à la manière la plus convenable dont on pourrait se servir pour empêcher M. le duc d'Orléans de revenir en Espagne, nous avons cru que je devais vous écrire une lettre particulière que vous pourriez lui montrer si vous le jugiez à propos, par laquelle je vous marquasse la peine que j'aie de savoir que son secrétaire Regnault entretient d'espérances une cabale dans ma Cour, qui ne peut être que très préjudiciable à mon service ; ceux des grands d'Espagne qui y entrent faisant courir le bruit d'être protégés par lui jusque dans les pays étrangers, dont vos ennemis, et par conséquent les miens, tirent de grands avantages... La mauvaise volonté de ce prince [d'Orléans] ne s'est que trop fait connaître en parlant en public et en particulier contre deux rois qu'il devait respecter. Je voudrais ne la pouvoir attribuer qu'à la légèreté, mais il semble que je ne puis douter qu'elle lui a fait concevoir des desseins trop sérieux pour que je puisse négliger de les empêcher de réussir... » Versailles averti, les choses semblèrent en devoir rester là.

Vers la fin de l'hiver, le Roi demanda à son neveu qui était ce Regnault de qui se plaignait S. M. C., et il ajouta, avec humeur, « qu'il ferait bien de le rappeler parce que c'était un intrigant qui se fourrait indiscrètement parmi les ennemis de M^{me} des Ursins ». Le prince répondit qu'il allait donner des

ordres pour le retour de Regnault. Et un peu plus tard, Louis XIV, questionnant encore le duc d'Orléans, insistait pour savoir « comment il se croyait être avec M^{me} des Ursins; et parce qu'il lui répondit qu'il avait lieu de se persuader d'être bien avec elle, parce qu'il n'avait rien fait pour y être mal, le Roi lui dit qu'elle craignait pourtant fort son retour en Espagne..., qu'elle se plaignait..., [qu'] il s'était lié à tous ses ennemis, que ce secrétaire Regnault entretenait avec eux un commerce étroit et secret ».

M. d'Orléans dit sa surprise de ces accusations, n'ayant rien fait pour les mériter, bien au contraire; qu'il avait agi de son mieux pour ramener les mécontents, alors que les dangereux manèges de cette dame ne « pouvaient tourner qu'à la ruine de Leurs Majestés Catholiques et de leur couronne; que M^{me} des Ursins, qui s'en doutait peut-être, craignait en lui ces connaissances, et pour cela, ne voulait pas qu'il retournât... »

« Le Roi pensa un moment, puis lui dit que, les choses en cet état, il croyait plus à propos qu'il s'abstînt de le renvoyer en Espagne; que les affaires se trouvaient en une crise où on doutait à qui elle demeurerait; que, si son petit-fils en sortait, ce n'était pas la peine d'entrer en rien sur l'administration de M^{me} des Ursins; que s'il conservait cette couronne, il serait à propos, alors, de parler à fond de cette administration, et qu'il serait en ce temps-là bien aise d'en consulter son neveu. » Ainsi rapporte Saint-Simon qui, sur toute cette pénible histoire, nous a si bien renseignés.

Sur ces entrefaites, « la France accordant par les préliminaires de la paix que Philippe V sortirait d'Espagne, le duc était allé trouver Louis XIV et lui avait demandé en propres termes, s'il perdait aussi ses droits; on avait répondu : « de prendre ses mesures ». Comme les troupes françaises évacuaient la péninsule, Louis XIV ordonnait au duc d'Orléans de faire revenir ses équipages. Il lui ajouta à l'oreille « d'y envoyer les chercher par quelqu'un de sens, qui, dans la conjoncture présente, pût être le porteur de ses protestations à tout événement, si par un traité Philippe V quittait le trône d'Espagne, et son neveu conserver ses droits en faisant doucement recevoir ses protestations. »

S. A. R. confiait cette mission à Flotte, son aide de camp. A Madrid, Flotte et Regnault s'entendaient, sans même soupçonner qu'ils étaient étroitement surveillés. Ils allaient demander au maréchal de camp, don Miguel Pons, desoutenir, le cas échéant, les prétentions de M^{gr} d'Orléans. Et Pons s'empresse de trahir les deux Français. Regnault est incarcéré et bientôt Flotte, de qui, au reste, les agissements étaient des plus compromettants. Tout d'abord, Louis XIV se montra mécontent de ces arrestations sans son aveu.

On songe à l'inquiétude du duc d'Orléans se demandant comment le Roi prendrait la chose. La « cabale de Meudon » allait avoir beau jeu. S. M. répondait aux nouvelles plaintes de Philippe V : « ... Mon intention est de parler à mon neveu. Je veux l'engager à me faire un aveu sincère de ses projets et de ses liaisons secrètes. Si les marques de

mon amitié ne suffisent pas pour l'obliger à satisfaire à mes questions, son intérêt le forcera à me dire la vérité, puisque je la sais, d'ailleurs... Je contiens le mien [ressentiment] pour ne pas faire tout ce que l'amitié que j'ai pour vous semble exiger, et pour me taire, quand j'apprends que mon nom est employé pour autoriser une cabale contre vous et contre votre Etat. »

On s'est servi de son nom ; c'est le grand grief de Louis XIV contre son neveu. Bien qu'il lui ait dit, fallait-il agir si légèrement, envoyer là-bas des intriguants dont les manœuvres tournaient au scandale et à l'odieux ? S. M. en gardera rancune ; on le verra bien.

Regnault, menacé de la torture, avouait, « avec un accent des plus sincères », que le duc d'Orléans, sachant que Louis XIV abandonnait Philippe V, avait songé à la couronne espagnole ; qu'une telle éventualité paraissait agréable aux troupes et à tous les mécontents, et de nature à plaire aux Anglais et aux Hollandais.

Et Flotte, interrogé à son tour, raconta que le duc Philippe l'ayant envoyé en octobre 1708 auprès du général Stanhope, dans son quartier général, lui demander un meilleur traitement pour un régiment français prisonnier à Port-Mahon, fut très bien reçu par le général anglais. « Vous ne sauriez vous imaginer la joie que me cause votre venue », lui dit-il. « Je désirais tout justement dire au duc d'Orléans une de ces choses qui ne se peuvent confier à d'autre qu'à vous... Vous connaissez les droits qu'a déjà le duc d'Orléans à la couronne d'Espagne, et vous



Cliché Tallandier

Vue du PALAIS-ROYAL du côté du jardin d'après une estampe de J. RIGAUD

ne pouvez plus douter que l'Angleterre et la Hollande parviendront à chasser Philippe V ; en ce cas, le duc d'Orléans pourrait disposer ces puissances en sa faveur et ne pas perdre l'occasion qui s'offre à lui. » Et il lui remit une lettre pour le plénipotentiaire anglais résidant à La Haye.

Il faut bien dire à la décharge de Philippe qu'il avait repoussé « avec force » toutes ces propositions et refusé même de lire la lettre. On la retrouva sur Flotte encore cachetée. Celui-ci répétait qu'il avait intrigué « en se plaçant dans l'hypothèse que le Roi quitterait l'Espagne » ; son maître ne l'entendait qu'à cette seule condition. Il livrait aussi un mémoire qu'on venait de lui remettre, où il était dit : « Les Espagnols connaissent bien le caractère de Philippe V et de Charles III ; ils savent bien que ni l'un ni l'autre n'est capable de les gouverner par soi-même et sans dépendre d'une autre puissance », tandis que le duc d'Orléans, qui lui aussi a des droits à la couronne, « est homme de guerre, travailleur, pénétrant, capable en affaires... Dans la pensée que la France peut les abandonner [ils] ont résolu entre eux de mettre à leur tête M. le duc d'Orléans, et de sacrifier pour le soutenir leurs biens et leurs vies. — Les principaux de la première noblesse qui lui sont dévoués. » Le duc d'Orléans avait rejeté ce mémoire que Flotte conserva. On ne put rien découvrir au delà de leurs aveux ; il faut donc blâmer sévèrement leur légèreté, mais il n'y eut pas de trahison.

Pourtant, jamais affaire ne fit tant de bruit, tant de scandale ; « jamais clameur si universelle, jamais d'un si grand fracas ; jamais abandon semblable à

celui où M. le duc se trouva. » Le grand Dauphin, qui avait une préférence pour ce fils, roi d'Espagne, voulait qu'on sévît aussi sévèrement que possible. Le Roi, irrité de tant d'imprudences, de tant d'éclat, n'y était que trop porté, malgré la chaleureuse intervention du duc de Chevreuse, qui plaidait non-coupable, et qui soutint vivement S. A. R. auprès de S. M., comme il l'avait fait peu avant pour Fénelon. Le duc d'Orléans, lui-même, alla se disculper ; mais le Roi « ne l'écouta qu'en juge ».

Le chancelier examina les formes requises pour procéder au jugement. Très perplexe, il demandait à Saint-Simon : « Je le suppose coupable, que feriez-vous à ma place, pour le tirer de là ? — Monsieur, lui dis-je avec assurance, ne vous y jouez pas, vous vous y casseriez le cou. — Mais, reprit-il, encore une fois, je vous dis que je le suppose coupable et en jugement ; encore un coup, comment feriez-vous ? — Comment je ferais, lui dis-je, je n'en serais pas embarrassé... Je dirais qu'avant d'entrer dans aucun examen des preuves, il est nécessaire d'établir et de traiter l'état de la question ; qu'il s'agit, ici, d'une conspiration véritable ou supposée de détrôner le roi d'Espagne et d'usurper sa couronne ; que le crime est un cas le plus grief de lèse-majesté ; mais, qu'il regarde uniquement le roi et la couronne d'Espagne, en rien celle de France ; par conséquent, avant d'aller plus loin, je ne crois pas la cour des pairs... compétente de connaître un crime de lèse-majesté complètement étrangère. » Et le courageux Saint-Simon ajoutait : qu'il serait bien peu digne d'un roi de France de livrer un des siens à un tribunal quel qu'il fût.

Bientôt après, Louis XIV se montra très surpris « de tant de bruit pour rien ».

Le duc de Bourgogne, qui était la sagesse même, croyait apaiser ainsi son frère d'Espagne :

« Le Roi vous mandera, sans doute, comme il a parlé à M. le duc d'Orléans, ce qu'il a répondu, et le parti qu'il prend de tâcher d'étouffer toute cette affaire ; il est fâcheux qu'elle ne l'ait pas été dans ses commencements. Vous croyez bien, mon très cher frère, que j'y ai été très sensible, vous aimant comme je vous aime ; mais, je crois M. le duc d'Orléans incapable d'avoir voulu faire quelque chose directement contre vous, sur le trône d'Espagne. »

Et c'est le jugement qu'il faut porter sur cette pénible aventure. S. A. R. fit preuve, sans doute, d'une ambition assez prématurée, et d'une légèreté plus coupable encore ; mais les conseils de « mesures à prendre », et de « protestations », que lui avait donnés Louis XIV même, ne pouvaient-ils être compris aussi largement qu'ils le furent ?

Cette intrigue fut « la source de tout ce qui a depuis accompagné la vie de Philippe d'Orléans d'amertumes et de détresses ». Malgré tout, Philippe se souviendra avec regret de ces années d'Espagne où il vécut si abondamment ; où, jeune chef d'armée nimbé de gloire, il entraînait ses troupes de victoire en victoire, parmi les peuples si tôt vaincus, séduits eux-mêmes par sa vaillance. Quelle moisson de souvenirs dont il allait repaître ses songes ! évocations de bataille et d'amour, beaux sujets de méditation pour le valeureux prince désormais immobile et dans l'ombre, par ordre du Roi,

CHAPITRE V

PHILIPPE D'ORLÉANS ET LES ARTS

LE Palais-Royal fut la principale demeure de Philippe d'Orléans ; comme son père, il se plut à l'embellir encore, à le transformer dans ses aménagements et sa décoration. Antoine Coypel devenait le surintendant des Beaux-Arts de sa maison, et Oppenordt, le directeur général de ses bâtiments. Celui-ci fit une merveille du grand salon ouvert sur la rue de Richelieu, qui menait à la galerie d'Énée ; et il installa, au premier étage de l'aile gauche, le vaste appartement de S. A. R.

Le prince « exerça, sur les artistes qu'il appelait, une grande influence, par son goût délicat, la justesse de ses conseils, le sens qu'il avait de l'élégance rationnelle, appropriée aux besoins journaliers et aux intimités de la vie, et aussi par son horreur de l'apparat inutile, froid, ennuyeux ; il semble difficile qu'on puisse le contester, quand on voit débiter au Palais-Royal la révolution qui va bouleverser » l'architecture, le mobilier et la décoration des appartements. C'est chez tous les maîtres, « à chaque instant, un hommage à... la sûreté de goût, à l'amabilité affectueuse et fine » de Philippe.

Cependant, il construisit fort peu et, s'il agrandit le Palais, ce ne fut que pour sa commodité. Cartaud, l'architecte, doubla l'épaisseur de l'aile gauche

donnant sur la rue Saint-Honoré, pour le service de la Bouche et de la Garde-robe du prince; il établit une galerie par-dessus la porte d'entrée reliant les deux ailes de la façade; dans le passage allant à la rue de Richelieu, il ajouta un avant-corps; au premier étage furent aménagés le salon de la Lanterne, au plafond vitré, « d'une lumière heureuse pour les tableaux », et la Rotonde, cabinet de travail du duc d'Orléans. Enfin, attenant au salon d'Oppenordt, sur cette rue de Richelieu, s'édifièrent les « petits appartements », ayant une porte de sortie et un escalier distincts; c'est là qu'eurent lieu les fameux soupers du Palais-Royal. Ces travaux, tout en largeur, changèrent peu l'aspect du Palais, assez différent de celui de nos jours; mais, l'agrandissement permit de loger tout un monde, car on suppose ce que le service du duc d'Orléans, de M. de Chartres, des princesses, demandait d'emplacement.

Pénétrons dans les appartements privés de S. A. R.; après avoir franchi la salle des gardes, au premier étage, et la galerie « neuve », qui longe la rue Saint-Honoré, nous arrivons à la chambre de Philippe, la dernière en date, donnant sur la cour de la Bouche. Les inventaires nous disent qu'elle est tendue de pourpre; dans l'alcôve, à colonnes et à balustre dorés, est le lit à bas piliers, à l'impériale chantournée, recouvert de la même soie éclatante. Les sculptures légères courent autour des panneaux où prennent place les glaces hautes. Neuf fauteuils, huit pliants, des tabourets, une grande chaise de peluche rose et de bois doré pour la toilette accompagnent deux grandes tables sculptées et dorées. La

commode, « en forme de tombeau », a des ornements de bronze de couleur ; un large paravent de satin rouge se déploie dans un coin ; et, sur la cheminée de, marbre, la glace cintrée répond à un trumeau de face ; une troisième glace sépare les deux grandes fenêtres drapées de brocart cramoisi.

Les tableaux en dessus de porte sont : *Phillippe II et sa maîtresse*, du Titien ; *Marie de Médicis*, par Van Dyck ; *Sneyders et lady Sneyders*, aussi par Van Dyck. Un lustre de cristal à six branches descend du plafond, et des appliques « sur la tête d'un béliet » donnent tant de lumière que resplendissent davantage encore les dorures, les bois précieux, les soies vives de cette immense pièce d'une somptuosité sans égale.

Continuons à visiter l'appartement du prince, qui s'étendait jusqu'à l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la Comédie-Française. La chambre contiguë à la sienne appartient au premier valet de chambre ; les tentures sont de damas cerise, les beaux meubles, en noyer sculpté. Le salon des Poussin, qui suit, offre la splendeur des *Sept Sacrements*, l'œuvre incomparable du maître ; puis viennent le salon de la Lanterne, au plafond vitré, le cabinet de travail et du Conseil, où le velours rubis sert de fond aux objets d'art, aux meubles de l'époque, aux peintures de toutes les écoles. Au milieu du cabinet, le bureau supporte un long écritoire de bois des Indes, aux cuvettes d'argent ; alentour, des sièges ; quatre grands écrans ; un cabinet en laque de la Chine aux armes d'Orléans.

Traversons deux pièces ornées de magnifiques tableaux, et nous voici dans le salon créé par Oppe-

nordt, donnant sur la rue de Richelieu. Les tonalités en sont lumineuses, les sculptures d'or fauve, les marbres rares, et les trumeaux de glaces superposées « de quatre mètres de hauteur ». Les tabourets de bois doré « en forme de console », rangés au long du mur, se recouvrent de tapisserie des Gobelins à fond d'or ; « un lustre splendide à douze branches entièrement en cristal de roche étale l'architecture de ses ornements, boules, vases, amandes, bouquets, et a, pour pendants, deux girandoles à seize branches, qui sont soutenues par une sorte de navire en bronze doré qu'escortent des naïades et des tritons ». Dans l'axe des fenêtres donnant sur la rue de Richelieu, deux tables, aux larges surfaces de marbre vert incrusté de brèche violette, présentent des objets d'art, tels que le *Taureau Farnèse* et le *Lion terrassant un cheval*, hérités du cardinal de Richelieu ; la splendeur du salon s'augmentera de vingt-sept chefs-d'œuvre provenant de la collection de Christine de Suède. On y voit en dessus de porte : *Le Respect*, *l'Amour heureux*, *le Dégoût* et *l'Infidélité*, de Véronèse, et, tout au long des tentures, *Vénus à la coquille*, *l'Esclavone*, *Vénus se mirant*, *Persée et Andromède*, *l'Éducation de l'Amour*, du Titien ; deux grands Rubens, *Thomyris* et *La Continence de Scipion* ; et tant d'autres.

Le salon d'Oppenordt communique avec la galerie d'Énée ; cette galerie, dont la peinture ornementale, commandée par Monsieur à Antoine Coypel, fut, pour Philippe adolescent, la révélation de l'art. Les pilastres composites soutiennent une corniche à la frise de trophées, et la haute cheminée de marbre

vert a des groupes d'enfants de bronze doré tenant des girandoles ; au-dessus, la glace immense reflète la lumière de douze fenêtres. Les trente-six girandoles de cristal à six branches, les douze grandes torchères dorées éclairent trois tables de marbre chargées d'objets les plus précieux. Mais de tant de merveilles, rien ne nous reste ; et de la belle histoire d'Énée, en quatorze tableaux sur la voûte et les lambris, nous n'avons plus que les gravures tirées de l'œuvre de Coypel, et quelques études du maître d'un charme émouvant. Les peintures disparurent quand on abattit, à la fin du XVIII^e siècle, le bâtiment où elles se trouvaient.

Le vaste appartement de la duchesse, tout aussi merveilleux, mais d'un goût plus féminin, occupe le rez-de-chaussée de la même aile gauche. Il donne de plain-pied sur le jardin des princes, jardin intérieur, aux eaux jaillissantes, et ouvre sur deux vastes salons, qui sont les antichambres, décorés de hauts trumeaux de glace, entre lesquels quatre panneaux de bronze doré figurent en relief des dragons, et de beaux oiseaux des îles. Par un cabinet, tout en objets de la Chine, précieux, colorés, on arrive à la chambre de M^{me} d'Orléans.

Elle est tendue de satin blanc brodé d'or, et un lit d'or à l'impériale, placé dans une alcôve dorée, est étoffé de satin blanc, comme les quatre fenêtres ; les sièges sont « aux petits points » blancs à relief de fleurs. Enfin, dans un coin, le lit de repos, tant critiqué par la Palatine, est d'or recouvert de satin blanc brodé de chenilles d'or ; il a des matelas



Cliché Braun

La Vierge d'Orléans
d'après le tableau de RAPHAËL



de satin blanc brodé d'or, et des traversins aux housses d'or filé.

C'est sur cette couchette féerique que la duchesse, en déshabillé de soie pâle, restait étendue tout le jour, à lire, à broder, à écouter ses femmes, « qui l'adoraient », à parler à cette chère confidente, la duchesse de Sforce, sa cousine germaine par M^{me} de Montespan. C'est là, le plus souvent, qu'elle prenait ses repas, le couvert de vermeil dressé sur les dentelles, travail de ses ouvrières ; son amie et son fils dînaient le plus souvent avec elle ; ses filles, servies ailleurs, avaient chacune leur « maison ».

Des carreaux, des tabourets, des écrans de satin blanc sur pied doré étaient partout disséminés. Et la cheminée de marbre clair, surmontée d'une glace, s'ornait d'« une grille de feu garnie de deux piédestaux, sur lesquels étaient deux figures, l'une représentant l'air, l'autre, le feu, le tout de bronze doré d'or moulu, avec une pelle et tenailles de fer poli, garnies de leur bouton de bronze doré d'or moulu ». Aux descriptions de ces menus chefs-d'œuvre, le nom de Caffieri vient à l'esprit ; chaque pièce de la princière demeure avait ses garnitures de foyer, de beaux chenets de bronze et d'or.

C'est dans cette chambre que l'on pouvait admirer les meubles nouveaux dans leur perfection : grande table de marbre sur son pied sculpté et doré ; longue commode plaquée de bois des Indes avec des figures de bronze doré ; et table de nuit triangulaire en bois de violette « garnie de ses pieds de biche, chutes, et d'un chandelier pliant à deux bobèches, le tout en bronze doré d'or moulu ».

A chaque saison, les tentures changeaient chez le prince et la princesse, toujours de soie fond cramoisi chez le duc, fond blanc chez la duchesse. Elle avait Millet pour tapissier et, dans son garde-meuble, on réservait, « dans des housses blanches », un ameublement « en gros de tour blanc brodé, en partie, de nœuds de soie bleue, simulant une mosaïque, avec des fleurs serties d'or ». Un autre, pour l'hiver, de velours bleu, brodé d'or, comprenait « les pentes et bonnes grâces du lit, la courte pointe », avec, comme motif principal de décor, des cartouches de soie à fond d'or. Un troisième éblouissait, en soie de Chine brodée d'or.

Les brodeuses de M^{me} d'Orléans travaillaient ces tissus lumineux sur lesquelles les meubles de Crescent, largement chantournés, aux bois de violette et de rose, paraissaient plus précieux encore. Le célèbre ébéniste a donné au Palais-Royal ses commodes de toutes formes, ses consoles, ses bibliothèques, rehaussées de bronze d'or, qui portent sa marque d'élégance ingénieuse. « Leur nombre est limité, à bonne place, jouant un rôle dans l'ensemble harmonieusement combiné, non symétrique et froid, mais soumis à une savante ordonnance. »

Les pièces à l'ancienne mode gardèrent leur tapisserie de laine, dans l'appartement de la Palatine, du duc de Chartres, de certains officiers, et dans la belle salle des gardes au style du grand siècle. Mais on sait que les habitudes intimes devenues aimables n'étaient rien moins que solennelles.

Tous les voyageurs de marque allaient visiter la

galerie du Palais-Royal, où, peu à peu, les chefs-d'œuvre prenaient place. Le poète anglais Thomas Grey écrit dans son journal : « Noble collection de près de cinq cents peintures des grands maîtres ; le *Saint-Jean-Baptiste*, de Raphaël ; la *Vénus tordant ses cheveux*, du Titien ; la *Léda et Danaë*, du Corrège ; toute une salle des plus beaux Véronèse ; les *Sept Sacrements*, du Poussin. »

C'est dans la galerie, construite par Monsieur, aboutissant à la rue de Richelieu et divisée en plusieurs salons, que Philippe d'Orléans avait placé la plupart de ses tableaux. De tous côtés, on proposait à S. A. R. les plus belles toiles ; il les payait fort bien. Ses amis étaient à l'affût des morceaux les plus rares, et l'on voyait Nancré, pour reconnaître tant de bienfaits, offrir des peintures à son maître, dont trois Albane et trois Annibal Carrache ; le duc de Noailles, un Guide ; Nocé, le portrait de Snyders, par Van Dyck, « pour des millions », dira la Palatine. Des prêtres, des magistrats, des marchands sont en relations d'affaires avec le prince. L'acquisition des *Sept Sacrements*, du Poussin, est de l'abbé Dubois ; il en fut le négociateur en Hollande.

Dès son adolescence, avant même son mariage, Philippe était en possession de toiles importantes. Les conseils de Coypel le guidèrent ; mais, surtout, un discernement extraordinaire, « un goût très éclairé ». Une première acquisition, des meilleures, fut le *Saint Jean dans le Désert*, de Raphaël, que céda le fils du président Harlay.

En 1703, il enlevait huit tableaux de la galerie Hautefeuille, dont le *Moïse sauvé*, de Paul Véronèse ;

l'Ecce Homo, du Guide, provenait de la collection Châtillon ; et de tant d'autres cabinets il prélevait : un *Portrait de femme*, de Véronèse ; le *Mariage mystique de sainte Catherine*, du Parmesan ; *Le Christ au milieu des docteurs*, de Ribéra ; *Henri IV, à l'âge de quatre ans*, qui paraît être de François Bunel ; une *Annonciation*, de Philippe de Champagne ; *La Fille d'Hérodiade*, de Salario ; *l'Estaminet* de Téniers ; un *Triptyque*, de Dürer ; *Un portrait de Rembrandt* par lui-même ; un *Bal champêtre*, de Watteau ; et combien encore d'œuvres célèbres.

En 1709, Philippe rapportait de Madrid, la *Prière au jardin des Oliviers*, de Michel-Ange ; et le duc de Gramont, *l'Enlèvement d'Europe* du Titien, qu'il lui cédait. Pendant les années d'inaction qui suivirent l'aventure espagnole, le prince mit à augmenter ses richesses « une passion extraordinaire, lançant des limiers, visitant lui-même toutes les collections parisiennes, et choisissant au haut prix. » Comme sa fortune était immense, il dépensait sans compter pour posséder les plus beaux chefs-d'œuvre.

A la mort du chevalier de Lorraine, favori de Monsieur, lui revinrent la *Fuite de Jacob*, de P. de Cortone, *Saint Jean l'évangéliste*, du Dominiquin, *La Cassette*, du Titien ; en Italie, Crozat lui procurait *Les disciples d'Emmaüs*, de Véronèse.

Le trésor d'art chaque jour accru mettait sa splendeur dans la galerie de Mansart, sur les brocards cramoisis des appartements de l'aile gauche du Palais, dans le *Salon des Poussin*, sur les satins blancs du rez-de-chaussée de la princesse. Philippe ramenait de Saint-Cloud les toiles lui venant de son père,

auxquelles s'ajoutait l'héritage de Richelieu et de Mazarin.

Le Régent enrichissait sa galerie de morceaux plus magnifiques encore par l'achat de peintures ayant appartenu à Christine de Suède. La *Correspondance des directeurs de l'Académie de France à Rome* nous fait connaître toutes les difficultés de cette acquisition faite en Italie. La Reine, par droit de conquête sur Rodolphe II, s'était trouvée en possession de deux cent soixante tableaux, parmi lesquels éclatait la beauté d'une quarantaine de chefs-d'œuvre : la *Léda*, d'Andréa del Sarto ; le *Duc de Ferrare*, du Tintoret ; *Ganymède*, de Rubens ; *Io, Danaë*, l'*Education de l'Amour*, du Corrège ; le *Portrait de Thomas More*, d'Holbein ; *Vénus couchée*, de Palma le vieux ; une *Sainte famille*, de Bordone ; *La Mort d'Adonis*, l'*Enlèvement d'Europe*, de Véronèse ; et du même Véronèse : le *Respect*, l'*Amour*, le *Dégoût*, et l'*Infidélité*, que nous avons vus dans l'appartement du prince. Que citer encore ? C'est d'un continuel éblouissement.

Mais ce qui est à jamais regrettable, ce fut la vente à l'étranger de la collection du duc d'Orléans, unique au monde, après celle du Roi. En 1791, trois lords et un marchand de Londres l'achetaient à Philippe-Égalité. Quelques débris demeurèrent ou nous sont revenus ; on les retrouve au Louvre, à Versailles, dans des musées de province.

Le duc d'Aumale a pu reconquérir, pour Chantilly, cinq toiles dont *La Vierge* de Raphaël, dite *de la Maison d'Orléans* ; il y tenait tant qu'il l'emportait dans ses voyages. C'est une pièce d'une fraî-

cheur si pure, qu'on a cru aux retouches ; il n'en est rien. Elle fut peinte, sans doute, vers 1507, pour le duc d'Urbin, « merveilleuse épave de ces richesses de Philippe d'Orléans, éparses dans tous les coins du monde, de Londres à Pétersbourg, de Prague à Berlin, de New-York à Boston, témoignant du goût d'un prince français. » Il est probable que cet élogieux témoignage n'eût point consolé S. A. R. de la dispersion de ces chefs-d'œuvre amassés pour la France avec tant d'amour, de soins et de fierté.

Une autre collection, moins importante, mais curieuse et au goût du jour, fut amorcée par la Palatine. C'était une série de médailles et de pierres gravées des plus rares. Nous avons vu que Philippe d'Orléans avait aidé à l'augmenter soit par des acquisitions, soit en gravant lui-même de belles pièces, ou en prenant des empreintes, surtout de monnaies antiques.

« Mon fils m'a fait un magnifique cadeau », écrivait Madame à la raugrave Louise ; « c'est une coupe d'or pesant cinq cents louis d'or, que le roi Michel de Pologne a fait faire. Son portrait se trouve au centre de la coupe, celui de la reine, son épouse, est au-dessous : à l'intérieur se trouvent trois rangées de médailles d'or, toutes antiques et bien conservées ; le revers de chacune de ces médailles se voit sur le pourtour extérieur de la coupe. Le tout est très artistement fait ; je suis sûre que le tout a coûté plus de deux mille louis d'or... » Et encore :

« Ce matin, entre huit et neuf heures, comme je me lavais les mains, mon fils est venu dans ma chambre

et m'a fait un très beau présent. Il m'a donné dix-sept médailles antiques d'or, aussi belles que si elles sortaient de la Monnaie. Elles ont été trouvées près de Modène, comme vous avez pu le lire dans les gazettes de Hollande ; il les a fait secrètement venir de Rome. Cette attention de sa part m'a fait le plus grand plaisir. »

L'abbé de la Chau, qui en avait la garde, fit paraître, en deux volumes, la collection des pierres gravées et des médailles, au nombre de plusieurs milliers. Les grandes médailles antiques d'or étaient de neuf cents environ ; et on comptait une centaine de médailles d'or modernes ; un Louis XIV « du poids de huit louis » ; seize médailles de l'histoire du petit roi Louis XV, « enfermées dans un panier couvert de moire bleue garnie de galons d'or » ; et plusieurs centaines de médailles antiques d'argent.

Dans des écrins de chagrin, doublés de velours noir, on admirait les topazes, les améthystes, les saphirs gravés, et tant de pierres précieuses de formes et de grandeurs diverses. Philippe-Égalité vendit tout cela, en 1787, à Catherine de Russie.

On voyait encore dans ce palais de conte de fées, des boîtes d'or, certaines émaillées, d'autres, incrustées de perles, de rubis, de diamants, ou peintes de portraits de princes et de princesses ; des coffrets contenant des colliers, des bagues, des diadèmes et, des bijoux anciens ; des coupes, des aiguères, des caves de cristal de roche, dressant leur fragile merveille sur des étagères fermées. Et que dire des vieilles porcelaines de la Chine, que Monsieur avait réunies en si grand nombre ; les pagodes, les para-

vents, les cabarets, les vases, les jattes du plus exquis modèle.

L'argenterie, malgré la fonte exigée pour les dernières guerres de Louis XIV, restait encore prodigieuse ; Ballin avait exécuté le fameux surtout, et des services entiers de vermeil orfévré, aux chiffres et aux armes ; de même, des torchères, des bassins, des sièges, des caisses à orangers. Pour les soupers des « petits appartements », les convives de Philippe se servaient de réchauds, de cafetières, de marmites, de casseroles d'argent, d'un beau travail.

La vaisselle était répartie dans les divers services ; l'argentier la distribuait pour la table des princes ; il y avait la vaisselle relevant des officiers de la Bouche, celle des pâtissiers de la Bouche, de l'échansonnier, de la paneterie, et enfin les cent vingt pièces précieuses des grands dîners.

Ce luxe pour toute chose, d'un goût si sûr, s'étendait aussi aux écuries. La duchesse d'Orléans et la Palatine avaient les leurs aux environs du Palais-Royal ; le prince avait les siennes à l'hôtel Colbert, qui comprenaient cent six chevaux de race. Les voitures répondaient à cette magnificence. L'ancien *carrosse du corps* avait l'intérieur garni de velours de Venise cramoisi et or, et les sept glaces bordées de galon doré ; toutes les fontes étaient dorées d'or moulu, et la housse du siège de velours cramoisi chamarré de franges d'or. Le *carrosse des entrées*, tout d'argent, avait l'intérieur de velours bleu chamarré de franges d'argent. La *calèche de ville* de velours vert frangé et bordé d'or à l'impériale, « se



Cliché Tallandier

Gravures de B. AUDRAN
exécutées d'après les peintures du RÉGENT
pour l'illustration de "Daphnis et Chloé"

voilait » de rideaux gros, de Tours vert brodés d'or. Parmi les selles, une « à la royale, de velours crammoisi brodé d'or, les pommeaux orfèvrés, était vraiment extraordinaire. » Ces richesses, de la main-d'œuvre la plus parfaite, allaient être éparpillées à la Révolution.

Ce grand prince, amateur d'art, fut aussi un Mécène et des plus encourageants, tel que nous l'avons vu avec A. Coypel, Oppenordt, Cartaud et Crescent ; celui-ci ne tarit pas sur la simplicité aimable du duc d'Orléans. En 1705, il visite C. de Lafosse exécutant la coupole de l'église des Invalides ; il monte tout au haut de l'échafaudage, et se fait expliquer le manieement des couleurs à fresque peu connu chez nous.

Il félicite J. Jouvenet, pour le plafond du parlement de Rouen, qu'il vient d'achever de la main gauche, étant devenu paralytique de la droite. Il offre à J.-A. Arland, son professeur de miniature, la belle toile du *Miracle de Saint Antoine de Padoue*. Il va quelquefois chez G. Edelinck, aux Gobelins, « dans cette petite académie si active de la manufacture », où il professait. Un peintre qu'il voit et qu'il aime beaucoup, c'est Desportes, de qui le fils nous dit : « M. le duc d'Orléans... avait eu souvent recours à ses études dans les occasions. »

C'est à Robert de Cotte qu'il a commandé la construction du château d'eau, qui s'érigea pendant près de cent ans sur la place du Palais-Royal ; le même architecte, il semble, édifie le belvédère de Saint-Cloud : Girardon travaille aussi pour S. A. R. ; Lemoyne fait le beau morceau qu'on voit à Ver-

sailles, représentant le prince ; Coyzevox, un buste de Louis XIV ; et il a recours à tous les peintres de l'époque pour les portraits de sa famille.

Il s'adressait aux médailleurs, J. Duvivier et J. Blanck, pour la collection de sa mère, qui fut à lui à la mort de la Palatine ; à Charles Boît, l'émailleur, pour la confection de petites tabatières, qu'il donnait aux dames de son entourage.

Il mettait aussi les graveurs à contribution ; au reste, il gravait lui-même, et fort bien. Il copiait aussi les grands maîtres avec une telle perfection qu'on pouvait s'y méprendre ; et ses toiles originales étaient pleines d'agrément. Pour sa tante l'électrice de Hanovre, il entreprit, on l'a vu, une scène mythologique ; et il mena à bonne fin, dit-on, un grand sujet : *Jason et Médée*. Il fit le portrait en pied de M^{me} de Berry, et « non point comme on l'a décrit, » rectifie M^{me} de Caylus. Les paysages qu'il peignait dans les jardins de Versailles, de Trianon, de Fontainebleau, y travaillant des journées entières, dit Saint-Simon, montraient les plus heureuses qualités de l'artiste. Mais, pour juger des talents de S. A. R., il nous faut parler de la plus importante de ses œuvres.

« Lorsqu'il n'avait rien à faire », note la Palatine, « mon fils a fait orner un petit cabinet de M^{me} d'Orléans avec les sujets d'un petit roman pastoral : *Daphnis et Chloé*. » On y voyait : *La danse des chèvres*, — *Chloé qui se baigne*, — *Le jardin de Philétas*, — *Le Serment*, — et d'autres toiles pleines de poésie ; parmi les grandes compositions, l'une représentait *Les Vendanges*, d'une belle saveur automnale. Le prince en grava lui-même quelques-unes, telle que

Les Noces de Daphnis et Chloé, joliment apprêtées dans leur fraîcheur. Nous connaissons ces peintures par la série des gravures de Benoit Audran, accompagnant la traduction d'Amyot, sous le titre : *Les amours pastorales de Daphnis et Chloé, avec les figures peintes par le duc d'Orléans*. C'est d'une grâce délicate; tout au plus trouve-t-on un détail d'un esprit assez audacieux, pour que Michelet puisse parler « d'un monument de volupté ».

Si la musique fut sa passion d'un moment, s'il composa des opéras, joués devant le Roi et la Cour avec grand succès —, on sait que *Penthée* fut le meilleur et que La Fare en écrivit le livret, — il n'en est pas moins vrai qu'il revenait toujours à ses pinceaux. Coypel, dans le discours qu'il prononça, le 7 décembre 1720, à l'Académie royale, disait : « Chacun sait les talents extraordinaires qui ont brillé avec toutes les autres connaissances dans M^{gr} le duc d'Orléans, et avec quel agrément il s'y exerçait avant qu'il fût chargé du pénible fardeau de la Régence... »

Lorsque l'artiste réunit la série de ses conférences, en 1721, il dédia son ouvrage : *A S. A. R., M^{gr} le duc d'Orléans, Régent du royaume*. « Monseigneur, écrivait-il, j'ai l'honneur de vous consacrer mes réflexions sur la peinture... Dans les conversations où vous trouviez bon, Monseigneur, [de m'entendre exposer]... les principes de la peinture, je suis toujours sorti d'auprès de V. A. R. beaucoup plus instruit dans mon art même que je ne l'étais auparavant. Combien d'autres personnes distinguées par leur talent se sont fait un devoir et une gloire de publier la même chose ! »

CHAPITRE VI

LA FAMILLE DE SON ALTESSE ROYALE

LE Roi, depuis l'affaire d'Espagne, n'avait que froideur pour son neveu ; M^{gr} le Dauphin, que rancune ; et les courtisans, voyant la disgrâce, s'écartaient de lui. Aussi, Philippe d'Orléans préférait-il son Palais-Royal au château de Versailles. Là, il se livrait à l'étude, aux arts, aux plaisirs, et à son amour pour M^{me} d'Argenton. Mais, quelle que fût la profondeur de cet attachement, nous savons qu'il ne l'éloigna jamais de sa mère, de sa femme, de ses enfants. Chaque jour, il voyait M^{me} d'Orléans, son fils, ses princesses, s'intéressant à eux tendrement. L'intimité sans étiquette entre sa famille et lui était charmante ; trop même, au dire de la Palatine, qui était restée très « vieille Cour ». Pour cela, devant elle, il ne s'asseyait jamais ; « lui baisait la main avant qu'elle l'eût embrassé ». Et, plus libre avec la duchesse, il n'en était pas moins attentionné et galant. « Sa femme fait de lui tout ce qu'elle veut », constatait la mère jalouse.

En ce moment, elle s'inquiétait surtout des rumeurs qui couraient sur ce fils chéri ; « la cabale de Meudon » les nourrissait avec perfidie. Les Parisiens, qui avaient tant aimé le prince pour sa vaillance aux armées et sa gloire, le tenaient en suspicion, et pour des choses obscures. Quelles raisons de lui en

vouloir avait Philippe V ? On avait parlé de jugement : pourquoi ce soudain silence ? Le mystère prêtait à toutes les suppositions et aux insinuations calomnieuses, préparant les esprits à de prochaines et terribles accusations.

Comme l'électeur de Bavière visitait la France, il s'arrêta à Versailles pour voir S. M. ; le duc d'Orléans ne trouva rien de mieux, pour fêter son cousin, que de lui offrir une grande fête. On était en ce terrible hiver de 1709, et dans une misère affreuse ; le peuple mourait de faim ; c'était après Malplaquet, qui nous mettait si bas. La foule murmura à voir s'illuminer les cascades de Saint-Cloud et, dans la galerie d'Apollon, les dames en rehausser l'éclat par leur toilette somptueuse, le sourire de leur beauté. Les grands seigneurs étaient venus en nombre, et entouraient particulièrement la comtesse bavaroise, maréchale d'Arco, et la brillante favorite, M^{me} d'Argenton. Le Roi se montra irrité.

Madame, pour oublier ses tourments, n'allait plus s'occuper que de ses petits-enfants, qui grandissaient, et qu'elle nous peint sous un jour de vérité sans indulgence, n'en ménageant aucun, sinon le duc de Chartres, dont la fragilité l'émeut. La jeune duchesse avait mis de même, en son fils, toutes ses maternelles tendresses ; il ne la quittait jamais. C'est le père qui, sans cesse, entourait ses filles ; mais on jugera où peut mener une éducation faite de trop de faiblesse.

Nous savons qu'une première princesse mourait un an après sa naissance, en 1694, au grand chagrin de Philippe, qui ne s'en consola qu'à la venue de

Marie-Louise-Élisabeth de Chartres, d'abord « Mademoiselle », puis duchesse de Berry. Elle fut baptisée à Versailles, ayant pour parrain et marraine Louis XIV et la reine d'Angleterre.

A Saint-Cloud, le 13 août 1698, la duchesse donnait le jour à Louise-Adélaïde, tenue le même mois sur les fonts par le Dauphin et M^{me} de Bourgogne; on la nomma M^{lle} de Chartres; sa sœur aînée devint « Mademoiselle ». Deux ans après, venait au monde Charlotte-Aglaë de Valois, et le 4 août 1703, naissait le fils tant désiré, Philippe, duc de Chartres. Trois autres filles viendront encore; nous les retrouverons à la fin de la Régence; en ce moment, le Palais-Royal est animé de la vie, des caprices de la douceur de cinq jeunes êtres, dont le nombreux service encombre la somptueuse demeure.

De ces enfants, c'est l'aînée que le prince a préférée du jour où il l'a disputée à la mort. Dangeau nous conte que, le 28 juin 1701, « Mademoiselle se trouva si mal pendant six heures », qu'on la crut perdue. Les médecins l'abandonnèrent; le père s'appliqua à la sauver avec l'énergie du désespoir, et il y parvint après bien des nuits de veille et d'angoisse. « Depuis, il a plus d'affection pour elle que pour les autres... », nous dit la Palatine. Et cette affection ira croissant avec la grâce et l'intelligence de la princesse. Elle était très jolie; un portrait d'elle de l'époque nous la montre si semblable à Philippe adolescent, qu'on dirait le même être. Au reste, de toute manière, elle devait lui ressembler, hors la sensibilité pourtant; elle a une séduction pareille et son esprit. Mais à travers ces grâces, se joue parfois, comme le ser-

pent sous les fleurs, une méchanceté singulière s'exerçant sur ses entours. En attendant, c'est la jeune altesse la plus gâtée et la plus exquise qui soit. Déjà son droit d'aînesse lui donne une grande supériorité sur ses sœurs. A neuf ans, elle suit la chasse, à Marly, dans le carrosse de sa mère, et elle dine avec le Roi « charmé » de ses reparties, de ses caresses, de sa joliesse. On la voit aussi, à Versailles, à la table de S. M. ; il l'emmène dans son Cabinet, tant elle l'amuse par sa vivacité. C'est Dangeau et Saint-Simon qui nous le disent ; tout ceci comble d'orgueil M^{me} d'Orléans, et de joie Philippe, aimant sa fille chaque jour davantage.

Tous l'admiraient ; elle avait, au Palais-Royal, une cour de jeunes compagnes ; dans ce milieu d'adulation, où ses désirs étaient des ordres qu'on s'ingéniait à satisfaire, une nature violente peu à peu apparaissait, avec des défauts et des vices, qui allaient croître et enlaidir sans entrave. « Par une fatale suite de l'éducation qu'elle avait reçue, et l'habitude de faire toutes ses volontés, elle était haute et absolue dans tout ce qu'elle voulait », dira plus tard la Palatine. Son père sera longtemps sa seule affection ; mais elle y mêlera tant de fantaisie et de despotisme, que M. d'Orléans regrettera souvent une joie qu'il payait si cher. Au reste, elle se montrait de même envers la duchesse, sa mère ; toutes deux se querellaient sans fin.

Sur un point cependant, elles s'entendaient à merveille ; c'est dès qu'il s'agissait de vanités, d'honneurs, de privilèges. On le vit bien, lorsque la duchesse d'Orléans prétendit que sa fille devait passer à la

Cour avant toutes les princesses du sang. Elle demanda pour l'adolescente, qui avait alors quatorze ans, le titre d'arrière-petite-fille de France. Philippe se moqua de sa femme, mais en vain ; elle ne se rebuta point ; et elle défendit à Mademoiselle de signer aux contrats de mariage, pour que son nom ne fût pas apposé après celui de M^{me} la Duchesse qui, s'apercevant du stratagème, fit un éclat, et s'en expliqua très durement avec sa sœur. Le duc d'Orléans, ne pouvant faire moins que de soutenir l'obstinée, alla trouver le Roi. Pour la première fois depuis l'aventure espagnole, S. M. reçut aimablement son neveu ; mais, il n'accorda point la préséance désirée ; M^{me} d'Orléans sentit cruellement l'échec.

Saint-Simon, qu'allait chercher Philippe chaque fois que l'orage s'annonçait dans le ménage princier, écrit : « Comme j'entrais dans sa chambre, je lui demandais où il en était. — Nous sommes condamnés, me dit-il à l'oreille ; et me prenant par le bras : Venez-vous voir M^{me} la duchesse d'Orléans ? — Je la crus outrée, et n'y voulais point aller, mais, il m'y traîna. Nous la trouvâmes dans la niche de sa petite chambre obscure, sur la galerie, une table devant elle, avec du café. Dès que je l'envisageai, ses larmes qui n'avaient guère tari redoublèrent. Je me tins à la porte pour sortir doucement ; elle le sentit aussitôt, me rappela et me força à m'asseoir. Là, nous nous lamentâmes à l'aise ; puis elle me fit lire une lettre de sa main à M^{me} de Maintenon, par laquelle elle lui exposait ses pensées, et insistait sur le mariage de Mademoiselle avec M. le duc de

Berry, pour être au moins accordé et déclaré, si à présent on ne voulait pas encore passer outre. »

Ainsi, après cette humiliation, le rêve ambitieux de la mère osait se faire jour. Mais, elle « bouda » le Roi et, malgré les tendres insistances de Philippe, elle défendit à sa fille de paraître aux sermons du carême, où les princesses se plaçaient selon leur rang. Cependant le mariage de la jeune altesse dépendait des bonnes dispositions du souverain ; il était maladroit de l'irriter ; M. d'Orléans inutilement suppliait ; mais on comptait sans Mademoiselle. Un jour donc, n'avertissant que son père, elle se rendit à la chapelle de Versailles, et prit sa place, comme si rien n'était. Le Roi fut ravi de la voir. « J'allai ce même jour chez M. le duc d'Orléans », raconte Saint-Simon, « curieux de savoir comment la duchesse prendrait la chose » ; il le mena aussitôt chez elle. « Nous la trouvâmes au lit et en larmes », ajouta-t-il, « et elle ne cessa de pleurer tout le jour ». Pendant ce temps, Mademoiselle, qui, recluse, n'avait point vu depuis longtemps la famille royale, s'en allait, en grand habit, lui faire visite. Elle était si jolie dans ses atours, si fraîche en sa grâce blonde, avec tant de malice dans ses yeux, que M^{me} la Duchesse, sa tante, malgré son hostilité contre sa sœur d'Orléans, « mangea sa nièce de caresses ».

M^{me} la Duchesse n'était pas sans désirer aussi pour sa fille, M^{lle} de Bourbon, ce duc de Berry, petit-fils du Roi. Toute « la cabale de Meudon » la soutenait, on le pense bien ; et surtout M. le Dauphin, ayant, comme on le sait, des raisons particulières d'en vouloir au duc d'Orléans. Il avait épousé sa

maîtresse, M^{lle} Choin, d'humble origine, mais rusée et intelligente. Elle n'allait jamais à la Cour, craignant de s'y fourvoyer, ou de tomber sous le joug de M^{me} de Maintenon ; mais elle recevait volontiers le duc et la duchesse de Bourgogne. Monseigneur n'avait pas de meilleures amies que ses deux demi-sœurs : M^{me} la Duchesse et la princesse de Conti ; le marquis d'Antin, fils légitime de M^{me} de Montespan, était aussi du *Parvulo*, comme on appelait ce cercle intime de Meudon.

Comment vaincre un parti aussi fort, pour mener à bonne fin le mariage de Mademoiselle ? La duchesse d'Orléans allait s'en mêler, avec toute l'énergie qui secouait sa mollesse quand l'orgueil était en jeu. Saint-Simon, que l'intérêt va guider, sera avec elle, ainsi que la duchesse de Bourgogne ; et par celle-ci, M^{me} de Maintenon.

« Toute la Cour est pleine d'intrigues », racontait le 28 septembre, 1709, la Palatine à la duchesse de Hanovre. « Les uns veulent obtenir la faveur de la puissante Dame [de Maintenon], les autres celles de M. le Dauphin ; d'autres encore celles du duc de Bourgogne. Car lui et son père ne s'aiment pas ; le fils méprise le père ; il est ambitieux et veut gouverner. Le Dauphin est sous la domination absolue de sa sœur bâtarde, M^{me} la Duchesse. La princesse de Conti est devenue l'alliée de celle-ci, afin de ne pas perdre tout pouvoir sur lui. Tous sont opposés à mon fils ; ils ont peur que le Roi ne le voie d'un bon œil et qu'il fasse le mariage de sa fille aînée avec le duc de Berry. Mais la duchesse de Bourgogne, qui voudrait elle aussi gouverner le Dauphin aussi bien

que le Roi, est jalouse de M^{me} la Duchesse. Elle a donc fait un pacte d'amitié avec notre M^{me} d'Orléans, pour contre-carrer l'autre. C'est une plaisante comédie d'intrigues enchevêtrées, et je pourrais dire avec la chanson : Si on ne mourait pas de faim, il en faudrait mourir de rire. La vieille [M^{me} de Maintenon] lance ce monde-là les uns contre les autres pour gouverner d'autant mieux. » Sous l'exagération envenimée de la Palatine, on voit l'agitation jalouse de la famille royale, surtout contre Philippe.

Pour le moment, il n'était question que du choix de la princesse qu'épouserait le duc de Berry. Mais Saint-Simon venait de prendre en mains le mariage de Mademoiselle, et il ne négligera rien pour y réussir. On va bien le voir par cette scène contée avec sa verve passionnée.

Le 1^{er} janvier 1710, le duc d'Orléans se rendit à Versailles pour les cérémonies et les visites de cette journée. On sait que la Cour lui faisait si grise mine qu'il se dispensait d'en être d'ordinaire. « Je le vis après les vêpres, nous dit le grand seigneur ; il m'emmena aussitôt dans son arrière-cabinet obscur, sur la galerie... Je lui demandai de ses nouvelles avec le Roi, Monseigneur, et les personnes royales. Il me répondit assez en l'air, ni bien, ni mal, et sur ce que je lui répliquai que ce n'était pas assez, il me dit qu'il avait donné à Saint-Cloud une fête à l'électeur de Bavière... où il n'avait pas cru mal faire de faire trouver M^{me} d'Argenton ; que le Roi, néanmoins, l'avait trouvé mauvais, et le lui avait dit après quelques jours de bouderie... Je lui dis franchement que j'étais bien informé... que le Roi était outré

contre lui de tout point ; que Monseigneur l'était infiniment davantage..., qu'à leur exemple le gros du monde s'éloignait de lui..., que j'en étais au désespoir... Il sentait bien que c'était là un effet de l'impression de son affaire d'Espagne...

« Il se leva après un profond silence de quelque temps, et se mit à faire quelques tours de chambre. Je me levai aussi et, appuyé à la muraille, je l'examinai attentivement, lorsque, levant la tête et soupirant, il me demanda : « Que faire donc ? » Que faire ? répondis-je ; que faire ? Je ne vous le dirai jamais, et c'est pourtant l'unique chose à faire. — Ah ! Je vous entends bien, répliqua-t-il, comme frappé de la foudre ; et redoublant : « Je vous entends bien, » et il s'alla jeter sur un siège à l'autre bout du cabinet. Sûr, à l'instant, qu'il m'avait, en effet, entendu, étourdi moi-même du grand coup que je venais de frapper, je me retournai un peu vers la muraille pour m'en remettre moi-même et pour lui épargner l'embarras d'être regardé dans ces premiers moments. Le silence fut long ; je l'entendais se remuer impétueusement sur sa chaise, et, j'attendais en peine par où la conversation reprendrait.

« Cependant les soupirs se mêlèrent à l'agitation du corps, et jugeant de là que les réflexions cuisantes avaient plus de part à cette agitation qu'une colère sèche, je me tournai vers lui, et, les yeux baissés avec embarras, je rompis le silence... et lui dis pour presser le combat dont je me doutais en lui, que ce qui m'était échappé était l'effet d'un concert pris entre Besons et moi, que je croyais être les deux

hommes qui lui fussent le plus étroitement attachés, et que par ceci même lui en donnait une preuve bien signalée... que je m'étais tourné de toutes parts pour chercher une sortie à son état funeste et enseveli..., que je m'étais ouvert de ma pensée au maréchal de Besons qui l'avait ardemment embrassée comme une ressource assurée, mais unique... Ce court récit n'augmenta pas l'agitation corporelle, mais les soupirs, et prolongea son silence.

« Je me retournais un peu pour lui laisser plus de liberté, et de temps en temps je disais en monosyllabes, comme m'encourageant moi-même : il n'y a que cela à faire ; c'est l'unique porte ; et d'autres mots semblables. Enfin, après longtemps, M. le duc d'Orléans se leva, vint à moi, et avec une amertume qui ne se peut rendre : « Que me proposez-vous là ? » me dit-il. — Votre grandeur, lui dis-je, et le seul moyen de vous remettre comme vous devez être, et mieux que vous n'avez jamais été. Quelques moments après, j'ajoutai : Oh ! Que je voudrais que Besons fût ici ! Il fut quelque temps sans répondre, puis il me dit : « Mais, il est ici. — Quoi, dis-je, à Versailles ? — Oui », me dit-il, « il me semble que je l'ai vu, ce matin, chez le Roi. — Eh bien ! Monsieur, repartis-je, voulez-vous l'envoyer chercher ? » Le maréchal était retourné à Paris. Mais le duc d'Orléans, pour que son enfant épousât un petit-fils de France, après bien des pleurs, se résignait à sacrifier sa maîtresse.

Car le même jour, Saint-Simon, revoyant le prince, lui demande s'il n'ira pas avant la nuit parler à S. M. « Il me dit... qu'il n'irait pas. Comment,



Monsieur, m'écriai-je d'un air ferme, vous n'irez pas ? — Eh non, Monsieur, répliqua-t-il avec un soupir effroyable, tout est fait... J'ai parlé au Roi. — Au Roi ? m'écriai-je, et lui avez-vous dit tout ce que vous vouliez lui dire tantôt. — Oui, répondit-il, je lui ai tout dit. — Ah ! Monsieur, m'écriai-je avec transport, cela est fait, que je vous aime ! et me jetant à lui : que je suis aise de vous avoir enfin délivré ; et comment avez-vous fait cela ? — Je me suis craint moi-même, me répondit-il... mon parti enfin bien pris... je suis rentré dans le cabinet du Roi après la messe. » Alors, vaincu par sa douleur, sa voix s'étouffa, et il éclata en soupirs, en sanglots et en larmes. Je me retirai en un coin. Un moment après, Besons entra ; le spectacle et le profond silence l'étonnèrent. Il baissa les yeux et n'avança que peu. Je lui fis des signes qu'il ne comprit point ; puis, se remettant un peu, me demanda des yeux ce que ce pouvait être... et je lui dis.

« Le maréchal fut si étourdi de surprise et de joie, qu'il en demeura quelques moments étourdi et immobile ; puis se jetant à M. le duc d'Orléans, il le remercia, le félicita, et se mit à pleurer de joie. » Le prince pleurait, lui, de douleur, et son état devint si violent que les deux hommes, qui contemplaient cette pauvre souffrance, n'osaient plus prononcer un mot.

« Quoique la porte fût défendue, il s'y présenta des gens que le renouvellement de l'année et les vacances de la fête y amenaient... et que le prince fut obligé d'aller voir dans sa chambre où ils étaient entrés... Il les vit tous, néanmoins, sur la porte de son cabinet, pour être plus à l'obscurité, les entre-

tint, les gracieusa, et nous montra une force dont peu d'hommes sont capables, mais sous laquelle il succombait après par un cruel renouvellement de douleur. »

Une pareille tendresse a son excuse en elle-même, et dix ans de fidélité doivent compter, en ces temps où l'amour était chose fragile. La Palatine et Saint-Simon n'ont pas de mots assez durs pour accabler M^{me} d'Argenton. Il est vrai que la bonté si douce de Philippe faisait que toute femme, dans son intimité, devenait capricieuse, impérieuse, insupportable à plaisir ; mais celle-ci, malgré tout, l'aima, et n'aima jamais que lui. De très grand monde, elle ne recevait pas comme on a dit, tout espèce de gens ; la duchesse de Ventadour, sa cousine, gouvernante des enfants de France, fréquentait chez elle assidûment. C'est elle qui allait adoucir le grand chagrin de cette rupture, et sauvegarder les intérêts du chevalier d'Orléans. Voici sur quel ton léger la Palatine, de qui M^{lle} de Séry avait été demoiselle d'honneur, contait à l'électrice de Hanovre la rupture qui déchirait son fils :

Versailles, 5 janvier 1710.

« ...Mon fils a enfin, de son propre mouvement, brisé avec sa brunette. Il ne la verra plus. Il lui en a coûté, car il l'aime toujours... Mon fils a bien fait de prendre ce parti, car le Roi était fort fâché de la chose ; à la longue, il eût pu en résulter pour lui un plus gros chagrin encore, si par hasard ses ennemis avaient poussé le Roi à expédier la donzelle au moyen d'une lettre de cachet. »

Philippe d'Orléans, en quittant cette femme, qui fut son seul amour, n'aimera jamais plus. Toutes celles qui vont passer l'amuseront, sans doute, le distrairont des soucis de sa nature, au fond triste et angoissée ; mais aucune ne réveillera dans son cœur ce sentiment profond qu'il eut tant de peine à refouler. De là ces soupers avec de charmantes personnes, ces « orgies », ces « débauches », comme l'on disait ; mais il n'y aura que du bruit, des rires, peut-être de la volupté, jamais plus de tendresse.

Cependant, il lui restait ses enfants qu'il adorait ; ses filles qui grandissaient ; son fils, le duc de Chartres, si menu, si étrange, si frêle ; M. de Saint-Albin, le fils de la danseuse et, enfin, ce chevalier d'Orléans, le plus aimé, né de la maîtresse qu'on lui arrachait dans les larmes. Et ce douloureux abandon, dont le Roi se montra aussitôt reconnaissant, assura le mariage de sa fille avec le duc de Berry.

Avant Pâques, comme Mademoiselle était venue voir le Roi dans l'appartement de M^{me} de Maintenon, où par hasard se trouvait Monseigneur, dès qu'elle en fut sortie, M^{me} la duchesse de Bourgogne se mit à en faire l'éloge, et tout à coup, avec cette grâce étourdie qu'elle simulait si bien : « C'est là une vraie femme pour M. le duc de Berry », dit-elle. « Monseigneur rougit et répondit vivement que cela serait fort à propos pour récompenser le duc d'Orléans de ses affaires d'Espagne ». Et il sortit brusquement ; la compagnie étonnée « ne s'attendait à rien moins d'un prince d'ordinaire si indifférent et toujours si mesuré ». Et M^{me} de Bourgogne se tour-



Cliché Goupil et Cie

La duchesse de BERRY
d'après un tableau de l'École de MIGNARD

nant d'un air effarouché vers M^{me} de Maintenon : « Ma tante, ai-je dit une sottise ? » C'est le Roi qui répondit, et avec feu, « que si M^{me} la Duchesse le prenait sur ce ton-là et entreprenait d'empaumer Monseigneur, elle compterait avec lui ». M^{me} de Maintenon « aigrit adroitement la chose... et dit que M^{me} la Duchesse lui en ferait voir bien d'autres puisqu'elle était déjà venue jusque-là ».

De ce moment le Roi était décidé ; mais encore fallait-il que le duc d'Orléans allât lui faire sa demande ; il n'osait pas. La duchesse, sa femme, et Saint-Simon avaient beau lui insuffler tout leur courage, il était sans force, devant la froideur de S. M., pour aborder ce sujet avec Elle. On décida d'écrire ; Saint-Simon fit une lettre qu'il nous a gardée et que recopiait avec « quelques changements », Philippe d'Orléans. Mais ces changements devaient être tels, qu'ils rendaient bien plus impressionnante encore, bien plus tendre, bien plus soumise, la page que le « très humble serviteur » remettait enfin au maître, non sans bien des détours et des hésitations.

« Je fis tant », nous dit Saint-Simon, « qu'à force de propos, de tours et d'épaules, je le poussai dans le petit salon, et delà encore, avec peine, jusqu'à la porte de la chambre du Roi, tout ouverte. Alors, il n'y eut plus à rebrousser chemin, il fallut pousser jusque dans le cabinet. Restait s'il oserait enfin y donner sa lettre ». Saint-Simon hypnotisait sa victime et ne la lâchait pas ; et, il « n'avait pas été de trois ou quatre *Paters* », que la lettre passait dans les mains du Roi ; il l'avait reçue en souriant. Cependant « la cabale de Meudon » travaillait ; et le

duc d'Orléans, craignant de voir s'évanouir le beau rêve, allait, cette fois de son propre mouvement, trouver Louis XIV et lui parler librement. Le lendemain, S. M. fit appeler Monseigneur pour lui proposer le mariage. Le Dauphin surpris engageait sa parole ; et le Roi, un moment après, l'annonçait à son neveu, pour qui ce fut une grande joie.

Mais le plus intéressé dans l'affaire, le duc de Berry, ignorait encore ce qui se tramait autour de lui. C'est alors que S. M. lui demanda s'il « n'aurait point de répugnance à épouser Mademoiselle », et le prince répondit « qu'il obéirait avec plaisir ». Il avait dix-neuf ans ; il était blond, avec des yeux bleus très doux, le rire toujours prêt, sans grande intelligence et sans caractère ; son cœur ne sera qu'un jouet dans les mains de la terrible petite duchesse, qui s'amusera aussitôt à le tourmenter.

C'est la Palatine heureuse, qui nous renseigne sur ces princières fiançailles dans son récit de Marly, le 5 juin 1710 :

« Vous me paraissiez bien gaie, hier, Madame », lui a dit le Roi. « Monsieur, répondit-elle, j'avais bien raison de l'être, car mon fils venait de me parler de la part de V. M... » — « Je suis ravi », ajouta le Roi, « d'avoir fait quelque chose qui vous soit agréable, Madame, et j'espère que ce mariage nous unira encore davantage ». — « Rien, répondis-je, ne peut plus m'attacher, ni mon fils à V. M. que nous le sommes... ; mais... ce mariage nous comble d'honneur et de joie. — Votre joie m'en fait beaucoup, dit le Roi, mais, n'en parlez pas encore de deux ou trois jours... Le soir, quand à sept heures, après la pro-

menade, j'étais à ma fenêtre, à écrire..., la duchesse de Bourgogne, avec toutes ses dames, et son mari, accoururent tout d'un coup et s'écrièrent : « Madame, nous vous amenons le duc de Berry, car le Roi vient de déclarer... qu'il épousera Mademoiselle. » Je dis à la duchesse de Bourgogne : à l'heure qu'il m'est permis de parler, je vous assure, Madame, que j'aurai une reconnaissance éternelle de tous les soins et peines que vous vous êtes donnés pour cette affaire ; je sais aussi, dis-je au duc de Bourgogne, que vous l'avez toujours désiré, dont je vous rends mille grâces. Au duc de Berry, je dis : venez que je vous embrasse... Arrivèrent le Roi et M. le Dauphin... Mon fils et M^{me} d'Orléans ne croyaient pas que la chose serait déclarée si tôt ; ils s'étaient rendus à Saint-Cloud pour cacher leur joie, qui est indicible. J'envoyai aussitôt un laquais, et fis par écrit un compliment à Mademoiselle.»

Une question d'étiquette faisait revenir de l'abbaye de Chelles les deux sœurs cadettes de Mademoiselle, où on les avait envoyées récemment. M^{lle} de Chartres et M^{lle} de Valois avaient quitté tout en larmes le Palais-Royal pour le couvent, où elles resteront pendant des années. Le père lui-même les avait accompagnées, partageant leur chagrin ; mais la duchesse d'Orléans en avait ainsi ordonné, avec raison, car les deux petites altesses menaient une existence assez ennuyée, toute de caprice, de bruit et d'abandon. Livrées à leur service, abusant de la tendresse paternelle, il était temps qu'une véritable éducation vînt mettre un frein à trop de liberté. Cependant, on avait vu M^{lle} de Chartres, ayant alors

dix ans, assister aux leçons que l'abbé de Montgaut donnait au duc, son frère, et prendre déjà un intérêt singulier aux questions de théologie. C'est elle qui, au mariage, devait tenir la traîne du manteau de l'épousée, ; Philippe fut tout heureux d'aller chercher ses enfants pour les voir prendre part, elles aussi, à cette grande fête.

Le 4 juin, Mademoiselle, accompagnée du duc et de la duchesse d'Orléans, se rendit à Marly où S. M. l'invitait. Madame la présenta au Roi ; elle se prosterna, « le Roi la releva et l'embrassa aussitôt, et tout de suite, la présenta à Monseigneur, à M^{gr} le Duc, et à M^{me} la duchesse de Bourgogne, et à M. le duc de Berry, qui tous la baisèrent ; puis à toute la compagnie. Le Roi pour ôter leur embarras, avec cette grâce qu'il avait en tout, défendit à Mademoiselle de dire un mot à personne, et à M. le duc de Berry de lui parler, et abrégéa promptement l'entrevue », nous dit Saint-Simon ; et Dangeau : « Mademoiselle, qui n'a pas encore quinze ans, se tira de tout cela avec un air de modestie à travers lequel sa joie paraît. »

Le lendemain, un beau dimanche ensoleillé, le mariage fut célébré par le cardinal Janson, dans la chapelle de Versailles. S. A. R. M^{me} la duchesse de Berry, apparut charmante dans sa robe de dentelle d'argent, et son mari fort séduisant dans son habit de soie rose, aux broderies d'or. Philippe d'Orléans, rentré en grâce, était tout au bonheur de cette union, qui honorait si hautement sa maison.

Mais les soucis allaient venir de cette jeune duchesse, qui faisait à l'instant sa joie et son orgueil. Au début,

tout alla bien ; M^{me} de Berry semblait reconnaissante envers M^{me} de Bourgogne de sa bonne protection ; mais, bientôt, elle se mit à jalouser sa belle-sœur, à torturer son mari, et à montrer une telle liberté dans ses paroles et sa conduite, qu'elle effrayait son père, toujours avec elle si tendrement indulgent. Saint-Simon, qui l'était moins, ne nous cache rien de ses incartades et de ces vices, d'autant plus dangereux qu'ils s'enveloppaient de toutes les grâces. Il nous dit : « Cette princesse était grande, belle, bien faite, avec toutefois... quelque chose dans les yeux qui faisait craindre ce qu'elle était. » Elle était d'un déséquilibre tout près de la folie ; avec cela, « elle n'avait pas moins que père et mère le don de la parole, d'une facilité qui coulait de source, comme en eux, pour dire tout ce qu'elle voulait... avec une précision, une justesse, un choix de termes et une singularité de tours qui surprenait toujours. » Mais elle était haute, entière, emportée, d'un orgueil effréné et, sans amour-propre ; elle buvait à table, « comme un sonneur » ; et la galanterie allait bien vite s'en mêler. Le père n'osait gronder, craignant les colères de cette enfant terrible ; et il n'était pas sans inquiétude. Le mari de la jeune femme se tenait « dans l'admiration continue de son esprit et de son bien dire ». De même la Palatine critiquait :

« M^{me} la Dauphine est souvent impatiente et chagrine de l'amour que le duc de Berry a pour sa femme. Elle dit qu'il est par trop fade. Ce duc n'est pas dévot du tout, il prie le moins qu'il peut ; mais on l'a tenu si serré, qu'ayant une femme à présent, dont il peut faire ce qu'il veut, il en est charmé et s'imagine

qu'on ne peut trouver rien de plus joli au monde. »

C'est qu'elle avait le charme, en effet, et tous s'y laissaient prendre ; le Roi, de même, ne verra un jour que par les yeux bleus de la jeune duchesse ; en attendant, il n'est pas sans s'affliger du mauvais caractère de sa petite-fille.

« S. M. a ordonné à M^{me} de Maintenon de me donner commission, de sa part, de sermonner à l'avenir la jeune personne », nous dit Madame ; et elle ajoute : « Ce soir-là, le père, la mère et la fille vinrent me trouver. J'entrai de suite en matière : « Ma chère
« enfant,... j'ai reçu aujourd'hui un ordre du Roi,...
« c'est de vous expliquer pourquoi lundi dernier, il ne
« vous a pas menée à la chasse dans sa calèche. La
« raison en est que votre conduite déplaît au Roi... » Elle a pleuré amèrement et a promis de s'amender ».

De nouveau, la grand'mère revenait à la charge. Elle apprenait que la petite duchesse détournait son mari de la religion, et de la vive affection qu'il avait eue jusqu'alors pour son frère et M^{me} de Bourgogne. « Je ne parlerai pas... de Notre Seigneur Dieu... », dit la Palatine à la récalcitrante ; « j'en laisse le soin à votre confesseur. Je ne vous dirai que ceci : Il sied fort mal à une personne de votre âge d'afficher qu'elle ne croit pas à la divinité... Je vous le dis parce que le Roi me l'a ordonné, et parce que, continuai-je en riant, la tendresse que vous porte M. votre père est aveugle, et que M^{me} votre mère est trop paresseuse pour prendre la peine de vous relever chaque fois que vous faites une sottise, soit en buvant trop, soit encore en vous opiniâtrant à tenir tête au Roi, à maltraiter votre mari, ou à lui faire jouer de vilains

rôles... Mon fils gâte souvent ce que je suis parvenue, au prix de mon temps, à remettre en ordre », ajouta-t-elle.

Et une autre fois : « Après avoir employé toute la matinée de mardi dernier à faire la leçon à la duchesse de Berry, à lui dire comment elle devait demander pardon au Roi, elle finit par me répondre : « Il faudrait que j'eusse bien peu de mémoire, si je ne pouvais retenir ce que vous me dites, Madame ». Mon fils, contre son habitude, l'exhorta aussi en fort bons termes. Il y avait donc lieu d'espérer que tout se passerait bien et que le Roi serait content d'elle... M^{me} sa mère avait prié celui-ci de permettre à sa fille de retourner auprès de lui... Mon fils aussi intercédait pour elle... Mais tout s'est passé bien froidement à ce que le Roi lui-même m'a fait la grâce de me raconter. »

L'enfant obstinée ne désarmait pas ; on la voyait, pour supplanter M^{me} de Bourgogne faire sa cour à Monseigneur, et si joliment qu'il fut conquis. Il invita sa belle-fille à faire partie du cercle de Meudon. Aussitôt, au détriment de son entourage, elle songea à accaparer les bonnes grâces qu'elle croyait être d'un roi prochain. Philippe d'Orléans, voyant le manège, blâma ces calculs et l'ingratitude de sa fille pour la duchesse de Bourgogne ; mais, dès qu'il hasardait le moindre reproche, elle le traitait « comme un nègre ».

Il eût bien désiré auprès de lui les deux pensionnaires de Chelles ; cependant, M^{me} d'Orléans ne tenait point à se charger d'elles, et l'éducation du couvent avait ses prédilections. Il s'inclinait, allait

seul voir ses enfants, admirant chaque fois leur grâce. Car, bien qu'en ait écrit la Palatine, toutes les princesses de M. d'Orléans étaient jolies ; plus ou moins cultivées, mais intelligentes. M^{lle} de Chartres, surtout, grandissait en beauté, en sagesse ; grande, blonde, d'un teint si délicat que Madame le compare à un lis, et ses dents « à des perles dans un écrin ».

Elle pleura, et sa sœur davantage, les premiers mois, à l'abbaye. Peu à peu, cependant, on la vit si bien s'habituer à la pieuse demeure, qu'elle ne cacha pas à M. d'Orléans l'intention de prendre le voile ; mais il n'y voulut point croire. M^{lle} de Valois, elle, ne songeait point au noviciat, bien plutôt à revenir auprès de son père ; elle étudiait pourtant, et son goût littéraire se montrera dans les nombreuses lettres que la duchesse de Modène écrira plus tard au Régent.

La belle santé de ses filles rendait, par contraste, plus précaire encore l'état fragile du duc de Chartres, son fils ; il s'occupait parfois de cet enfant si doux. « Il est si délicat », disait Madame, « que je ne puis croire qu'il vivra longtemps. » Elle s'ingéniait à l'amuser, dressait pour lui les nombreux chiens, chats, perroquets, qu'on voyait dans sa chambre ; elle l'entourait d'enfants joueurs, turbulents. « J'ai là mon petit-fils », écrit-elle, « douze pages et dix autres jeunes gentishommes, qui chantent, sautent, rient et font un tel vacarme qu'on ne s'entend pas soi-même ; à peine si je sais ce que j'écris ou ce que je dis ; je suis persuadée qu'on les entend à un quart de lieue d'ici. »

Il « aimait fort » son demi-frère, le chevalier

d'Orléans, élève des Jésuites. Le chevalier était petit pour son âge, « joli », « spirituel », « moqueur », tenant de sa mère, M^{me} d'Argenton. Philippe prenait de lui un soin si particulier, que la Palatine en souffrait pour l'enfant de la comédienne Florence, M. de Saint-Albin, non reconnu et moins aimé, qui ressemblait tant, physiquement du moins, à feu Monsieur.

On voyait souvent les deux bâtards au Palais-Royal, « Louis XIV ayant familiarisé les préjugés français avec le scandale des naissances illégitimes. » Dans ce palais, où, pour son chagrin, les trois filles aînées de S. A. R. étaient absentes, il ne restait plus, avec le jeune duc de Chartres, que la toute petite M^{lle} de Montpensier, la future reine d'Espagne, jusqu'à ce que M^{me} d'Orléans eût donné le jour à deux autres princesses.

CHAPITRE VII

VERS LA RÉGENCE

LA mort allait si bien faucher autour de Louis XIV que , sous ses coups répétés, disparaissait toute la descendance directe du grand Roi, hors un enfant si fragile que son berceau semblait presque une tombe. Le 6 avril, 1711, la Palatine écrivait :

« Je soupai à l'ordinaire à dix heures et, à onze, je me déshabillai, et me mis à causer avec la maréchale de Clérembault. Puis, je voulus dire mes prières et me coucher, quand, à minuit, je fus profondément étonnée de voir revenir la maréchale toute bouleversée : « M. le Dauphin est à la mort », me dit-elle ; « en ce moment, le Roi traverse Versailles pour se « rendre à Marly ; la duchesse de Bourgogne a fait « chercher sa voiture pour suivre le Roi... » Je fis également chercher ma voiture et me rhabillai en toute hâte ; puis, je courus chez la duchesse de Bourgogne où j'assistai à un spectacle navrant. Le duc et la duchesse de Bourgogne étaient bouleversés, pâles comme la mort, et ne disaient pas un mot ; le duc et la duchesse de Berry étaient étendus par terre, les coudes sur un lit de repos et criaient tellement qu'on les entendait à trois pièces de là ; mon fils et la duchesse d'Orléans pleuraient en silence... » ; et la Palatine se mit à son tour à gémir si fort que tout le château en retentit.

Et voici que, le 14 février suivant, elle annonçait encore cette funèbre nouvelle : « Qui est-ce qui n'aurait pas promis une vie longue et heureuse à M^{me} la Dauphine ? Et voilà que tout est anéanti. » Et quatre jours après : « Le malheur nous accable de nouveau ; ce bon M. le Dauphin a suivi sa femme ; il est mort ce matin à huit heures et demie... L'affliction du roi est si grande que je tremble pour sa santé... Tous, tant que nous sommes, nous allons mourir l'un après l'autre. »

Mais ce qui achevait de « percer le cœur » de Madame, c'est que, disait-elle à sa tante, « des gens qui ont l'âme noire ont répandu le bruit, dans tout Paris, que mon fils a empoisonné le Dauphin et la Dauphine... J'ai d'abord considéré la chose comme une plaisanterie ; je ne pensais pas qu'on pût dire cela sérieusement ; mais c'est bien comme cela qu'on l'a raconté au Roi. Celui-ci, cependant, en a de suite parlé à mon fils avec bonté, et lui a donné l'assurance qu'il n'en croyait rien. Mais il a conseillé à mon fils d'envoyer son chimiste, le pauvre et savant Homberg, à la Bastille, afin qu'il lavât son maître de cette accusation... Je suis absolument hors de moi. »

Philippe aussi était hors de lui ; l'homme « le meilleur qui fût, » et le plus fier, ne pouvait supporter sans beaucoup souffrir, une pareille accusation. Le Roi prévint à temps un éclat, et défendit même qu'Homberg quittât le Palais-Royal. La mère explique ainsi, et avec raison, l'imputation terrible dont on charge son fils : « On craint déjà qu'il n'ait part au gouvernement ; c'est pourquoi l'on cherche

à le rendre odieux à Paris et à la Cour ; et l'on répand ce bruit d'empoisonnement... Il ne meurt personne à Versailles qu'on ne l'en accuse ».

Et le 10 mars de la même année : « Sans doute, vous serez saisie de frayeur aussi... car le petit Dauphin est mort... Quoique mon fils... n'ait jamais approché cet enfant, on dit quand même qu'il a empoisonné le petit Dauphin... » Elle ajoutait : « Précédemment mon fils était aimé de tout le monde ; mais, depuis l'affaire d'Espagne, tout le monde le déteste. »

L'imagination du peuple frappée par ces morts foudroyantes et multiples cherchait un coupable. On lui désignait Philippe d'Orléans. « Le coup venait de la Cour », et l'accusation, par d'habiles manœuvres, éclatait dans le public. Cependant, nous dit Saint-Simon indigné, « il était... bon, humain, compatissant, et cet homme si cruellement accusé du crime le plus noir et le plus inhumain, je n'en ai point connu de plus naturellement opposé au crime de la destruction des autres, ni plus singulièrement éloigné de faire peine même à personne, jusque-là, qu'il se peut dire que sa douceur, son humanité, sa facilité avait tourné en défaut... » Et encore : « Ma conduite avec le duc d'Orléans démentait avec force l'accusation exécrationnelle faite à ce prince... Je n'avais jamais passé pour savoir me contraindre ; il était évident que j'aurais rompu avec M. le duc d'Orléans, sans ménagement et sans égard aucun sur l'avenir, si je l'avais soupçonné le moins du monde..., et je le voyais trop journellement, trop intimement, pour, à la fin, n'avoir rien soupçonné pour peu qu'il y eût à le faire. Voilà ce qui m'avait tant détaché d'avis et

de menaces, et de toutes parts, pour m'obliger à changer de conduite avec ce prince, dont l'inutilité retombait en rage sur moi de la part de M^{me} de Maintenon et de M. du Maine. »

Mais la « cabale de Meudon », que la mort du Dauphin décevait dans tout son espoir, voyant, dans ces disparitions prématurées, Philippe tout rapproché du trône, afin de le rendre odieux davantage, répandait d'autres abominables calomnies. C'était au sujet des assiduités de S. A. R. auprès de sa fille. Bientôt, on affichait sur les murs du Palais-Royal : « Voici où se font des lotheries, et du plus fin poison ».

« On a vu, écrit le duc historien, que le monde s'était noirci de fort bonne heure d'une amitié de père, qui, sans les malheureuses circonstances de cabales enragées, n'aurait jamais été ramassée de personne. L'assiduité d'un père..., dont l'amitié de tout temps trouvait de l'amusement dans l'esprit et la conversation de sa fille, donna beau jeu aux langues de Satan. Leur bruit fut porté jusqu'à M. le duc de Berry, qui, de son côté, voulait jouir en liberté de la société de M^{me} sa femme, s'importunait d'y voir presque toujours son beau-père en tiers...

« J'avais déjà tâché de détourner M. le duc d'Orléans de... chez M^{me} sa fille... Je n'y avais pas réussi. Je crus donc devoir recharger plus fortement encore; et voyant mon peu de succès, je lui fis une préface convenable, et je lui dis après ce qui m'avait forcé à le presser là-dessus. Il en fut étourdi; il s'écria sur l'horreur d'une imputation si noire, et la scélératesse de l'avoir portée jusqu'à M. le duc de Berry. Il me remercia du service de l'avoir averti, qu'il n'y avait

guère que moi qui le lui pût rendre. » Et nous pouvons en croire Saint-Simon ; si le moindre soupçon eût été possible, « il n'aurait pu », comme à son habitude, « se contraindre ».

Une nouvelle grossesse de M^{me} de Berry lui rendit plus nécessaire encore la compagnie si agréable de son père ; on venait de lui enlever une de ses femmes, à qui elle tenait beaucoup, mais dont l'inconduite pouvait lui nuire ; elle en était tombée malade, et le Roi s'en s'inquiéta. A la mort de la Dauphine, elle devint la préférée de ses enfants. Comme elle gardait la chambre, il venait très souvent chez elle ; et il s'en retournait ébloui de son brillant esprit.

La jeune femme donnait le jour à un fils, le 26 mars 1713, qui mit la joie dans le cœur du Roi, de son mari, et de M. d'Orléans ; mais le petit duc d'Alençon mourait presque aussitôt, dans des convulsions, « laissant ses parents véritablement désespérés » ; et Philippe voyait sa fille se consumer de douleur. Elle réagit enfin, suppliée par tous les siens et, se reprenant à vivre, elle occupa la première place ; ainsi le voulait Louis XIV, qu'elle avait, lui aussi, si bien apprivoisé.

Elle suivait la chasse auprès de S. M., dans une voiture dorée qu'elle-même conduisait. Elle avait, à Fontainebleau, un « appartement complet » ; le Roi voyait avec plaisir les courtisans s'empresser autour d'elle au grand jeu du soir. Il lui prêtait les diamants de la Couronne, et elle était toujours si merveilleusement parée, « que l'on pouvait à peine en supporter la vue ».

M^{me} la Duchesse et ses filles ne voyaient pas, sans fureur, Louis XIV accorder toute son affection paternelle à sa petite-fille Berry. Par vengeance jalouse, plus que jamais, elles disaient suspectes les visites d'un père, qui avaient lieu sous les yeux du mari et du Roi. La duchesse d'Orléans méprisait les basses calomnies de sa sœur, et Philippe n'avait pas le courage de briser avec son enfant, qui, au reste, le lui eût défendu, ne fût-ce que par orgueil.

Le duc de Berry, après tant d'affection, s'éloignait de la duchesse, outré de ses violences et de ses dédains. Il s'éprenait d'une soubrette « bien noire, bien laide », au dire de la Palatine ; mais très douce, sans doute. Sa femme, en échange de n'en rien dire au Roi, posa cyniquement ses conditions ; et dès lors, « ses folies amoureuses » commencèrent.

L'hiver de 1714 se passa en fêtes brillantes, et M^{me} de Berry, contre toute attente, s'était montrée pleine d'attentions pour son mari, de qui la santé se mit à chanceler. Le 30 avril, il chassait avec S. M. et l'électeur de Bavière ; au moment de monter à cheval, « il eut des frissons », et s'alita ; aussitôt, les médecins dirent le mal sans remède. Il reçut le viatique, l'extrême-onction et, le 4 mai, au matin, il expirait.

Pendant sa maladie, il avait refusé de voir la duchesse. « Il en était, quand il tomba malade, à tourner son chapeau autour du Roi, comme un enfant, pour lui déclarer toutes ses peines, et lui demander de le délivrer de M^{me} de Berry. »

Les bruits sinistres coururent de nouveau ; ce ne fut pas seulement M. d'Orléans qu'on accusa d'em-

poisonnement, mais aussi sa fille ; Philippe fut repris d'angoisse. M^{me} de Berry pleura sa situation, sans doute, mais non pas le défunt, étant alors tout entière à M. de la Haye. Elle prit le deuil avec affectation, et Louis XIV vint la voir.

L'idée de régence ne pouvait distraire Philippe des terribles accusations dont on l'accablait ; car on n'était pas sans parler de la fin du règne autour de lui. Si le prince s'occupait d'art et de science, s'il passait des heures au milieu des siens, s'il aimait la compagnie de ses filles, s'amusait des jeux de son fils, gâtait à outrance sa dernière petite princesse ; s'il s'en allait, le soir, souper avec des joyeux convives, menant gaîment l'orgie, l'esprit, le persiflage, il n'en est pas moins vrai que l'orientation de sa vie, son occupation principale, sa pensée habituelle, était la politique. Quand l'envoyé anglais Stair arriva à Paris, en 1714, « il fut surpris des progrès que l'imitation et l'admiration de l'Angleterre y avaient fait ». Les ouvriers de ce progrès avaient été, pour beaucoup, Rémond, familier de la comtesse de Sandwich, amie de la France, et le baron de Longepierre, qui avait initié le duc de Noailles aux lettres anglaises et de même aux « idées libérales ». Ce grand seigneur, si cher au Roi, « devenait un perfect Englishman », comme disait Stair à Stanhope.

Ce lord Stanhope représentait l'aristocratie anglaise, lettrée et politique ; lié avec Philippe d'Orléans et l'abbé Dubois, il était des premiers soupers du Palais-Royal, réunissant des gens d'esprit de toutes conditions, dont l'audace de pensée et de



Cliché Goupil et Cie

La duchesse de Modène : Mlle de VALOIS
d'après un tableau de GOBERT

parole scandalisait Saint-Simon et la « vieille Cour », « incapables de comprendre les idées avancées d'Outre-Manche. » « Ces débauches », comme on disait, « dont les moins graves n'étaient peut-être pas ces penchants à discuter de tout, religion, politique, habitudes sociales, entre grands et parvenus de lettres, entre Français et étrangers ; ces défis aux préjugés et au passé, tout ce qui enfin dans le commerce de citoyens et de penseurs très libres, venus et présentés comme Stanhope à la table du duc d'Orléans, préparait à la France, une société, des mœurs, une littérature renouvelées. »

Le Roi, au courant de tout ce qui se passait dans la capitale, connaissait ces soupers, ces réunions presque clandestines où ses principes, son gouvernement, étaient âprement discutés par des « hommes nouveaux », battant en brèche le présent et le passé. On peut croire que S. M. ne laissait pas que d'en vouloir à son neveu, partisan de ce mouvement, et sa froide attitude à son égard s'explique ainsi par bien des raisons.

Au reste, Philippe d'Orléans subissait, bien plus qu'il ne la créait, cette réaction contre l'immobilité de Versailles. L'esprit fermé et l'hypocrisie de la Cour, en cette fin de règne, irritaient sourdement la Ville et le peuple. La franchise nationale tellement comprimée se fera jour dès qu'elle le pourra, et avec tant de force que les éclats, à travers deux siècles, en sont venus jusqu'à nous.

L'abbé Dubois n'était pas le seul, ni le duc de Saint-Simon, à pousser Philippe vers l'ambition d'une

régence, alors que le vieux Roi lentement s'en allait, mais encore, tous ses entours, tous les convives des soupers, ses amis, ses familiers, ses « roués », enfin, qu'il faut bien présenter et faire connaître.

Et tout d'abord, le marquis d'Effiat, neveu du fameux Cinq-Mars, qui avait été premier écuyer de Monsieur, et restait le confident de son fils. C'était suffisant pour amasser contre lui la rancune de Saint-Simon. Il nous le montre petit homme sec, droit, à perruque blonde, « à mine rechignée... fort glorieux », aimable dans le monde, « et qui en avait fort le langage et le maintien » ; souvent à la chasse, sur ses terres, rarement à la Cour, il n'aimait que le Palais-Royal.

Le marquis de Canillac, spirituel entre tous, d'une verve inépuisable, amusait S. A. R. « C'était un grand homme bien fait..., d'une physionomie agréable, qui promettait beaucoup d'esprit et qui n'était pas trompeuse... ; beaucoup de lecture et de mémoire ; le débit éloquent, choisi, naturel, facile, l'air ouvert et noble ; de la grâce au maintien et à la parole toujours assaisonnée d'un sel fin, souvent piquant, et d'expressions mordantes, qui frappaient par leur singularité, souvent par leur justesse... toujours sur les échasses pour la morale, l'honneur, la plus rigide probité... toujours le maître de la conversation et souvent des compagnies, qu'il voyait choisies, relevées et des meilleures, comptant faire honneur partout... Il discutait volontiers les nouvelles, volontiers tournait tout en mauvaise part, n'approuvait guère, blâmait cruellement, et grand frondeur. » C'était le type parfait du « roué », tel

que l'entendait Philippe d'Orléans. On pense bien qu'il était mal en cour ; au reste, il n'en approchait plus, depuis qu'il s'était défait de son régiment de Rouergue. Saint-Simon, par jalousie, ne dit pas, dans ce portrait si nuancé pourtant, tout ce qu'il y avait de charme, de distinction, d'intelligence, dans ce fidèle ami du duc d'Orléans.

Le mordant écrivain est moins tendre encore pour Nocé, courtisan sans ambition, mais si dévoué au prince qu'il était capable, pour lui rendre service, de secouer sa paresse ; épicurien, spirituel, infiniment aimable, beau, galant, et célibataire, par amour de la liberté, il ne savait se contraindre que pour Philippe, avec qui il avait été élevé, étant le fils de Fontenay, l'ancien sous-gouverneur.

Voici Nancre, qui fut compagnon d'armes du prince et, maintenant, son capitaine des Suisses, « dont l'âme et le cœur étaient parfaitement corrompus, avec beaucoup d'esprit, de connaissances, et beaucoup de souplesse et de liant », écrit Saint-Simon, qui lui en voulait tout particulièrement de ce que l'abbé Dubois eut recours à sa diplomatie, quand plus tard il l'envoyait, à tort peut-être, à la Cour de Madrid.

L'abbé eut recours aux lumières d'un moindre personnage : Rémond, encyclopédie vivante, qui sera bientôt introducteur des ambassadeurs auprès de S. A. R. Il avait tout l'esprit du monde, et faisait des vers. Il fut un instant à la mode pour son originalité, sa fantaisie, sa manière de tout dire, de tout comprendre, de tout savoir. Il était l'hôte assidu des ducs de Brancas et de Noailles ; l'ami de lord

Stair, l'envoyé de Londres ; on l'attirait dans toutes les grandes maisons, malgré des disgrâces physiques que l'historien aigu de la Régence note méchamment et, d'une manière plaisante : « C'était un petit homme qui n'était pas achevé de faire, et comme un biscuit manqué, avec un gros nez, de gros yeux ronds sortants, de gros vilains traits, et une voix enrouée, comme un homme réveillé en pleine nuit, en sursaut ». Qu'importait à Philippe ; il avait la plus grande confiance en Rémond, éminemment doué, et qui sera, l'heure venue, le plus actif de ses agents.

Nommons encore le président de Maisons, beau-frère du maréchal de Villars, l'intime de Canillac et « l'idole » du Parlement, sa grande richesse lui permettant des réceptions somptueuses ; Brancas, enfin, le duc Louis, d'un esprit léger, divertissant, très libre, surtout lorsqu'il prenait « un air naïf inimitable ». Du plus grand monde, « quand il lui plaisait », il était des familiers du duc d'Orléans, sans avoir sur lui la moindre influence ; il prétendait que le prince « gouvernait et menait les affaires comme un espiègle » ; mais c'est une opinion discutable. Pressé, au temps de la Régence, par un homme de province « d'obtenir je ne sais quoi... lui disant qu'on savait bien qu'il pouvait tout », il lui répondit : « Eh bien, Monsieur, il est vrai, puisque vous le savez, je ne vous le nierai point, M. le duc d'Orléans me comble de bonté, et veut tout ce que je lui demande ; mais, le malheur est qu'il a si peu de crédit auprès du Régent, mais, si peu, si peu, que vous en seriez étonné, que c'est pitié, et qu'on n'en peut rien

espérer par cette voie. » C'est de l'esprit, sans doute, mais bien révélateur.

Tous ces amis enthousiastes, fidèles, passionnés, recrutaient, pour le futur Régent, des partisans à Versailles même. Le plus important fut le duc de Noailles, ce neveu de M^{me} de Maintenon, courtisan préféré de Louis XIV. L'animosité de Saint-Simon pour ce parfait grand seigneur nous le montre comme un vrai « démon » ; il n'en est rien, certes, et sa belle allure, son noble visage, sous la perruque blonde, prévenaient aussitôt en sa faveur. C'était l'homme le plus aimable, le plus cultivé, d'un cerveau subtil, un peu chimérique peut-être, mais plein de talent et de curiosité. Le comte Stair disait de lui : « Il est franc, intelligent ; il a lu bon nombre de nos livres ». Tant d'autres encore avaient lu leurs livres, mais, sans rien perdre pour cela de leurs hérédités françaises.

Philippe attirait Noailles, certainement par son charme, mais aussi par des goûts qu'ils avaient communs : ni l'un ni l'autre n'aimaient les Jésuites, mais respectaient le Jansénisme ; tous deux goûtaient « la société des philosophes, des savants, des esprits libres, d'érudits disciples de Bayle, de grands seigneurs et de parlementaires débauchés et lettrés, impatients du joug que la vieille Cour imposait à leur manière de voir et de vivre ».

Nous sommes en 1714 ; le prince a près de quarante ans, et tant de séduction encore que Rigaud, l'année suivante, fera de lui le plus beau, le plus émouvant de ses portraits. Il est de taille moyenne, « fort plein, sans être gros, l'air et le

port aisé et fort noble... Il avait dans le visage, dans le geste, dans toutes ses manières, une grâce infinie et si naturelle, qu'elle ornait jusqu'à ses moindres actions et les plus communes. » Madame lui reprochait cette marche balancée, habituelle aux cavaliers, et ne le trouvait « vraiment bien » qu'à cheval ; il passait ainsi, très souvent, sous les fenêtres du Palais-Royal, pour cette admiration maternelle.

Avec « beaucoup d'aisance quand rien ne le contraignait », nous dit encore Saint-Simon, « il était doux, accueillant, ouvert, d'un accès facile et charmant, le son de la voix agréable ». Son éloquence éblouissait ; son intelligence était prompte et nette ; Il était une sorte de génie apte à tout, ayant de grands talents pour tout. A ce sujet, le duc ne tarit pas, mais aussi pour marquer les mauvais côtés de cette nature exceptionnelle. Il s'habitua aux plaisirs, par dépit de son mariage et de son oisiveté : « l'ennui qui suit la dernière, cet amour, si fatal en sa première jeunesse, de ce bel air qu'on admire aveuglément dans les autres, et qu'on veut imiter et surpasser ; l'entraînement des passions, des exemples, et des jeunes gens qui y trouvaient leur vanité et leur commodité, quelques-uns leurs vues à le faire vivre comme eux et avec eux. Aussi, il s'accoutuma à la débauche, plus encore au bruit de la débauche, jusqu'à n'avoir pu s'en passer, et qu'il ne s'y divertissait qu'à force de bruit, de tumulte et d'excès... Plus on était... outré... en impiété et en débauche, plus il considérait cette sorte de débauchés. » S. A. R. avait la plus vive admiration pour le grand prieur, parce que depuis quarante ans « il ne se couchait qu'ivre ».

Mais, cette admiration que montrait le prince devant Saint-Simon, n'était-elle pas un peu pour le scandaliser et « le faire monter », selon son habitude ? C'est bien probable.

Une chose est certaine ; dès que le silence enveloppait Philippe, il souffrait d'être trop près de soi-même. « Il était né ennuyé » ; il était né triste, de cette tristesse qu'accumulent les longues générations, les lourds atavismes. Avec cela il craignait la fatalité, le destin, et aussi le péché ; car ce prince, qui se vantait de ne croire qu'au diable, croyait pour cela même en Dieu.

« Sa défiance, sans exception », insiste le grand seigneur, « était une chose infiniment dégoûtante avec lui, surtout lorsqu'il fut à la tête des affaires... Ce défaut, qui le mena loin, venait tout à la fois de sa timidité..., de sa facilité naturelle..., d'une fausse imitation d'Henri IV... et de cette opinion malheureuse que la probité était une parure fausse, sans réalité, d'où lui venait cette défiance universelle. » Elle lui venait surtout, cette défiance, de ce qu'il avait eu beaucoup à souffrir de la méchanceté des hommes, puisque la plus perfide calomnie, la plus infâme, ne l'avait pas épargné ; il se savait entouré d'ennemis prêts à l'attaque, et il était toujours sur la défensive.

Le mépris des méchants, qui l'avaient si outrageusement offensé, lui donna désormais cette désinvolture devant l'opinion, cette sorte de cynisme, qui semble bien n'avoir été que de l'orgueil chez ce « fanfaron ». Et tout cela se conciliait avec un fond de bonhomie charmante. Rien ne l'amusait tant que de « mystifier »

ses entours, pour en rire ensuite de si bon cœur. Ses « roués » s'y prêtaient, et ses maîtresses aussi, qu'il taquinait toujours ; de même « M^{me} Lucifer », et la Palatine ; celle-ci répondait à l'esprit amusant de son fils par beaucoup d'humour ; mais l'humour allemand de Madame est difficile à traduire.

« La niche qu'il me faisait volontiers », dit Saint-Simon, « plus à tête-à-tête que devant les tiers..., c'était d'interrompre tout à coup un raisonnement important par un *sproposito* de bouffonnerie. Je n'y tenais point ; la colère me prenait quelquefois jusqu'à vouloir m'en aller. Je lui disais que, s'il voulait plaisanter, je plaisanterais tant qu'il voudrait ; mais que, de mêler les choses les plus sérieuses de parties de main, de bouffonneries, cela était insupportable. Il riait de tout son cœur, et d'autant plus que cela n'était pas rare, et moi en devant être en garde, je n'y étais jamais... Et puis, il reprenait ce que nous traitions. » « Ses disparates avec moi..., » dit-il encore, « qui étaient très rares... : froid, bouderie, silence... étaient toujours très courts. Il n'y tenait pas lui-même... Je lui demandais librement à qui il en avait, et quelle friponnerie on lui avait dite ; il m'avouait la chose avec amitié..., et, je me séparais d'avec lui toujours mieux que jamais. » Ainsi était-il avec tous ses amis, qui l'aimaient tant. Il fut l'homme le plus français, le plus sociable, le plus charmant, le meilleur. Que de traits de bonté à relever ! Sa vie si courte est illuminée de cette bienveillance qu'on lui reprochait d'aller jusqu'à la faiblesse.

Cependant, c'est avec une vigueur extraordinaire,

fort, au reste, des droits de sa naissance, que le duc d'Orléans va « disputer à deux rois l'honneur de gouverner la France ». Devant la question de la prochaine régence, un parti vient de se former, dont le chef est S. A. R., et dont le siège est dans le bel hôtel du président de Maisons. C'est là que le marquis de Canillac « a réussi à réunir les ducs ». Saint-Simon en est, et parle de « complot » ; le fait est que tous ces grands du royaume ont une allure de conspirateurs.

Chacun y portait ce qu'il avait de puissance : Orléans, ses droits et ses espérances ; Maisons, le Parlement ; Noailles, la ville de Paris et les Jansénistes, par son oncle le cardinal ; Guise et Contades, les Gardes françaises ; les autres, le désir passionné d'aboutir. Mais c'est en vain que George I^{er}, neveu de la Palatine, vint offrir à Philippe sa flotte anglaise et ses soldats allemands ; « il en accueillit la proposition avec une froideur telle qui ne laissa pas au comte de Stair, le courage de la renouveler. »

C'est qu'en ce même temps le roi d'Espagne, en dépit de solennelles « renonciations », qui l'ont mis sur le trône de Charles II, prétend à la régence et, le cas échéant, à la royauté en France. Cependant Philippe V et ses descendants en étaient triplement exclus : « 1^o comme partagés de l'Espagne ; 2^o comme étrangers ; 3^o comme ayant renoncé à leurs droits. Le droit était du côté du duc d'Orléans. » Mais en dehors de toute question de personne, que n'aurait-on pas vu, si l'obstination d'un prince « parjure » fût parvenu à violer les traités d'Utrecht ? L'Europe entière soulevée, la France de nouveau déchirée, la pénin-

sule exténuée soumise à d'autres partages, tout l'occident enfin ensanglanté. « Pourquoi cet homme, qui prétendait relever de saint Ferdinand et de saint Louis, ses ancêtres, ne méditait-il pas, comme le lui conseillait le P. de Malboan, ces nobles paroles d'un autre roi canonisé, saint Edouard d'Angleterre : « qu'il aimerait mieux être privé d'un trône que le fer et le sang pouvaient seuls lui donner ? »

C'était un pauvre souverain, incapable de gouverner ses propres états, un être dissous, une ombre. Seule, l'animait la rancune qu'il avait vouée à son oncle, le duc d'Orléans, lors de la guerre de Succession. Sa première femme, l'intelligente et politique fille du duc de Savoie, était morte ; la seconde, Élisabeth Farnèse, étrangère à tout ce qui n'était pas ses intérêts, le dominait pareillement.

En 1714, S. M. C. envoyait, comme ambassadeur auprès du grand Roi, le prince de Cellamare, pour remplacer le cardinal del Giudice, dont les intrigues avaient déplu à Versailles. Cellamare, propre neveu du cardinal, avait comme lui la secrète mission de préparer les esprits en faveur de son maître. Il était grand seigneur, souple, galant, fastueux ; il fut aussitôt distingué par S. M. à cause de son assiduité à la Cour. Tous ceux qui étaient contre M. d'Orléans, ou qui voulaient croire aux droits du Bourbon d'Espagne, allèrent à lui.

L'ambassadeur semblait plaire à M^{me} de Maintenon et à M. du Maine. Ce fils de M^{me} de Montespan possédait l'esprit de sa mère, le charme de l'intelligence et de la conversation. Louis XIV mettait en lui toutes ses complaisances ; mais « cet enfant du

sérail », élevé par une femme, n'avait rien du courage, de la vaillance que le peuple, surtout, prisait chez le duc d'Orléans.

Les adversaires de celui-ci, en possession de l'édit qui habilite les bâtards à la succession, pressent le Roi pour obtenir un testament qui y réponde. Dans cette journée triste et pluvieuse du 31 juillet 1714, le monarque, qui allait déclinant, dicta au chancelier ses dernières dispositions. Le 26 août, le Roi mande à Versailles, le premier président, de Mesmes, et le procureur général, Daguesseau, pour leur remettre « un grand paquet fermé à sept cachets ».

« C'est mon testament, Messieurs, dit-il... L'exemple des rois, mes prédécesseurs, et celui du testament de mon père ne me laissent pas ignorer ce que celui-ci pourra devenir ; mais, on l'a voulu, on m'a tourmenté, on ne m'a point laissé de repos quoi que j'aie pu dire. Ho bien ! j'ai donc acheté mon repos. Le voilà, emportez-le ; il deviendra ce qu'il pourra ; au moins j'aurai patience et je n'en entendrai plus parler. » L'humeur de S. M. contre M^{me} de Maintenon dura huit jours.

Cependant, on lui avait en vain suggéré la nomination de Philippe V à la régence, avec l'obligation de se décharger du pouvoir sur le duc du Maine. En Espagne, dès l'annonce du mal cruel qui devait emporter Louis XIV, une assemblée secrète, réunie autour du Roi et d'Élisabeth Farnèse, « arrêta que laissant à la Reine l'administration des affaires, le souverain s'approcherait de la frontière où il serait plus à portée de prendre un parti. » A cet effet, des troupes se tenaient sous les armes.

Ainsi en décidait l'abbé Albéroni, tout puissant à Madrid par son ascendant sur Élisabeth, et par là, sur le Roi, qui ne faisait que changer d'esclavage depuis que l'on avait prié M^{me} des Ursins de passer en France. La mort précipitée de l'auguste aïeul, l'énergie du duc d'Orléans, allaient renverser des projets aussi téméraires que coupables.

S. M. était sans illusion sur le sort réservé à « ses volontés » qu'on lui avait arrachées. Si dans le testament, Philippe V était heureusement sacrifié à la paix de la France et de l'Europe, il ne donnait au duc d'Orléans qu'un titre, avec un semblant de pouvoir bridé par le Conseil, alors que la tutelle du Roi mineur était accordée, dans toute son importance, au duc du Maine.

Les avantages ainsi partagés entre le petit-fils de France et le cher légitimé, l'avenir déciderait de cette belle couronne des lis ; car une question plus ardente se cachait sous ce mot de régence ; qui succéderait au frêle petit enfant dont la vie n'était qu'un souffle ; sera-ce le duc d'Orléans, Philippe V, ou le bâtard ? Mais comme le destin se joue le plus souvent des vaines ambitions des hommes, Louis XV régnera tout près de soixante ans.

S. A. R. connut bientôt le testament de son oncle par le chancelier Voisins et le maréchal de Villeroy, qui trahissaient, pour le maître prochain, celui qui allait mourir. Philippe, cinglé dans son orgueil d'héritier naturel, de premier prince du sang après le tout jeune Dauphin, jurait de l'emporter sur Louis XIV même, tant son âme, que l'on voulait à plaisir dégrader, « gardait ce ressort énergique... l'honneur ».

Le mal douloureux de l'auguste patient s'accrut à la fin du mois d'août. Jusqu'aux derniers moments, il garda cette fermeté, cette majesté, qui avaient fait de lui un si grand roi ; et cette piété, devenue sincère, qui vint l'adoucir et le plier à l'humble humanité. Entouré des siens, qu'il faisait approcher tour à tour, il eut pour son neveu des attentions particulières. Deux fois par jour, Philippe avançait sur le seuil de la chambre royale pour être aperçu par S. M., qui le désirait ainsi. Et on pense combien d'émotion il y avait dans le cœur si sensible du prince à voir s'éteindre, peu à peu, cette noble lumière.

Le soir du 25 août, après l'extrême-onction, le Roi eut un entretien avec Villeroy, le chancelier et le ministre Desmarets. Il fit ensuite appeler M. d'Orléans, et le retint « près d'un quart d'heure », écrit dans son journal, Anthoine, valet de la chambre. « Il lui recommanda sur toute chose d'avoir de la religion, en lui disant qu'il n'y avait que cela de bon et de solide... Je vous recommande le Dauphin, servez-le aussi fidèlement que vous m'avez servi ; travaillez de votre mieux à lui conserver son royaume ; s'il venait à manquer, vous serez le maître. Je connais votre bon cœur, votre sagesse, votre courage et l'étendue de votre esprit ; je suis bien persuadé du soin que vous prendrez pour la bonne éducation du Dauphin, et que vous n'omettrez rien pour le soulagement des peuples de son royaume... Mon cher neveu, ayez souvenance de moi. J'ai fait les dispositions que j'ai cru les plus sages et les plus équitables, pour le bien du royaume ; mais, comme on ne saurait tout prévoir, s'il y a quelque chose à changer ou à réformer,

l'on fera ce que l'on trouvera à propos. » « Le prince, ajoute Anthoine, répondit : « Sire, je prie « V. M. d'être bien persuadée de ma reconnaissance « pour toutes les bontés qu'elle a toujours eues pour « moi. Je la supplie de croire que j'exécuterai très « ponctuellement ce qu'Elle m'ordonne. » Il s'agenouilla, « sanglotant », embrassa le Roi deux fois, et reçut sa bénédiction ; c'est « tout en larmes » qu'il sortit de la chambre. Louis XIV cessait de vivre le 1^{er} septembre, à huit heures un quart du matin.

Tous les grands du royaume entrent dans l'appartement de Philippe d'Orléans, le saluent du nom de Régent, le pressent de prendre en main le pouvoir. Il répond qu'il veut en appeler à la nation, et entraîne les courtisans aux pieds du nouveau roi, Louis XV. « Sire, dit-il prosterné, je viens vous rendre mes hommages, comme le premier de vos sujets. » L'enfant pleurait ; mais aussitôt, il sourit à tant de grâce ; son grand-oncle venait de le conquérir pour toujours.

Dès six heures du matin, le 2 septembre, les magistrats emplissaient la grand'chambre ; plus tard, arrivaient en carrosse M. le Duc [de Bourbon], le comte de Charolais, le prince de Conti et les bâtards. Saint-Simon regardait de tous ses yeux : « M. du Maine crevait de joie », écrit-il ; « le terme est étrange, mais on ne peut rendre autrement son maintien. L'air riant et satisfait surnageait à celui d'audace, de confiance, qui perçait néanmoins, et à la politesse, qui semblait les combattre. Il saluait à droite et à gauche, et perçait chacun de ses regards. »

Pendant ce temps, le duc d'Orléans entendait la messe à la Sainte-Chapelle; les princes et une députation de magistrats allèrent à sa rencontre; il arriva au milieu d'un grand déploiement de force.

A dix heures, le premier président prenait la parole, s'adressait à Philippe et l'assurait, au nom de la cour, « du profond respect » qu'on lui témoignerait toujours. Le prince s'inclinait et demandait aussitôt les gens du Roi. Il se fit alors un si profond silence que Philippe d'Orléans en fut un instant troublé, mais, s'étant ressaisi, il salua avec « un grand air de majesté » et prononça l'allocution que nous a conservée Buvat, dans son journal.

« Messieurs, après tous les malheurs qui ont accablé la France, et la perte que nous venons de faire d'un grand roi, notre unique espérance est en celui que Dieu nous a donné; c'est à lui, Messieurs, que nous devons à présent nos hommages et une fidèle obéissance; c'est moi, comme le premier de ses sujets, qui dois donner l'exemple de cette fidélité inviolable pour sa personne et d'un attachement encore plus particulier que les autres aux intérêts de son État. Ces sentiments connus du feu Roi m'ont attiré, sans doute, ces discours pleins de bonté qu'il m'a tenus dans les derniers instants de sa vie. Après avoir reçu le viatique, il m'appela et me dit : « Mon neveu, j'ai fait un testament où je « vous ai conservé tous les droits que vous donne « votre naissance; je vous recommande le Dauphin; « servez-le aussi fidèlement que vous m'avez servi et « travaillez à lui conserver son royaume. S'il vient à « manquer, vous serez le maître et la Couronne vous

« appartient. » A ces paroles, il en ajouta d'autres qui me sont trop avantageuses pour pouvoir les répéter, et il finit en disant : « J'ai pris les dispositions que j'ai « cru les plus sages ; mais, comme on ne saurait tout « prévoir, s'il y a quelque chose qui ne soit pas bien, « on le changera. » Ce sont ses propres termes. Je suis donc persuadé que suivant les lois du royaume, suivant les exemples de ce qui s'est fait dans de pareilles conjonctures et, suivant la destination même du feu Roi, la Régence m'appartient ; mais, je ne serai pas satisfait, si à tant de titres qui se réunissent en ma faveur, vous ne joignez vos suffrages et votre approbation, dont je ne serai pas moins flatté que de la Régence même ; je vous demande donc, lorsque vous aurez lu le testament que le feu Roi a déposé entre vos mains, et les codicilles que je vous apporte, de ne point confondre mes différents titres et de délibérer également sur l'un et sur l'autre, c'est-à-dire sur le droit que ma naissance m'a donné, et sur celui que le testament pourra y ajouter. Je suis persuadé que vous jugerez à propos de commencer par délibérer sur le premier ; mais, à quelques titres que j'aie droit à la Régence, j'ose vous assurer, Messieurs, que je la mériterai par mon zèle pour le service du Roi, et par mon amour pour le bien public, surtout étant aidé par vos conseils et par vos sages remontrances ; je vous les demande par avance, en protestant devant cette auguste assemblée que je n'aurai jamais d'autres desseins que de soulager les peuples, de rétablir le bon ordre dans les finances, de retrancher les dépenses superflues, et d'entretenir la paix au dedans et au dehors du royaume, de ré-



Cliché Arch. Phot. Paris

PHILIPPE D'ORLÉANS régent
Miniature de Ch. BOIT

tablir surtout l'union et la tranquillité de l'Église, et de travailler enfin, avec toute l'application qui me sera possible, à tout ce qui peut rendre un État heureux et florissant. Ce que je demande donc, à présent, Messieurs, est que les gens du Roi donnent leur conclusion sur la proposition que je viens de faire ; que l'on délibère, aussitôt que le testament aura été lu, sur les titres que j'ai pour parvenir à la Régence, en commençant par le premier, c'est-à-dire par celui que je tire de ma naissance et des lois du royaume. »

Les gens du Roi se levèrent ; Joly de Fleury, l'avocat général, fit un grand éloge du prince, « de ses qualités éminentes » ; et Dreux commença la lecture du testament.

Nous savons que Louis XIV avait dépouillé Philippe d'Orléans, désigné comme régent du royaume, de toute autorité. « Je remarquai », dit Saint-Simon, « un morne, et une sorte d'indignation, qui se peignit sur tous les visages à mesure que la lecture avançait, et qui se tourna en une sorte de fermentation muette » ; bientôt, ce fut « un bruit sourd », « un murmure universel ». Fatigué et ému, Dreux cédait sa place à l'abbé de Menguy, conseiller-clerc, qui continua par la lecture des codicilles.

Après le discours du premier président, plein de louanges pour le duc d'Orléans, la délibération fut ouverte ; mais les voix ne furent point recueillies comme de coutume ; la Régence fut déférée au prince par acclamation. Philippe se leva, se découvrit, se recouvrit, parla avec regret de Louis XIV, et, aussitôt, engagea le fer.

Il dit son peu d'expérience du gouvernement, et qu'il ne saurait décider d'après les seuls rapports des ministres ; il proposait d'autres conseils chargés d'étudier à fond les matières de leur ressort. Ce projet, conçu par le duc de Bourgogne, devait plaire à la Compagnie. Ensuite, « pour caresser les bienveillances douteuses », il demandait l'admission au conseil de Régence de M. le Duc et du prince de Conti.

Puis, tourné vers le duc du Maine, il se plaignit que ce conseil de Régence, choisi d'avance, ne lui laissait aucun pouvoir. « Cette atteinte portée aux droits de ma naissance », dit-il, « à mes sentiments d'attachement pour la personne du Roi, à mon amour, à ma fidélité pour l'État, est incompatible avec la conservation de mon honneur. J'ai lieu d'espérer assez de l'estime des personnes ici présentes que ma régence sera déclarée telle qu'elle doit être, c'est-à-dire entière, indépendante, avec la faculté de désigner les personnes dont j'aurai à prendre les avis. Je suis loin de disputer au Conseil le droit de délibérer sur les affaires ; mais, si je dois le composer de personnes ayant l'approbation publique, il faut qu'elles aient aussi ma confiance... Un régent ne peut consentir à déferer à personne le commandement des troupes de la Maison du Roi que les nécessités de la défense du royaume peuvent l'obliger à mettre en mouvement ; de plus, le grand maître de la Maison du Roi ne devrait pas se trouver dans la dépendance du duc du Maine. »

Le duc du Maine s'étant levé et découvert, le Régent s'écria : « Monsieur, vous parlerez à votre

tour ». Il parla à son tour, en effet, pour « supplier la Compagnie de vouloir faire un règlement sur les prérogatives à lui attribuées, afin qu'il n'eût pas que la vaine apparence d'une fonction aussi importante que celle de la garde du Roi, sans les moyens convenables pour l'assurer. » Les gens du Roi, devant l'importance des propositions, demandèrent à délibérer. Une heure après, ils présentaient des conclusions favorables au prince de Conti et à M. le Duc, pour leur entrée au conseil de Régence ; ce dernier en devenait le chef, sous l'autorité du duc d'Orléans.

On décida d'une nouvelle séance pour la discussion des conseils de détail, de l'éducation du Roi, du commandement des troupes. Et le Régent prit encore la parole : « Les clauses du testament, dit-il, ont paru si étranges aux personnes qui les avaient suggérées que, pour se rassurer elles-mêmes, elles ont voulu devenir les maîtres du Roi, du Régent, de la Cour et de Paris. Si la Compagnie a senti combien mon honneur était blessé par les dispositions du testament, il est impossible qu'elle n'apprécie pas à quel point toutes les lois et toutes les règles sont violées par les dispositions des codicilles. Ils ne laissent en sûreté ni ma liberté, ni ma vie. Ils mettent le Roi dans la dépendance absolue de ceux qui ont osé profiter de la faiblesse d'un Roi mourant. La Régence est impossible à de telles conditions, et la sagesse de la Compagnie ne peut admettre la validité de codicilles qui jetteraient la France dans les plus grands malheurs. »

Le duc du Maine, très pâle, soutint que l'éducation et la garde du Roi entraînaient la disposition de

sa Maison tout entière. Le Régent répondit âprement ; et l'altercation devint des plus vives. Saint-Simon ramena le calme, et l'on s'en alla dîner. Dans l'après-midi, le prince arriva en carrosse entouré des Suisses de sa garde ; la foule emplissait les rues ; « Vivat ! » criait-elle à Philippe, pour lui montrer sa joie.

Arrivé dans la grand'chambre, et le silence rétabli, S. A. R. exposait son plan de régence ; sachant attirer tous les cœurs, il parlait avec respect de la mémoire du duc de Bourgogne ; et empruntant une phrase du Télémaque, il demandait « la liberté pour faire le bien, et des liens pour s'empêcher de faire le mal ». Il obtint ce qu'il voulut du Parlement, en échange des « remontrances » depuis si longtemps abolies.

Le duc du Maine, livide de colère, demanda à « être déchargé de tout ». « Hé bien ! Monsieur, on vous décharge », cria une voix, celle du duc d'Orléans. Et comme M. du Maine persistait dans son désistement : « Messieurs, dit Philippe, il ne faut point faire de violence à Monsieur. » Et aussitôt, on le désista. Saint-Simon, qui le haïssait, ne se contenait plus ; il exultait.

Heureux du triomphe de cette journée, qui le faisait maître du royaume, le duc d'Orléans montait en carrosse, aux acclamations de la foule, aux « vivat ! » de toute part multipliés, afin d'arriver à Versailles avant le coucher de l'enfant-roi, pour le saluer, et « comme pour lui rendre compte de ce qui s'était passé ». Louis XV, sur les genoux de M^{me} de Ventadour, la gouvernante, tendit ses petites mains et sourit à son oncle, M. le Régent.

CHAPITRE VIII

LE RÉGENT

IL sembla que la mort de Louis XIV libérait les âmes. De ce long règne, qui eut tant de gloire, on ne ressentait plus que la contrainte et les malheurs. C'est avec une sorte d'ivresse qu'on se précipita dans un monde nouveau dont le Régent ouvrait les portes. L'esprit de Philippe d'Orléans donna l'accent à l'époque ; elle n'a pas, certes, la grandeur, l'harmonie du siècle précédent ; mais elle est si variée, si vivante par ses mœurs mêmes, que l'observateur impartial en reste toujours amusé, séduit.

Le 12 septembre, Louis XV venait à Paris présider le lit de justice pour la déclaration de la Régence. Vers une heure de l'après-midi, il partait de Vincennes, où il résidait d'après les prescriptions du grand Roi ; sa Maison l'accompagnait. Dans le premier carrosse, les grands officiers jetaient à la foule des monnaies d'argent ; dans le deuxième, tout doré, attelé de huit chevaux à panaches blancs, se trouvaient le Roi, le Régent, M^{me} de Ventadour, les princes du sang, M. de Villeroy. Les valets de pied entouraient la voiture ; les cent-suisses précédaient, et derrière venaient les gardes du corps, les gendarmes et les équipages de cour.

Le cortège allait au pas, à travers une multitude si dense qu'il y eut des gens étouffés ; les curieux

étaient juchés jusque sur le toit des édifices ornés de riches tapis. Le duc de Tresmes, gouverneur de Paris, attendait à la barrière du Trône ; il présenta au Roi le prévôt des marchands, suivi de quatre échevins, des officiers de l'Hôtel de Ville, des notables bourgeois, tous à cheval ; il lui remit les clefs de la ville.

Le Régent, tout au long de la route, parlait au petit prince, l'intéressant aux mille détails du spectacle ; Louis riait, saluait, heureux de cette fête. Les acclamations jaillissaient, les yeux étaient remplis de larmes, la capitale avait un cœur de mère pour son enfant-roi. Philippe d'Orléans partageait le triomphe. La joie était partout.

Porté dans la grand'chambre, Louis XV salua ; il avait oublié son discours ; le duc de Villeroy le lui chuchota trois ou quatre fois ; alors, avec une grâce délicieuse, il dit : « Messieurs, je viens vous assurer de mon affection ; mon chancelier vous dira le reste. » Au matin, lorsqu'on lui apprenait la phrase consacrée, il avait protesté parce que le chancelier allait dire le reste ; il voulait « tout dire ».

L'arrêt de régence prononcé, le Roi fut reconduit avec le même cérémonial ; le canon de la Bastille se fit entendre ; et de nouveau Paris manifesta son infinie tendresse pour l'orphelin royal si beau, dans l'habit violet, son clair visage encadré de longues boucles blondes. « Vive le Roi ! » clamait-on ; « vive M. le Régent ! » C'était de bon augure.

« Le Régent était animé contre le gouvernement précédent des mêmes passions que le peuple » ; aussi

on apprécia comme des bienfaits ses premières opérations. Il est vrai qu'il s'empessa de montrer les intentions les plus bienveillantes. Les troupes furent payées, et vingt-cinq mille soldats rendus à l'agriculture. Les prisons s'ouvrirent ; les « martyrs » du Jansénisme purent revoir la lumière. La Conciergerie, For-l'Évêque, Saint-Éloi, la Bastille mirent en liberté les détenus pour dettes. Les Parisiens, hostiles à la bulle *Unigenitus* et aux Jésuites, applaudirent à l'exil du P. Le Tellier, confesseur du feu Roi. Enfin, quelques essais d'économie parurent « une nouveauté bien touchante ».

Ayant ainsi satisfait aux désirs de son cœur et ravi la multitude, le Régent s'abandonna aux idées des novateurs. Il allait remplacer les ministères par des conseils, et le nom du duc de Bourgogne était encore pour les recommander au jugement public. Sans doute, cet appel à l'aristocratie partait d'un bon sentiment ; Saint-Simon parlait de la « dignité » et de l'« autorité » qu'il fallait lui rendre ; et le duc d'Orléans voyait davantage.

Dans la déclaration du Roi, le préambule exposait à ce sujet la pensée de Philippe : « ... Pour soutenir le poids d'une régence..., il devait proposer d'abord l'établissement de plusieurs conseils particuliers où les principales matières qui réclament l'attention seraient discutées et réglées, pour recevoir ensuite une dernière décision dans un conseil général qui, ayant pour objet toute l'étendue du gouvernement, serait en état de réunir et de concilier les vues différentes des conseils particuliers. Cette forme de gouvernement a paru d'autant plus convenable

à notre très cher oncle... » faisait-on dire à Louis XV, « qu'il sait que le plan en avait été tracé par notre très honoré père, dont nous aurons au moins la satisfaction de suivre les vues, si le ciel nous a privé de l'avantage d'être formé par ses grands exemples... que les bons sujets de toute condition, et surtout ceux de la plus haute naissance, donnent aux autres l'exemple de travailler continuellement pour le bien de la patrie... et que toutes les affaires soient réglées plutôt par un concert unanime que par la voie de l'autorité. » C'était là en effet l'esprit de gouvernement de l'élève de Fénelon.

Dans le conseil de Régence, Philippe d'Orléans eut à subir bien des adversaires ; mais la prudence et la justice l'y contraignirent. Ainsi, furent appelés le duc du Maine, le comte de Toulouse, les maréchaux de Villeroy et d'Harcourt, le marquis de Torcy, le chancelier Voisins. Mais on y voyait aussi M. le Duc, ennemi des bâtards ; le duc de Saint-Simon, l'ami des mauvais jours ; le maréchal de Besons, si cher à Philippe depuis l'expédition espagnole ; enfin, Bouthillier-Chavigny, ancien évêque de Troyes, un saint homme malgré les calomnies, qui dans l'esprit du Régent, remplaçait Fénelon. Tous avaient voix délibérative ; Torcy fut aux rapports des placets et La Vrillière « mouchait les chandelles ». Le maréchal de Tallard, oublié, en « mourait de chagrin » ; la bonté de Philippe le fit aussitôt appeler.

C'était à ce conseil général qu'aboutissaient les six autres conseils dont le nom indique les attributions : de Conscience, de la Guerre, des Finances, de la Ma-

rine, des Affaires étrangères, du Dedans du royaume ; et enfin du Commerce, qui venait après coup dans ce gouvernement de gentilshommes. Par suite de la querelle religieuse, la composition du conseil de Conscience passionnait l'opinion. C'est le cardinal de Noailles qui allait le présider. La joie fut grande parmi le Parlement et les Parisiens, tous jansénistes, qui « idolatraient » leur archevêque. Le Régent reçut, à ce sujet, les plaintes du Pape ; mais il y répondit avec tant de douceur, de grâce et de respect, qu'il calma Sa Sainteté.

Les sympathies du duc d'Orléans étaient depuis longtemps acquises aux Jansénistes, sans doute, à cause des persécutions dont ils avaient souffert, et par admiration pour les éminentes qualités dont plusieurs faisaient preuve. On le voyait aussi, en souvenir de Fénelon, rassembler les débris du Quiétisme. Il choisit lui-même pour composer ce conseil, dans le Clergé et le Parlement, des gens rompus aux affaires ecclésiastiques, entre autres, M. de Bezons, archevêque de Bordeaux, frère du maréchal, et d'Aguesseau, procureur général, « comme un hommage rendu à la vertu ». Mais, on pense si les chefs de la Constitution, les partisans de la bulle *Unigenitus*, les ultramontains enfin, étaient consternés.

Les autres présidents furent : le maréchal d'Huxelles, aux Affaires étrangères, dont faisaient partie le marquis de Canillac, un ami de Philippe, et Pecquet, commis intelligent et travailleur. Villars présida la Guerre ; le vice-amiral d'Estrées, la Marine ; et le duc d'Antin, le Dedans du royaume, avec Brancas, plus tard maréchal, intime du Régent,

et des maîtres de requêtes, des conseillers au Parlement ; le chef du conseil des Finances fut le duc de Noailles, Saint-Simon ayant refusé ; le marquis d'Effiat, familier du Palais-Royal, des conseillers d'État, des maîtres de requêtes, lui étaient adjoints. Le prince, après tous ces partages, ne réserva pour lui que le domaine de l'Académie des sciences. « Je compte même », dit-il, avec cette grâce souriante qui lui appartenait, « demander au Roi, à sa majorité, d'être toujours secrétaire d'État de l'Académie. »

Que l'on ne s'y trompe pas, cependant ; le Régent demeure, sous l'amabilité souple et compréhensive, le maître le plus absolu de notre douce France que le sophisme n'a point encore altérée ; elle est alors redevenue vivante, vibrante, et heureuse comme elle ne le sera jamais plus. Certes, le peuple le plus vif, le plus moqueur, « le plus spirituel de la terre », comme le répétait Philippe d'Orléans, « frondera » aux mauvais moments de la Régence ; mais fidèle, il reste avec amour attaché à la monarchie.

Les conseils établis, il semble que Philippe n'eut pas grande confiance dans leur durée ; car, aussitôt, il s'aperçut que les rivalités, l'ignorance des affaires, le manque d'autorité, rendaient ces grands seigneurs inaptes à pareil service. « La noblesse n'est bonne qu'à se faire tuer sur les champs de bataille », disait l'un d'eux, le duc d'Antin. Cette organisation ne fut pas, pourtant, aussi chimérique qu'on a voulu le dire ; l'abbé de Saint-Pierre et Montesquieu s'en inspireront dans la théorie de la division des pouvoirs.

Il fallait se mettre à la besogne, et le Régent, de tout son courage, s'y jeta. « Mon fils s'occupe des affaires avec un tel zèle », s'inquiétait Madame, « qu'il n'a plus de repos ni jour ni nuit. J'ai peur maintenant qu'il ne tombe malade » ; car sa santé, à cause de ses blessures de guerre, était devenue précaire. Levé à six heures du matin, il travaillait jusqu'à minuit. « Les différentes sortes d'affaires avaient leurs jours et leurs heures. Il les commençait seul avant de s'habiller, voyait du monde à son lever, qui était court, et toujours précédé et suivi d'audiences auxquelles il perdait beaucoup de temps ; puis ceux qui étaient chargés plus directement d'affaires le tenaient successivement jusqu'à deux heures après-midi ; ceux-là étaient les chefs des conseils, La Vrillière, bientôt après Le Blanc, dont il se servait pour beaucoup d'espionnages, ceux avec qui il travaillait sur les affaires de la constitution, celles du Parlement, d'autres qui survenaient, souvent Torcy pour les lettres de la poste, quelquefois le maréchal de Villeroy, pour piaffer ; une fois la semaine, les ministres étrangers ; quelquefois les conseils ; la messe dans sa chapelle, en particulier, quand il était fête ou dimanche... Sur les deux heures ou deux heures et demie, tout le monde lui voyait prendre du chocolat. »

Il parlait alors avec les gens qui l'entouraient, de cette façon brillante qui donnait de l'esprit à tous. Après de nouvelles audiences, il rendait visite à la duchesse d'Orléans, sa femme, et demeurait auprès d'elle plus ou moins longtemps, suivant l'humeur qu'elle avait, dénigre Madame, qu'il voyait

beaucoup aussi. Il allait ensuite au conseil de Régence ; puis chez le Roi. « Il l'abordait, lui parlait, le quittait avec des révérences et un air de respect, qui faisait plaisir à voir au Roi lui-même, et qui apprenait à vivre à tout le monde ».

Il menait de front toutes les affaires, toutes aussi pressantes, toutes aussi essentielles ; mais la question religieuse surtout passionnait l'opinion. On sait que la constitution *Unigenitus* condamnait cent une propositions extraites des *Réflexions morales* du P. Quesnel. L'acceptation de la Bulle donna lieu à de longs et vifs débats. Les Jansénistes étaient des opposants, et les Jésuites, du parti des constitutionnaires. Le Régent assez modéré, bien qu'il eût favorisé dans le cardinal de Noailles les Jansénistes, ne tenait pas cependant à les voir dominer. Il travailla de tout son cœur à la paix de l'Église. On vit au Palais-Royal les chefs adverses conférer longuement, fréquemment avec lui. Sans jamais se lasser, il présida les séances orageuses, tâchant de ramener à la raison et au calme ; au reste, ces controverses, « avaient tout ce qu'il fallait pour plaire à son esprit subtil » ; mais la querelle durait depuis deux ans, et chaque jour les esprits s'exaltaient davantage. Clément XI « refusait-il les bulles aux nouveaux évêques qui n'acceptaient pas de s'engager préalablement..., on lui répliquait qu'il ne manquait pas de précédents en France pour s'en passer ». Le nonce se plaignait-il du plaidoyer de la grand'chambre contre la constitution, le Régent répondait : « Monsieur le nonce, ce sont vos gens qui ont commencé... ; il paraît juste que les autres se défendent. » Philippe

d'Orléans attendait en vain du Saint-Père des paroles conciliantes, explicatives, charitables, qui auraient certainement apaisé.

Aussi écrivait-il au cardinal de La Trémoïlle, notre ambassadeur auprès du Saint-Siège, pour que Clément XI fût instruit « des besoins si graves de l'Église en France ». Il disait : « Le Pape a trop d'expérience pour ignorer qu'il ne peut imposer une loi, lorsqu'il lui faut ménager les esprits, négocier et traiter avec eux, obtenir de la persuasion ce que ne lui donnerait pas l'autorité. Le temps, loin d'apaiser les préventions, y avait ajouté l'aigreur dont témoignaient les démarches des facultés de théologie et les mandements épiscopaux. La période d'une régence ne semblait que trop favorable aux brouillons. Sa Sainteté ne saurait ignorer que l'autorité d'un régent ne peut être égale à celle d'un roi... Sa Sainteté peut juger à combien de ménagements, de précautions, de condescendances elle l'engage dans une affaire de cette nature. » Philippe d'Orléans exposait avec précision la conduite et les idées des évêques jansénistes, et les voies à suivre pour la conciliation, car jamais on ne les réduirait « à l'acceptation pure et simple ».

C'était au Pape à consentir à une interprétation. On avait des doutes sur le véritable sens de la constitution ; le prince suggérait : « Il suffirait que le Saint-Père me fît l'honneur de m'écrire ses sentiments, et il ne lui en coûterait qu'un seul mot, pour finir la plus grande affaire qu'il y ait eu dans l'Église depuis plusieurs siècles. ... Je voudrais que le Pape fût en état d'en juger par lui-même ; et quand Sa

Sainteté aurait vu de près les esprits ainsi échauffés..., le schisme prêt à éclater de toutes parts, je prendrais la liberté de demander à Sa Sainteté s'il m'est, je ne dis pas permis, mais même possible, d'attendre tranquillement un événement si triste. » Mais le duc d'Orléans comptait sans l'opiniâtreté du Souverain-Pontife ; d'ailleurs, « tout ce qui, dans le Sacré-Colège, était à la dévotion ou à la solde de l'Empereur, entretenait du mieux possible un conflit si désavantageux à la France et à son gouvernement ». Et la lutte continuera, tour à tour moins vive ou plus ardente, jusqu'au jour où Dubois, pour revêtir la pourpre, semblera amener la réconciliation.

Dans l'héritage si lourd laissé par Louis XIV, les quatre-vingt-dix millions de dettes comptaient surtout. Le duc de Noailles, président du conseil des Finances, écrivait à M^{me} de Maintenon : « On a trouvé les choses dans un état plus terrible qu'on ne peut le dépeindre ; le Roi et ses sujets également ruinés, rien de payé depuis plusieurs années, les revenus de deux ou trois ans mangés d'avance, la confiance entièrement détruite. » Et avec cela, le commerce anéanti, l'agriculture négligée, le paysan affamé, « le peuple désolé..., la noblesse ruinée, les gens de robe sans paiement. ... Point d'espérance de pouvoir débrouiller ce chaos ». Mais ni le duc de Noailles ni M. le Régent ne perdirent courage.

« Au milieu d'une situation si violente », déclare Philippe d'Orléans, « nous n'avons pas laissé de rejeter la proposition qui nous a été faite de ne point reconnaître des engagements que nous

n'avions pas contractés. Nous avons ainsi évité de suivre le dangereux exemple d'emprunter à des usures énormes ; et nous avons refusé des offres intéressées dont l'odieuse condition était d'abandonner nos peuples à de nouvelles vexations. » Noailles surtout se signala par son opposition à la banqueroute proposée par Saint-Simon ; celui-ci conseillait aussi la réunion des États généraux, que rejetait Philippe. Les mesures se multipliaient avec rapidité sans rien amener d'appréciable. On eut recours à tous les anciens expédients ; le Régent, à bout de réformes fiscales, reprit le projet de Vauban sur la Dîme royale ; ce projet approuvé par le duc de Bourgogne, et que mit à l'essai Renau d'Eliçagaray, pour mourir « sans succès, de fatigue et de chagrin ». Rien ne résistait à l'épreuve. Et S. A. R. ne pensa plus qu'à utiliser le génie financier de l'Écossais Law ; mais, pour cela, quelle lutte il lui faudra engager !

Au début de la Régence, les relations entre le prince et le Parlement furent pleines de courtoisie. Dans « l'affaire du bonnet », soulevée une fois de plus, il est certain que Philippe n'a pas été pour les ducs et pairs, mais pour les magistrats. Aussi bien trouvait-il ridicule cette exigence de la haute noblesse, qui voulait qu'en séance le Premier président retirât son bonnet pour prendre les avis. Le *Mémoire contre les ducs et pairs présenté à S. A. R. M^{gr} le duc d'Orléans*, est une exécution de toutes les prétentions de naissance de nos grands seigneurs. Le Régent, instruit des généalogies autant que pou-

vait l'être le président Novion, l'anonyme du mémoire, souriait de l'esprit malicieux de l'un et de la vanité des autres.

L'affaire semblait tombée, lorsqu'elle rebondit aux réclamations des trois Condé contre les légitimés. Philippe, « le moins vindicatif des hommes, ne songeait point à disputer aux enfants naturels de Louis XIV, les honneurs excessifs dont ce père asservi les avait accablés ». D'une autre générosité, d'une autre fierté que ses cousins, il disait : « Puisque j'ai gardé le silence pendant la vie du Roi, je n'aurai pas la bassesse de le rompre après sa mort. » Mais M. le Duc entraînait son frère, le comte de Charolais, et le prince de Conti, les ducs et pairs, à poursuivre la dégradation des bâtards.

A cette nouvelle, la duchesse du Maine, pleine d'orgueil, d'ennui et de méchanceté, ne songe qu'à se défendre. Et ce n'est pas une personne à négliger que cette « poupée du sang », haute comme un enfant, nous dit la Palatine, ayant conservé, à quarante ans, une jeunesse extraordinaire, tant elle était blanche et rose, avec de doux cheveux blonds. Spirituelle, très cultivée, ses colères effrayaient un mari qu'elle méprisait assez ; charmante, au reste, à ses heures ; pour la petite cour qui l'encensait, elle créa « les nuits blanches », ces nuits de Sceaux, où sur un merveilleux théâtre passa tout le répertoire classique. Les grandes dames, les grands seigneurs furent des acteurs accomplis et vigilants sur la scène de cette reine des « abeilles » ; car elle avait institué l'ordre de la « mouche à miel », dont elle était « la grande maîtresse ».



Cliché Tallandier

Un Conseil de Régence, d'après un tableau de l'époque

Il faut lire les pages amusantes de Rose Delaunay, sa lectrice, à la psychologie si fine, pour connaître Bénédicte de Condé, duchesse du Maine, dans ce qu'elle avait d'étrange, d'intelligent, de puéril, de dons et de savoir, d'immense vanité, de bel orgueil aussi, et de grand charme quand même. C'est le Régent qu'elle détestait, d'une manière toute particulière. Lui, si indulgent pour les femmes, souffrait peut-être de lui déplaire ; mais, il avait plus de peine encore par sa femme, cette « M^{me} Lucifer », qu'il aimait, car elle ne laissait pas que de pleurer sur ses frères chéris. Du moins, sa dignité la retenait-elle ; elle n'allait qu'à tourmenter sourdement Philippe, alors que la petite duchesse, sa belle-sœur, disparaissait derrière de gros in-folio, pour compulsur chartes et parchemins, afin d'être l'avocat d'un grand procès. Le cardinal de Polignac, Malézieux, ses intimes, pouvaient la suivre à peine ; elle était tout feu, tout flamme, et tâchait d'embraser les parlementaires et les nobles déjà contre la pairie. Dans l'autre camp, M. le Duc menait le branle ; il déversait des amas de mémoires sur Paris et toute la France ; les légitimés demandèrent que l'on portât le conflit devant les États généraux.

A ce nom d'États généraux, que la Régence a souvent évoqués, Philippe vivement intervenait. Quand le marquis de Polignac demanda de lui présenter un mémoire de la noblesse : « Il me semble, dit-il, m'être expliqué que quiconque parlerait de cela, je l'enverrais à la Bastille. Est-ce que vous n'en savez rien ? »

C'est à la juridiction du Parlement que les deux partis avaient recours, et il plaisait aux magistrats

de donner un grand éclat à l'affaire. Le peuple, se passionnant pour la querelle, en oubliait la bulle *Unigenitus*. De requête en requête, d'opposition en opposition, les chambres assemblées allaient retirer aux légitimés leur droit à la succession au trône.

Nous sommes à ce lit de justice du 6 juillet 1715. « J'étais occupé à regarder M. du Maine, nous dit Saint-Simon, et à me tourner quelquefois à regarder le colloque du Régent et du comte de Toulouse... [Celui-ci] revint... fort peiné, même en colère. Le duc du Maine le voyant venir à lui, de la sorte, changea tout à fait de couleur... lorsque je m'entendis appeler. C'était M. le duc d'Orléans... Je le joignis et le trouvai en trouble de cœur. « Je lui « viens de tout dire [au comte de Toulouse], me « déclara-t-il à l'instant, je n'ai pu y tenir ; c'est le « plus honnête homme du monde, et qui me perce le « plus le cœur. — Comment, Monsieur, repris-je, et « que lui avez-vous dit ? — Il m'est venu trouver, me « répondit-il, de la part de son frère, qui venait de « lui parler, pour me dire l'embarras où il se trouve. ... Je vous avoue que j'ai cru bien faire de lui « dire qu'il ferait aussi bien de s'en aller puisqu'il « me le demandait. »

Après la déclaration par le garde des Sceaux, les avis pris, S. A. R. dit : « Messieurs, voilà donc qui a passé ; la justice est faite et les droits de MM. les pairs en sûreté. J'ai à présent un acte de grâce à vous proposer... Ce que je vais exposer regarde la seule personne du comte de Toulouse. Personne n'ignore combien il a désapprouvé tout ce qui a été fait en leur faveur, et qu'il ne l'a soutenu

depuis la Régence que par respect pour la volonté du feu roi. Tout le monde aussi connaît sa vertu, son mérite, son application, sa probité, son désintéressement. Cependant je n'ai pu éviter de le comprendre dans la déclaration que vous venez d'entendre. La justice ne fournit point d'exception en sa faveur et il fallait assurer le droit des pairs. » Et Philippe demandait que pour ses grands mérites on laissât au comte de Toulouse tous les honneurs dont il jouissait. « Il fut rétabli sans conséquence, pas même pour ses enfants ».

Le Parlement, médiateur dans cette affaire si importante, se croira bientôt assez puissant pour faire entendre des remontrances.

Les premières de ces remontrances seront à l'occasion de John Law, réformateur de nos finances. Nous avons vu les efforts de Noailles pour combler le déficit à la mort de Louis XIV ; devant les échecs répétés, le prince faisait appel au génie de l'Écos-sais. Même avant la Régence, il s'était initié aux théories séduisantes du gentilhomme aventurier. Cependant, le « système » ne fut l'ouvrage que de la dure nécessité. Philippe d'Orléans soutint seul Law, au début ; l'entourage, Noailles surtout, Du-bois un moment, était hostile. Que de perspectives pourtant dans les idées hardies du novateur ! Quelle tentation pour le Régent que cette richesse entrevue, cette opulence du royaume venant du négoce que faciliterait le crédit ! Par lettres patentes du 2 mai 1716, une banque est autorisée, d'abord privée, puis royale, le privilège s'étendant à vingt années.

On sait l'histoire de l'aventure financière la plus extraordinaire qui fut jamais. On vit les Français, d'ordinaire si désintéressés, méprisant la fortune, surtout parmi les grands, se ruer sur le papier-monnaie avec frénésie. Lorsque la valeur fictive représenta quatre-vingts fois l'argent en circulation, les possesseurs de titres, inquiets, voulurent réaliser. Le prince de Conti envoya le premier trois fourgons à la banque pour les ramener pleins d'or ; d'autres l'imitèrent ; et après le vertige vint la débâcle. Le Parlement, qui aurait pu l'enrayer par de sages arrêts, poussa à l'abîme. Philippe, laissant voir son mépris pour les uns, sa colère contre les autres, aidait Law à prendre la fuite.

Mais, si la chute du « système » mit dans la gêne bien des particuliers, l'État n'en sortit que plus prospère. Et la crise, qui pénétra jusqu'aux entrailles de la nation, allait secouer les provinces lointaines, leur influer une vie nouvelle. « L'irrésistible activité du système » donna le branle à l'émulation, à la hardiesse des entreprises ; la richesse acquise tourna « vers le luxe, les plaisirs, les arts » ; autrement distribuée, elle bouleversa les classes de la société ; l'esprit public changea. Et Law en s'enfuyant nous laissait la science des finances, la banque.

Pendant toute cette période où l'on vit naître, croître et tomber le système de Law, l'activité du Régent, ses craintes, ses espérances s'étaient partagées entre bien d'autres objets. Sa puissance venait de secouer les dernières entraves. Par l'édit du 26 août 1718, il se délivrait de l'opposition du Parlement en

le reléguant à ses fonctions judiciaires. Et, le 2 septembre, Dangeau notait : « Le bruit se répand fort depuis quelques jours qu'avant la fin du mois », il y aura de grands changements dans les conseils. « Dans les commencements, ces conseils étaient réellement des conseils », écrit le maréchal de Villars. « Quelques temps après, ils n'en eurent plus que les apparences ; et enfin, il n'y fut plus question que d'entendre lire la *Gazette*, à la réserve de quelques procès rapportés par des maîtres de requêtes. » Le Régent recevait à leur jour chaque président ; mais, peu à peu, « pour être le maître de tout plus absolument, ne donna plus lieu à aucune délibération, ni sur la guerre, ni sur les finances, ni sur les Affaires étrangères ».

Les conseils avaient si peu répondu à l'espoir de la nation que S. A. R., lasse de ce foyer de querelles et de jalousies, ne retardait leur suppression que pour ne point céder au désir du Parlement. Lord Stair, l'ambassadeur anglais, écrivait à Londres : « Je crois qu'il [le Régent] songe à l'heure qu'il est à mettre l'administration entre les mains de gens qui lui sont bien affidés, et à arranger les affaires de manière qu'il ne puisse plus être sujet à des contretemps, tels qu'il en a éprouvé au commencement de sa régence. »

Le 24 septembre de cette même année 1718, le duc d'Orléans congédia les conseils. Il ne garda que ceux des Finances, du Commerce, de la Marine. Les secrétaires d'État furent mis à la tête des autres départements ; et les Affaires étrangères allèrent naturellement à l'abbé Dubois, l'habile négociateur de la Triple-Alliance.

CHAPITRE IX

LES PLAISIRS

APRÈS ce premier feu du début, après ce travail forcené, que lui avait imposé le sérieux de la situation, le Régent, dégagé des soucis les plus pressants, revint à ses plaisirs du soir, à ses soupers, à ses amours, aux bals de l'Opéra. Ces bals, que danseront les deux règnes qui vont suivre, avaient été imaginés par le chevalier de Bouillon, prince de la Tour d'Auvergne. On y entrait en payant, masqué ou non. « On crut qu'un bal public gardé comme l'est l'Opéra... serait sûr contre les aventures et tarirait ces petits bals borgnes épars dans Paris et où il en arrivait si souvent... Le malheur fut que... M. le duc d'Orléans n'avait qu'un pas à faire pour y aller au sortir de ses soupers, et pour s'y montrer souvent en un état bien peu convenable. Le duc de Noailles, qui cherchait à lui faire sa cour, y alla dès la première, si ivre qu'il n'y eut point d'indécence qu'il n'y commît. » C'est Saint-Simon qui parle ; disons-le pour la réputation de M. de Noailles, et pour celle du Régent, il a été conté gratuitement sur ces bals publics les vilenies les plus invraisemblables.

Le prince et sa compagnie, confondus parmi les couples, gardaient toujours leur masque ; le charme en était là, au reste. Avec les femmes de tous

les mondes, qui tourbillonnaient sous les lumières du grand théâtre, que d'histoires plaisantes ébauchées, que d'intrigues curieuses, que d'amours inachevées ! Le plaisir de Philippe venait du piquant de cet incognito, dans l'excitation amusée de la fin des soupers. Non pas, au moins, que nous lui en fassions gloire ; mais pourquoi tant de calomnies dont ces nuits dansantes furent le prétexte ?

Les soupers, les fameux soupers du Palais-Royal, donnèrent plus justement prise à la médisance. Ils avaient lieu au rez-de-chaussée donnant sur la rue de Richelieu, dans ces pièces aux tentures cramoisi, sous les toiles des grands maîtres, parmi les meubles de Crescent et les cabinets de la Chine. Ils furent vraiment une institution. Ils ne se donnaient pas tous les soirs ; Philippe, après le Conseil, soupaît parfois avec la duchesse d'Orléans, ou au Luxembourg, chez la duchesse de Berry ; ou bien, il allait au spectacle, au concert. En la belle saison, il se rendait « à Saint-Cloud, ou en d'autres campagnes... tantôt chez lui ». Ainsi se réservait-il quelques loisirs pour des lectures, et très informé, comprenant tout, goûtant tout, il vivait ardemment ; son esprit était si rapide, qu'il lui suffisait de feuilleter un livre « pour le connaître au mieux ». Convaincu de si peu de choses, il se permettait tout éclectisme : on le savait au courant des publications les plus avancées sur les libertés religieuses, politiques, philosophiques, avec Fénelon, le cardinal de Retz, Fontenelle, les jeunes Montesquieu et Voltaire. Toutes ces audaces lui plaisaient qui changeaient les idées et les mœurs.

Songeaient-il à leur conséquence possible ? Non, sans doute, et il n'en était pas autrement importuné. Mais ce qui l'oppressait venait de cette tristesse native, de cette mélancolie atavique, qui, dans le silence, s'épandait sur son cœur. Au lendemain de longues rêveries solitaires, il demeurerait taciturne, sans entrain. Il lui fallait, pour travailler, les distractions de la veille ; les nerfs ne se maintenaient que dans cette fièvre, alors que sa santé chaque jour fléchissait.

Saint-Simon nous assure que le prince ne recherchait pas la débauche, mais « le bruit de la débauche », l'oubli de soi. « Ses soupers étaient toujours en compagnie fort étrange » continue-t-il ; « ses maîtresses, quelquefois une fille de l'Opéra, ou M^{me} la duchesse de Berry, et une dizaine d'hommes, tantôt les uns, tantôt les autres, que, sans façon, il ne nommait jamais autrement que ses « roués »... La chère exquise s'apprêtait dans des endroits faits exprès de plain-pied, dont tous les ustensiles étaient d'argent ; eux-mêmes mettaient souvent la main à l'œuvre avec les cuisiniers. C'était en ces séances où chacun était repassé, les ministres et les familiers, tout au moins comme les autres, avec une liberté qui était licence effrénée. Les galanteries passées et présentes de la Cour et de la Ville, sans ménagements ; les vieux contes, les disputes, les plaisanteries, les ridicules, rien ni personne n'étaient épargnés. M. le duc d'Orléans y tenait son coin comme les autres ; mais, il est vrai que très rarement tous ces propos lui faisaient-ils la moindre impression. On buvait d'au-

tant, on s'échauffait, on disait des ordures à gorge déployée, et des impiétés à qui mieux-mieux, et quand on avait bien fait du bruit, et qu'on était bien ivre, on s'allait coucher, et on recommençait le lendemain. Du moment que l'heure venait de l'arrivée des soupers, tout était tellement barricadé au dehors, que, quelque'affaire qu'il eût pu survenir, il était inutile de tâcher de percer jusqu'au Régent. »

Ainsi nous dépeint des nuits d'orgie, le grand historien, que l'on a comparé, avec quelque justesse, à ces philosophes de l'antiquité, qui, hargneux, rôdaient, sans être invités, autour des banquets fleuris, insultant les voluptueux convives. Cependant l'imagination des contemporains s'aiguissait à ce mystère, « exagérait la licence », écrit Lemon-
tey, plus sévère par ailleurs ; « de là sont venus tous les contes fabuleux sur... ces hommes vicieux, sans doute, mais qu'un âge mûr, une naissance illustre, un esprit distingué, et des goûts élégants, rendaient bien incapables de grossières turpitudes. » Mais dans la nuit, ce Palais-Royal sourd et impénétrable, surgissait comme « une île infâme ».

Les ennemis du prince répandaient des satires, des pamphlets, aux tableaux cyniques. Il est certain qu'il n'y eut pas que des soirées de débauche sous les mille flambeaux des « petits appartements ». La table merveilleuse supportant la vaisselle d'or, les cristaux, la porcelaine de Chine, réunissait l'élite la plus élégante, la plus spirituelle, la plus lettrée qui fût : Noailles, Brancas, Fontenelle, Longepierre, Lamotte, Dubois, lord Stair et lord Stanhope, et tant d'autres, des plus distingués, des plus cultivés ;

et le Régent lui-même dont la parole étincelante laissait toujours ébloui.

Sous l'éclat rose des tentures soyeuses apparaissaient plus jolies encore M^{me} de Prie, aux airs candides, la duchesse de Gesvres, si audacieuse, la marquise du Deffand, infiniment spirituelle, M^{me} de Tencin, tout intelligence, M^{me} de Sabran, ensorceleuse, la douce Grecque Aïssé, qu'en vain Philippe tenta de séduire. Très parfumées, pour plaire à S. A. R., « qui aimait les essences pénétrantes », elles avaient les cheveux courts, frisés, poudrés ; dans les robes longues, « ballantes », aux légers paniers, en soie impalpable des Indes, si osées dans leur luxe et leur simplicité, ces femmes de la Régence étaient la grâce même. Une fille de l'Opéra, recherchée pour son talent ou sa beauté, ou la duchesse de Berry, ruisselante de pierreries, se trouvaient là parfois, l'une et l'autre pour la hardiesse du geste.

Elles entraient par la porte de la rue de Richelieu, souvent masquées, autant pour épargner l'éclat artificiel du visage que pour prévenir l'indiscrétion malveillante. Toutes belles et douées d'une « finesse extrême », les moins informées pouvaient suivre la conversation dans cette langue nette, qui devenait si souple, si vive, que le style des écrivains allait tôt s'en ressentir. Des idées neuves et hardies sont jetées à profusion ; du *Télémaque* au *Petit Carême*, des *Lettres persanes* à la *Henriade*, tout est commenté, admiré, dénigré avec une verve, un sel, un enjouement incomparables. *La Querelle des Anciens et des Modernes* courait du Temple, de Sceaux, des salons, au Palais-Royal. Et avec ce tact si réfléchi,

le duc d'Orléans, comme en se jouant, résolvait le problème. Ces femmes et ces hommes du même monde, du même esprit, de la même sensibilité, du même moment, faisaient leur joie des *Lettres de M^{me} de Sévigné*, dont l'édition venait de paraître, des *Mémoires de M^{me} de Motteville*, de *Robinson Crusœ*, dont on raffolait, et même de la *Théologie* de Clarck et Collins, et aussi du *Traité d'optique* de Newton, car le Régent protégeait ouvertement les sciences.

Mais, il faut croire aussi que ces soupers du Palais-Royal n'étaient pas seulement des voluptés de l'esprit. Le vin de Tokay et de Champagne dorait les coupes, et les femmes buvaient, nous dit la Palatine, « autant que les hommes ». Ce vice était commun dans le grand monde ; il en fut ainsi en Angleterre, jusqu'à l'apparition du thé ; la reine Anne « en tombait comme morte ». Madame nous conte, avec complaisance, que la duchesse d'Orléans « s'enivrait seule deux ou trois fois par semaine » ; de même la duchesse de Bourbon et ses filles. On sait l'incontinence de M^{me} de Berry, et la princesse écrit encore que si son fils est attaché à M^{me} de Parabère, c'est « qu'elle mange bien et boit encore mieux. » Et la Palatine, à son tour, en était à dévaster les caves de l'abbé Dubois, et sans autre reconnaissance.

Tout cela est loin des délicats plaisirs de l'intelligence. Une nuit, à la fin d'un souper, le Régent voulait à tout prix que La Fare lui coupât la main droite. Sans aucun doute, s'ils étaient pris de vin, ils pouvaient dire « des ordures à gorge déployée » ;

toutes les suppositions sont permises, hors celles des pamphlétaires bas et infâmes. Ce qui est sûr, dit Saint-Simon, « c'est que ni ses maîtresses, ni M^{me} la duchesse de Berry, ni ses « roués », au milieu même de l'ivresse, n'ont jamais pu rien savoir de lui de tant soit peu important sur quoi que ce soit du gouvernement et des affaires ».

La mère de Philippe s'inquiétait de ce travail excessif du jour et de ces longs plaisirs de la nuit. Il ne peut se passer de ces soupers, écrivait-elle ; il faut ce dérivatif à une besogne, qui sinon, l'accablerait. Enfin, « il est homme, et il a ses défauts tout comme un autre. Ils ne font tort qu'à lui, et il n'est que trop bon à l'égard de tous ». Et encore : « Je vous le demande en grâce, priez assidûment pour qu'il se convertisse. » Mais le prince ne se convertissait pas ; et le soir ramenait le plaisir dans les salons splendides du palais aux portes closes.

« Je ne puis nier », disait encore la Palatine, « que mon fils n'ait une grande inclination pour les femmes ; il a une sultane-reine, M^{me} de Parabère. » Les femmes, en effet, les plus jolies du moins, plaisaient au duc d'Orléans ; mais l'amour, ou tout sentiment de tendresse, comme l'écrivait si crûment Madame, n'y était pour rien. Depuis l'exil de la chère « Philis », son cœur demeurerait fermé. S'il s'amusait et goûtait la beauté, la grâce, l'esprit de chacune d'elles, il ne s'attachait pas, se souciant si peu de la fidélité de ses maîtresses, qu'il souriait de leurs trahisons.

Eut-il, avant la comtesse de Parabère, M^{me} de Prie ?

Sans doute, il n'a pas résisté à tant d'attraits ; fort peu de temps, au reste ; il fallait à la marquise, si autoritaire, sous ses airs fléchissants, si volontaire, sous tant de grâce, un être à diriger, à conduire. Le Régent, pour elle, était trop viril ; elle était, pour Philippe, trop ambitieuse ; ce ne fut qu'un échange de fantaisie.

Le président Hénault, très sensible au charme féminin, écrit sur elle dans ses Mémoires : « D'une taille déliée et au-dessus de la commune, une figure, un air de nymphe, le visage délicat, de jolies joues, le nez bien fait, des yeux un peu chinois mais vifs et gais, en tout une physionomie fine et distinguée. » Et M. d'Argenson, qui lui aussi aimait les femmes, mais avec beaucoup moins de respect que le président, et beaucoup plus d'imagination, car il invente à plaisir dans son journal les scènes scabreuses, a dit : « Je ne crois pas qu'il ait jamais existé créature plus céleste. »

On la connaît par ce portrait où elle est si blanche, si ingénue, une colombe dans ses mains ; et c'est un regard d'enfant qui vous caresse, si dangereux en sa douce séduction. Elle était longue, souple, nonchalante ; et l'âme de cette femme couvait le génie même de l'orgueil ; sous des étourderies charmantes, elle cachait un esprit vif, tenace, qui allait bientôt s'exercer sur M. le Duc, proie autrement facile que M. le Régent. On sait sa mort, son suicide dans sa terre d'exil.

M^{me} de Parabère, elle, avait la naïveté transparente, et l'on avait vite fait le tour de son esprit, qui avait au reste bien des grâces, malgré les dires de la

Palatine. Elle se montrait si gaie, à la fois si rusée et si abandonnée, que ce petit animal féminin faisait la joie de Philippe. Marie-Madeleine de Parabère était la fille de M^{me} de la Vieuville, dame d'atours de la duchesse de Berry, chez qui le prince la connut. Madame écrivait, le 16 mars 1716 : « L'hiver dernier il est arrivé une chose plaisante. Une dame, qui est jeune et jolie, vint voir mon fils dans son cabinet. Il lui fit cadeau d'un diamant de deux mille louis d'or et d'une boîte de deux cents. La dame avait un mari jaloux, mais elle était si effrontée, qu'elle vint à lui, et lui dit que des gens qui avaient besoin d'argent lui offraient ces bijoux pour une bagatelle ; elle le pria de ne point laisser échapper cette occasion. Le mari crut tout cela. Il donnait à sa femme l'argent qu'elle demandait. Elle le remercia cordialement et prit l'argent ; elle mit la boîte dans son sac et le diamant au doigt, et se rendit ensuite dans une société distinguée. On lui demanda d'où provenaient la bague et la boîte. Elle répondit : « M. de Parabère me les a donnés. » Le mari était présent et il dit : « Oui, c'est moi qui les lui ai « donnés. Peut-on faire moins quand on a une « femme de qualité qui n'aime exclusivement et « uniquement que son mari ? » Cela fit rire, car les autres n'étaient pas si simples que le mari, et elles savaient d'où provenaient ces cadeaux. »

Dans un double portrait célèbre, par Santerre, nous avons Philippe d'Orléans et sa maîtresse ; celle-ci est encore plus jolie que tout ce qu'on a dit laissait imaginer « Ce beau morceau de chair fraîche », pour parler le langage de la Palatine, n'a rien de

comparable. Le corps flexible, les grands yeux dans un visage menu, le teint doré, les cheveux bruns, sous le casque de Minerve, elle dégage, sur cette toile, toute la séduction.

Le Régent lui a offert une maison à Asnières ; elle donne des soupers pour le recevoir, et il amène sa compagnie. Un soir, après minuit, en remontant dans son carrosse, Philippe se foule le pied, et Madame s'en prend à la jeune femme : « Mon fils dit qu'il s'est attaché à la Parabère parce qu'elle ne songe à rien... Ce serait très bien si ce n'était pas une ivrognesse, et si elle ne faisait pas que mon fils bût et mangeât tant et courût la nuit à Asnières. » La mère craignait toujours pour ce fils dont la santé précaire, depuis ses blessures, était de plus en plus menacée par les excès du travail et du plaisir. Il est si fragile, disait-elle, qu'il ne peut faire « un brusque mouvement sans s'évanouir ».

Madame déteste, au reste, tous ceux qui approchent Philippe ; elle est persuadée que ses courtisans ne l'entourent que pour le tromper, et parce que « cela leur donne l'occasion d'en tirer beaucoup d'argent... On dit que Nocé, ajoute-t-elle, est jaloux de la Parabère qui a pris un autre amant que lui. On voit que mon fils n'est pas du tout jaloux. Celui dont elle est devenue amoureuse est un personnage qui a déjà bien couru le monde... C'est Clermont, capitaine des Suisses de mon fils... Je ne sais pas comment on peut aimer ce drôle de Nocé ; il est vert, noir et jaune foncé ; il a dix ans de plus que mon fils ; on ne saurait croire les millions qu'il a soutirés de lui. » Nocé n'était pas du tout comme le montre la Palatine ; mais il est

vrai que le capitaine des Suisses lui succédait auprès de la « sultane-reine ».

Le prince s'amusait tout simplement de la comédie jouée par ses entours ; et « le petit corbeau noir », comme il appelait M^{me} de Parabère, continuait innocemment « à débiter des étourderies », pour lui plaire. Madame, scandalisée surtout de cette indifférence de Philippe, soutenait qu'il n'aimait que le plaisir ; ce à quoi il répondait : « Il est vrai que je ne saurais être un héros de roman, ou passionné comme Céladon, mais j'aime à ma mode. »

Du moins, « ses maîtresses, il ne les a prises à personne, et il se les laisse prendre volontiers ; il les entretient lui-même, et ne les fait pas entretenir par la nation... Si le Palais-Royal est ouvert à ces joyeux convives des deux sexes, les Tuileries leur sont à peu près fermées. Le Régent ne souffre pas autour du jeune Roi » les femmes de conduite douteuse. Il installe M^{me} de Parabère à Asnières, comme il installera M^{me} de Sabran à Sèvres, M^{me} d'Avernes à Saint-Cloud. « Au premier grognement de Dubois, il s'empresse de renvoyer cette dernière de Versailles où elle s'est glissée. »

Il gardait ses amies par habitude, les quittait, les reprenait. M^{me} de Parabère était assez légère pour le retenir encore par ses infidélités ; et elle-même avait assez d'esprit pour sourire aux pointes aiguës du prince. Un jour qu'elle étalait une impiété de circonstance, dont le principe la passait, il lui disait : « Vous avez beau faire, vous serez sauvée. » Il se lassa d'elle pourtant ; il lui conta tout doucement le mot de Mahomet II : « Voilà une belle



Cliché Braun et Cie

Le Régent et Mme de PARABERE
d'après un tableau de SANTERRE

tête que je ferai couper quand je voudrai. » Elle partit, comblée de richesses, pour une terre éloignée, et Paris chanta :

Mais aussi, dame Simone,
Dans un tel contentement,
Pourquoi diable être friponne
Et tromper impudemment ?

M^{me} de Sabran, qui déjà avait eu les bonnes grâces du duc d'Orléans, revint en faveur. Aux soupers du Palais-Royal, elle était de toutes la plus aimable. Née Foix-Rabat, elle s'enfuit de chez sa mère pour épouser un homme d'un grand nom, mais sans fortune, qui la mit en liberté. « Il n'y avait rien de si beau qu'elle, de plus régulier, de plus agréable, de plus touchant, du plus grand air et du plus noble, sans aucune affectation. L'air et les manières simples et naturelles laissaient penser qu'elle ignorait sa beauté et sa taille, qui était grande et la plus belle du monde, et, quand il lui plaisait, modeste à tromper. Avec beaucoup d'esprit, elle était insinuante, plaisante, robine, débauchée, point méchante, charmante surtout à table. »

Elle avait bien tout ce qu'il fallait pour plaire à S. A. R. ; et le portrait enthousiaste et si vrai, que nous fait d'elle Saint-Simon, surprend, venant de lui, qui prétendait ne pas connaître les maîtresses du Régent. Mathieu Marais raconte qu'un soir elle tourmentait le prince pour connaître un secret d'État. Il prit dans ses mains la tête adorable et devant une glace, lui dit : « Regardez-vous ; est-ce donc à si joli visage qu'on doit parler d'affaires ? »

Le 9 janvier 1721, Marais notait : « On parle beaucoup de M^{me} d'Averne, femme d'un officier aux gardes, qui est très belle, et que le Régent voudrait avoir. Les articles sont proposés, mais non encore acceptés. Cent mille écus pour elle, une compagnie pour son mari ; tout cela ne la gagne point, et elle s'en va à Averne pour l'été. A ce qu'elle dit, c'est un rocher ; mais La Fontaine dit : « Rocher fût-il, rochers aussi se prennent. »

Deux jours après, la corbeille était « envoyée ainsi que pour une noce ». Il y avait cent mille écus parmi des pierreries. Comme elle était au mieux avec le marquis d'Alincourt, le petit-fils de Villeroy, il fut au désespoir de « cette quitterie ». Elle était Brégy, et fille de condition ; on ne parlait que de la nouvelle favorite, d'une promenade qu'elle fit à Saint-Cloud, dans une chaise découverte ; de son apparition à l'Opéra, très parée dans la loge de S. A. R., « avec la belle M^{me} Dodun ».

S. A. R. l'entourait de soins si particuliers, que les plus grandes dames s'empressaient de lui faire la cour. On voyait la maréchale d'Estrées donner en son honneur une fête magnifique, et c'est Philippe qui la lui rendait dans la maison de Saint-Cloud qu'il avait offerte à son amie. Au souper assistaient le duc de Vendôme, grand prieur de France, le maréchal et la maréchale d'Estrées, le duc de Brancas, la marquise du Deffand, M^{mes} de Flavacourt et de Tilly, les marquis de Biron et de Simiane, bien d'autres encore, aux beaux noms de France, et Richelieu, qui allait, dès ce soir même, entreprendre la conquête de M^{me} d'Averne. On sait que la spécia-

lité de ce don Juan était d'enlever ses maîtresses au duc d'Orléans. Mais celle-ci semblait plaire assez pour que Philippe défendît quelque temps son bien.

Après le souper, la musique joua sous les arbres ; le parc du château et les jardins s'illuminèrent ; des vingt mille lumières reflétées par les cascades et les jets d'eau, surgit un spectacle de magie ; et à minuit on tira un feu d'artifice. « Tout Saint-Cloud, Boulogne et le bord de l'eau, de côté et d'autre, Passy, Auteuil étaient remplis de carrosses avec des flambeaux » ; et « l'on voyait, de toute part, les délices de Caprée », non cependant sans quelques murmures. Ce fut la dernière fête donnée par le Régent à une femme. Pour l'en remercier, M^{me} d'Averne envoyait au prince un ceinturon aux mailles d'or, accompagné d'un compliment en vers par M. de Voltaire :

Pour la mère des Amours
Les Grâces autrefois firent une ceinture ;
Un certain charme était caché dans sa tissure ;
Avec ce talisman la déesse était sûre
De se faire aimer toujours...
De la même manufacture
Sortit un ceinturon pour l'amant de Vénus ;
Mars en sentit d'abord mille effets inconnus ;
Vénus, qui fit le don, ne se vit pas trompée...
Les Grâces qui pour vous travaillent de leur mieux,
Ont fait un ceinturon sur un même modèle.
Que ne puis-je obtenir des dieux
La ceinture qui rend fidèle
Pour l'être toujours à vos yeux !

Le Régent pensa qu'Arouet, devenu Voltaire, n'avait pas donné dans le « ceinturon », toute la mesure de ses « flagorneries rimées ». Il lui avait

pourtant pardonné pour son talent et son esprit les épigrammes à son adresse, et à cause de ses vingt ans aussi, peut-être. Au reste, depuis qu'il était passé par la Bastille, il « avait solennellement brûlé ce qu'il avait adoré, et réciproquement ». Dès lors, médaillé, pensionné, il fut introduit au Palais-Royal par Brancas.

M^{me} d'Averne suivait le Régent à Versailles où Louis XV était revenu, et à l'écart, elle s'ennuyait ; Richelieu vint la distraire, et Philippe en fut averti. La dame écrivait : « Je ne sais si M. d'Orléans a besoin d'un peu de jalousie pour éveiller son amour ; mais ce qui est certain, c'est que les gens qui m'ont voulu nuire m'ont plutôt servie... » Elle se trompait ; bientôt, il se défaisait d'elle ; le jeu perfide d'une infidèle désormais ne l'amusera plus, comme il l'avouait, dans sa lassitude, à son ami Saint-Simon.

Cependant, M. le Duc prenait ombrage de cette rupture ; il écrivait au cardinal Dubois :

« On me mande, Monsieur, que le congé est donné à M^{me} d'Averne, et on me mande en même temps que le bruit court que c'est M^{lle} de Charolais qui la remplacera. Votre Éminence pense bien que je n'ajoute pas foi à cette nouvelle. Mais, comme cependant j'ai vu arriver tant de choses extraordinaires.., un mot de réponse, s'il vous plaît ; car, comme ma sœur est bien folle, et que M. le Régent n'est pas trop raisonnable sur les dames, cela ne laisse pas de me donner un peu d'inquiétude. » Et le cardinal répond : « La dame qui est venue à Versailles a été priée de n'y plus venir. Cet événe-

ment a fait naître le bruit qui est venu jusqu'à S. A. R. Mais, je vous assure,.. vous pouvez avoir l'esprit en repos sur les mauvais effets de cette liaison imaginaire. »

Son Éminence devait savoir, sans doute, que l'amour était mort chez Philippe. La duchesse de Falari, qui va venir, ne sera qu'une amie. Ce voluptueux, que l'on dit sensuel, goûtait surtout la grâce, la fantaisie, l'âme souple, l'instinct troublant des femmes ; il engageait son esprit, au reste si sensible, bien plus que ses sens ou son cœur ; et encore, une santé fragile, un scepticisme élégant, et tant d'occupations et si diverses, devaient le laisser étranger à toute passion encombrante, à toute ardeur désordonnée.

A-t-il conquis toutes ces danseuses qu'on lui prête, Huc, Heuzé, et cette mignonne « Souris », si fine qu'elle passait dans un anneau, et si volage, que Richelieu eut vite fait de l'enlever à Philippe d'Orléans ? Mais, en vain, tenta-t-il la petite Émilie ; elle était si amoureuse du prince que celui-ci la garda longtemps, n'ayant pas, devant ses larmes, le courage de l'éloigner, jusqu'au jour où un ravisseur l'enferma dans un couvent. Mais ceci est du roman ; la vérité n'y est respectée qu'à travers bien des nuances.

Sait-on davantage comment Philippe se lia avec M^{me} de Tencin, cette Claudine, sœur de l'abbé, plus tard cardinal, religieuse échappée du cloître des Augustines de Montfleury ? Son corps était d'une ligne si pure, qu'un soir, il prit la place d'une statue, sur le socle qui décorait l'appartement du prince.

« Dès lors, il lui accorda bien des attentions qu'elle avait demandées avec tant de modestie ». Cette intrigante, très jolie, avait tous les dons de l'intelligence. Inquiétante, certes, et intéressée, et méchante, mais la convive la plus animée des soupers du Palais-Royal. La mère de d'Alembert aura bientôt un salon littéraire, et elle écrira comme peu de femmes ont écrit.

Quelles horreurs les libellistes n'ont-ils pas imaginées sur ses relations avec le duc d'Orléans ! L'odieux le dispute à la sottise. « On mit en action Messaline et Cléopâtre ; on joua Ninon dont la mémoire était bien plus récente ; on fit sortir du tombeau les débauchés de l'antiquité la plus reculée. » La marquise du Deffand aurait assisté à des scènes violant tant de délicatesses, elle qui était le goût et le tact mêmes ! Et Philippe, si plein d'esprit, se serait prêté à des essais plus stupides encore qu'ignobles ! Non. Il y avait pour eux des joies autrement difficiles, et davantage à leur convenance ; on le vit bien au caprice d'amour qui, un instant, tint la marquise et S. A. R., les deux êtres « les plus raffinés du monde ».

La corruption, quoique brillante et légère, n'en existait pas moins ; mais ce qu'on appelle le progrès des choses humaines donnait à l'époque, plus encore, ce sens de la sociabilité dont le caractère français abonde. De là naissait cet art de la conversation, ce plaisir, qui, chez Philippe d'Orléans, subjuguait tous les autres penchants ; de là, cette urbanité, cette courtoisie, ce sentiment de l'honneur, et ces grâces que nous avons vu exceller chez S. A. R.

CHAPITRE X

LES ALLIANCES

APRÈS les premiers soins donnés aux affaires intérieures du royaume, le Régent s'occupa de la situation de l'Europe. On sait qu'il fit appel à l'abbé Dubois, et ces deux hommes, vraiment supérieurs, mirent en commun ce qu'ils avaient d'énergie, de souplesse, de clairvoyance, pour réaliser le bien de la France en même temps que leurs propres ambitions.

Alors que l'on se complaisait, chez nous, dans les apparences pacifiques des traités d'Utrecht, de Rastadt et de Bade, les souverains et les nations escomptaient le premier prétexte pour détruire l'œuvre des diplomates « acceptée à regret, comme une trêve ou une condition forcée ». L'Empereur, par dépit contre le roi d'Espagne et pour de nouveaux territoires en Italie, se rapprochait de l'Angleterre et de la Hollande. Philippe V ne se résignait pas aux conquêtes accordées à l'Autriche aux dépens de ses États, et son mariage avec une Farnèse le livrait aux intrigues funestes d'Élisabeth, et du Parmesan, l'abbé Albéroni. Et tandis que « le louveteau de Savoie » tablait sur la haine pour s'agrandir, Pierre le Grand, dans le Nord, appelait les princes allemands à la curée de la Suède ; dans le Midi, les Turcs entraient dans la Morée, menaçant aussi la Hongrie.

La tâche qu'avait assumée le Régent était considérable ; elle devait cependant « tenter un esprit comme le sien » ; il fallait avant tout « maintenir, au dehors et au dedans, la paix » ; et c'est à quoi le prince généreux et prudent va s'efforcer, sans fléchir.

On voit, dès ses débuts, la Régence s'inspirer de la politique de Louis XIV. Le maréchal d'Huxelles, chef de la diplomatie, prodigue à S. M. C. avances et amitiés. S. A. R., non seulement, repousse les offres de Londres, mais propose à Philippe V de soutenir ensemble le Prétendant contre le roi d'Angleterre George I^{er}, qui est le fils de cette Sophie de Hanovre, la tante chérie de la Palatine. Cependant, pour garantir l'avenir, le Régent ménage aussi ce royal cousin, les compliments ne coûtant guère à son amabilité. Mais l'ambassadeur, le comte écossais Stair, au courant des manœuvres du prince, avertissait son souverain, accablant d'amers reproches le gouvernement français. Ce fut au milieu de ces manèges que S. A. R. apprit le renouvellement de l'alliance entre George I^{er} et l'Empereur. « Depuis deux mois, toutes les fois qu'il [le Régent] leur résistait, les hommes d'État anglais l'en avaient menacé, et ne cachaient pas l'intention d'associer à leur ligue les Hollandais, pour dicter des lois à la France comme à la guerre précédente. Le duc d'Orléans en fut à la fois inquiet et piqué... Le risque d'une nouvelle guerre européenne devenait plus grand aussi depuis l'adhésion donnée par l'Angleterre aux vues ambitieuses de l'Empereur. » La sécurité de la France dépendait donc de l'alliance anglaise, puisque Philippe V ne transigeait pas. Ce fut le comble,

lorsque George I^{er} ayant battu le Prétendant, Albéróni s'ingénia à gagner les bonnes grâces du vainqueur.

C'est alors que le Régent autorisa l'abbé Dubois à reprendre des relations avec lord Stanhope devenu le ministre favori de George I^{er}. Le lord, dans sa réponse à une lettre affectueuse, ne montra à l'abbé que de la bienveillance, mais se plaignit du duc d'Orléans. Il lui fut répliqué par des justifications pleines de raison et d'esprit ; et l'on en resta là. Mais, la présence du ministre anglais en Hollande, accompagnant son maître, fut le prétexte d'une rencontre. Dubois en avait arrêté avec S. A. R. « le programme et les phases successives avant son départ de Paris » ; et il s'en allait, le 20 juin 1716, sous le nom de M. de Saint-Albin. Il expliquait à Stanhope son voyage à La Haye par l'achat d'une bibliothèque rare, et les non moins rares tableaux des *Sept Sacrements* du Poussin à reprendre à des marchands juifs. Ainsi s'engagèrent les préliminaires, et jamais partie d'escrime politique ne fut jouée avec plus d'art. Il faudrait lire les longues relations de M. de Saint-Albin pour imaginer la ruse, la souplesse des deux athlètes, dit Lémontey.

Comme Stanhope se prévalait des embarras de la Régence, le partenaire rétorquait : « S'il pouvait y avoir quelque danger, ce qui n'est pas possible, la douceur et l'équité de M. le duc d'Orléans suffiraient pour nous mettre à couvert. Vous parlez de mécontents ? Mais, savez-vous qu'il n'en est pas un qui, au premier coup de tambour, ne se crût déshonoré si nous ne lui permettions pas d'aller se faire

tuer pour nous. » C'était sous un feu roulant de paradoxes que prenait tournure cette grave affaire. « Si des sots ont quelquefois décidé du sort du monde, on n'en fera pas le reproche à cette rencontre... qui changea pour trente ans la face politique de l'Europe. »

Philippe d'Orléans avait donné une sorte de consentement par une lettre à George I^{er}, une autre au comte anglais : « Je mortifierais votre ami l'abbé Dubois, qui est en Hollande pour sa curiosité », écrivait-il à Stanhope, « si je ne lui permettais pas, Monsieur, de vous faire connaître que je suis toujours persuadé que vous désirez plus que personne que je sois uni d'amitié avec le roi de la Grande-Bretagne, et que vous y contribuez en tout ce que vous pouvez. Je n'oublierai rien de ma part de ce qui pourra y servir, et je laisse à votre zèle, pour nos avantages communs, à faire le reste. Je serai ravi d'une liaison qui mette en évidence mes intentions, et se maintienne par vos soins. Je dois ces sentiments à l'ancienne confiance que j'ai en vous, et vous me ferez plaisir, Monsieur, de compter toujours également sur mon amitié. »

Les négociations commencèrent. La conduite antérieure du Régent et l'état présent de l'Europe n'étaient pas pour prévenir en faveur de la France. L'Empereur ayant battu les Turcs à Péterwardein, la diète de Ratisbonne mettait fin à la guerre d'Orient ; aussi, allait-il librement dépouiller la Suède avec les autres princes allemands. George I^{er} ayant vaincu son rival Jacques III, le protégé secret

du Régent, et par ailleurs, pris Wender et Mender, se montrait difficile, et ne consentait pas sans humeur au rappel des traités d'Utrecht, pénibles en Angleterre au parti des whigs, et surtout à Charles VI. C'était cependant la seule preuve qu'ils pouvaient nous donner de leurs intentions pacifiques.

Mais en retour, ils exigeaient l'expulsion de France du Prétendant, le sacrifice du projet de Mardyck, et quelques avantages douaniers à la Hollande. Le duc d'Orléans se prépara à affronter les résistances des conseils du royaume. Pour les forcer, il leur fit entendre, avec cette persuasion douce qui était la sienne, « que l'Angleterre avait fait la paix d'Utrecht, que cette paix était nécessaire à la France, et qu'il fallait ne pas mécontenter les Anglais, les whigs, trop heureux de détruire le parti pacifique des torys, et tout prêts à renouveler les coalitions de la guerre précédente. Il discuta, avec plan à l'appui, le prix que coûterait l'établissement d'un port militaire à Mardyck : cent trente-cinq millions, et conclut que la France n'était pas en état de soutenir une pareille charge, ni celle de la guerre que ce travail coûteux provoquerait. » La crainte de la guerre, la menace de la ruine levèrent les hésitations. Cependant, il y aura encore bien des fluctuations, de l'un et l'autre côté de la Manche, et l'Empereur averti envoyait à La Haye un ambassadeur pour nous contrecarrer.

Toutes ces difficultés furent pour le Régent une suite d'épreuves, mais surtout pour Dubois, qui à Londres pour négocier, et sans nouvelles, vivait

de tourment. Comme il ne pouvait s'en prendre qu'à Philippe, il écrivait, le 18 septembre 1716 : « J'espère que l'habitude que V. A. R. a d'être tranquille dans le péril ne la conduira pas jusqu'à s'endormir dans celui-ci, et qu'Elle se souviendra que l'Évangile et le bon sens, qui vient aussi de Dieu, disent : « Qui amat periculum, peribit in eo... »

Et à Iberville, notre ambassadeur auprès de Georges I^{er} : « Vous aurez ménagé l'essentiel quand vous aurez ménagé le temps. Le plus grand service à rendre à l'État, et le plus agréable à S. A. R., c'est d'abréger. » C'était bien en effet l'avis du Régent, surtout depuis qu'une deuxième tentative de rapprochement avec Philippe V avait encore échoué. Le marquis de Louville envoyé à Madrid avait été expulsé, sans autre explication. Stanhope, dans le même temps, obtenait à l'Escurial, pour son maître, en février et juillet 1716, les plus avantageux traités commerciaux.

Il fallait donc se hâter ; mais que d'oppositions, de résistances de tout côté ; l'abbé, toujours sur la brèche, criait grâce. « S'il me prend la fantaisie », écrivait-il, « de faire la relation des combats en champ clos que j'ai essuyés chez M. Stanhope..., vous aurez pitié de moi. » Qu'on imagine cette incroyable activité, qui lui faisait écrire, presque chaque jour, des dépêches parfois de cent cinquante pages, révélant dans leur subtilité le génie du négociateur. Le Régent, d'un style aussi souple, mais bien plus élégant, répondait, circonspect, partagé entre les idées de la « vieille Cour » et « l'esprit nouveau » qu'exigeait le moment. L'ancien précepteur, toujours fier

de son élève, même quand il se dérobaît, le complimentait ainsi : « On ne vous refuse aucun talent parmi les étrangers... Vous ne visez point à faire de belles lettres, et vous écrivez dans la perfection. »

Les négociations aboutissaient cependant ; et le 4 janvier 1717, le traité de la Triple-Alliance était signé à La Haye entre la France, l'Angleterre et la Hollande. « Cette alliance », comme disait Dubois au Régent, « déterminera le système de l'Europe, et donnera à la France la suprématie qu'elle ne pourrait acquérir autrement. Cela posé... elle me paraît sans prix. » Et, en effet, elle était sans prix. Si Philippe d'Orléans trouva dans ce traité ses propres avantages avec ceux de l'État, peut-on le lui reprocher ? Sans doute, le rappel des successions confirmait ses droits au trône ; sinon, quelles eussent été les garanties de paix ? L'omission de ce rappel aurait aussi bien passé pour une rupture déguisée des traités d'Utrecht, comme le désirait l'Empereur. Que Dubois, pendant ces longs mois de discussion fiévreuse, ait pensé à ce qui pouvait convenir à son maître, c'est bien naturel ; mais, qu'il ait vu dans l'intérêt de S. A. R. celui de la France, cela aussi est certain, puisque, bien qu'on en ait dit, ils se confondaient.

Qui donc mieux que l'abbé Dubois pouvait défendre, contre les malveillants et l'orgueilleux scrupule du Régent, l'œuvre difficile qu'il venait d'accomplir ? « Je vous avoue, Monseigneur », écrivait-il avant la signature, « que j'ai une impatience incroyable que le maréchal d'Huxelles vous porte le traité signé. Pour lors vous pourrez écou-

ter avec plus de tranquillité les balivernes qui se peuvent dire sur ce que, dans le traité, il sera fait mention de la succession à la Couronne. Que pouvez-vous faire de plus important pour le Roi, que d'assurer la paix dans son royaume, et de le lui rendre tranquille et muni de bonnes alliances ? Si on vous impose la condition de garantir la succession d'Angleterre, et que cela attire nécessairement de faire mention de celle de France, il faut vous remercier de faire cette alliance à si bon compte, et votre intérêt n'a aucune part à cette disposition. Mais, si ce traité vient à bonne fin, il me paraît que tout ce que j'apprends ici, que le bruit qu'il fera dans l'Europe, fera taire celui des bourgeois de Paris, parmi lesquels je compte nos plus merveilleux seigneurs. »

« Cependant, le calme parfait a succédé aux alarmes », écrivait Le Dran ; et Stanhope à Dubois : « Votre voyage à La Haye, Monsieur l'abbé, a sauvé bien du sang humain, et il y a bien des peuples qui vous auront obligation de leur tranquillité, sans s'en douter. » Et c'est sur ce principe de pacification que le Régent établissait son système de gouvernement ; un gouvernement stable, solide, sur la base des traités d'Utrecht.

Il écrivait à son ambassadeur à Madrid, après le traité de La Haye : « Vous savez depuis longtemps, par les ordres que je vous ai donnés en différentes occasions, combien j'ai moi-même désiré de pouvoir, suivant les vues du feu roi, achever d'affermir la tranquillité de l'Europe en contribuant par nos offres à établir une paix sincère et stable entre le roi

d'Espagne et l'Empereur ; et il est aisé de juger qu'indépendamment de la satisfaction que j'aurais eu d'y réussir, par rapport au bien et à la sûreté du Roi Catholique, mon intérêt et le sien s'y trouvaient également. » Mais Philippe V, ni l'Empereur n'allaient pas de si tôt céder.

Le duc d'Orléans donnait à Dubois, pour ses intelligents et fidèles services, la riche abbaye de Saint-Riquier, au diocèse d'Amiens ; et après l'avoir désigné à la charge de secrétaire du cabinet du Roi, il le nommait au conseil des Affaires étrangères.

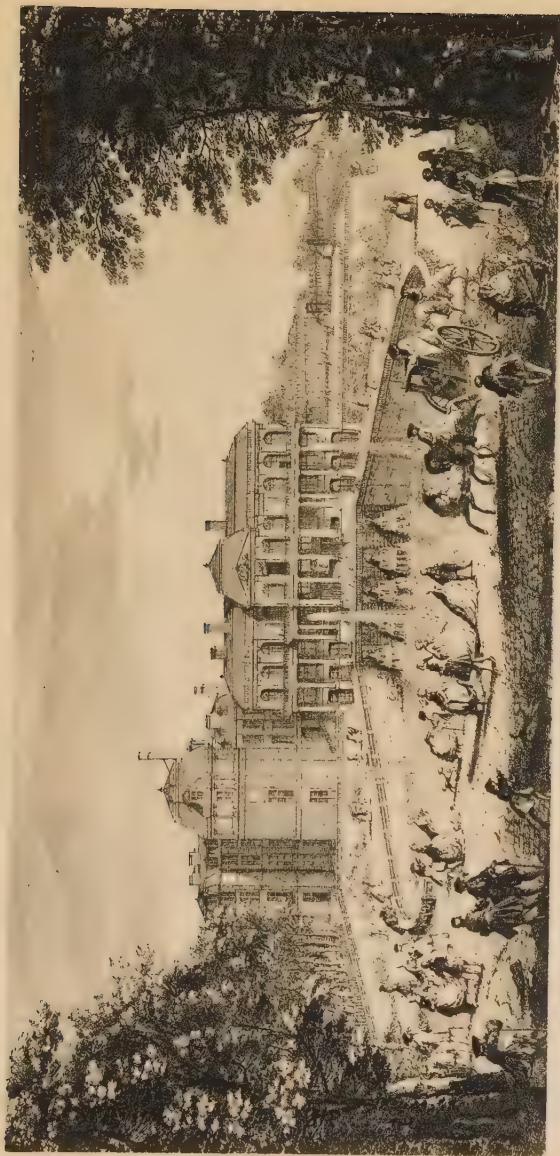
L'abbé Dubois, aux Affaires étrangères, tenait les fils de la vaste intrigue, qui allait se résoudre en la Quadruple-Alliance. Nous avons vu que Louis XIV était mort sans avoir pu ni à Utrecht, ni à Rastadt, complètement abriter le trône de Philippe V ; « et la trêve équivoque, qui suspendait les coups et non pas les haines entre l'Autriche et l'Espagne, semblait surtout une cause prochaine d'embrasement. »

Il est temps de présenter l'abbé Albéroni, ce personnage, fils d'un jardinier que son maître, le duc de Parme, envoya en Espagne pour accompagner Élisabeth Farnèse, la nouvelle reine, sa nièce. C'était physiquement une sorte de nain, tout en largeur, avec une tête énorme ; mais, dans ce visage si vulgaire, des yeux splendides fascinaient. Dès que cet homme parlait, on était sous le charme de la voix d'une douceur singulière, et d'une élocution vraiment surprenante. Sans doute, sous le beau ciel de son pays, il n'eût été, a-t-on dit, qu'un bon curé, gai, heureux, bienveillant ; dans cette cour passionnée

et farouche, il devint ce ministre au travail extraordinaire, dont l'orgueil en folie ne songea plus qu'à subjuguier la France, l'Europe. Cependant, une sorte de trivialité « retint Albéroni au-dessous de la sphère des grands politiques ». On a comparé sa fortune à celle de Dubois ; mais l'un aboutit, là où devait échouer l'autre. C'est, au reste, la même ambition, la même activité, le même courage ; l'éloquence latine chez l'un, l'esprit français chez l'autre ; tous deux manquant de cette élégance morale, qui dit l'origine.

Alors qu'à Madrid, Albéroni forgeait des armes pour la guerre, à Londres, Dubois travaillait à la paix, « et à affermir, malgré lui-même, Philippe V sur le trône ». Le « grand projet » était bien défini. Mettre un terme aux contestations toujours pendantes entre Philippe V et Charles VI. Élisabeth Farnèse dirigée par le ministre, toute puissante sur l'esprit du roi, « parce qu'elle était par ailleurs son esclave », avait eu, dès les premiers moments, une politique tout italienne. Le Parmesan réorganisait en Espagne une marine et des finances épuisées, afin d'appuyer dans la Méditerranée les ambitions de la Reine.

Cependant, Dubois avait débarqué en Angleterre en ministre de Louis XV, avec la vaisselle d'or du Roi, pour représenter, « un poète pour tenir la plume », et de riches étoffes pour persuader les femmes en crédit. De loin, il surveillait le Palais-Royal, où son prince aux prises avec le Parlement, la querelle religieuse, la crise financière, et la « vieille Cour », passait par bien des alternatives, lorsque Albéroni lui-même vint le tenter ; « les par-



Cliché Tallandier

Vue d'une des ailes du château de Saint-Cloud d'après une estampe de J. RIGAUD

tisans de l'Espagne relevaient chaque jour la tête ». Et Dubois écrivait : « C'est un point bien délicat, Monseigneur, que les nouvelles ouvertures que l'on a faites à V. A. R... Le lion qui a une épine au pied se la laisse tirer avec douceur ; mais lorsqu'il a repris ses forces, il n'y a que dans la fable qu'il se souvient du bienfait. »

Les entreprises d'Albéroni sur la Sicile allaient hâter les négociations. Généreusement, la France et l'Angleterre ne demandaient rien pour elles, mais le roi George et le Régent favorisaient, l'un, l'Empereur, l'autre, Philippe V. Le traité définitif de la Quadruple-Alliance fut signé le 2 août 1718, à Londres, entre le roi de France, l'Empereur, le roi de Grande-Bretagne et les États-Généraux de Hollande.

Le Régent écrivait à Dubois après le traité : « Mon cher abbé, je vous attends avec impatience. » Le 17 août, à une heure du matin, l'heureux négociateur entra dans la chambre de Philippe, « qui l'embrassait tendrement ; l'après-midi, il l'emmenait à Saint-Cloud afin qu'il pût se reposer ». C'est là qu'ils apprenaient l'échec de la flotte espagnole battue à Passaro par Byng, l'amiral anglais. C'est en vain, cependant, qu'on demandait à Albéroni, devenu cardinal, d'adhérer à la Quadruple-Alliance.

En septembre 1718, dans une lettre à Saint-Aignan, notre ambassadeur auprès de S. M. C., le duc d'Orléans disait :

« La défaite de la flotte d'Espagne, ou plutôt du cardinal Albéroni, qui, par des vues particulières et personnelles, a voulu rallumer la guerre en Europe,

en attaquant des princes qui ne pensaient point à troubler le roi son maître dans la possession de ses États, doit ouvrir les yeux aux Espagnols les plus aveugles et les plus prévenus, et je n'ai pas besoin auprès d'eux d'une autre justification. Ils doivent bien voir... que... j'ai eu grande raison de penser à la Quadruple-Alliance pour assurer la tranquillité de l'Europe, en donnant de justes bornes à la Maison d'Autriche, au delà desquelles elle ne put point passer, ce qui a toujours été mon unique vue...

« Si l'Empereur n'était pas arrêté par un traité, à présent que sa paix est faite avec le Turc, et que la flotte d'Espagne vient d'être battue, ne serait-il pas en droit et en état, non seulement de reconquérir ce qu'on lui a ôté, mais encore de mettre aux fers l'Italie, puisque le cardinal Albéroni lui a fourni le prétexte d'y faire passer toutes ses forces en l'attaquant injustement. Heureusement le traité y a pourvu en liant les mains de ce prince ; et je me suis donné autant de peine pour assurer les États d'Italie aux enfants de la reine d'Espagne, qu'Albéroni a fait d'effort pour leur faire perdre... S'il lui avait plu même de permettre à l'Espagne d'entrer dans un traité si avantageux pour cette monarchie, aussitôt la France, l'Angleterre et la Hollande en auraient fait un nouveau avec elle, pour assurer par la force la foi du traité fait avec l'Empereur, en cas que son ambition le tentât jamais de franchir les limites qui lui ont été marquées. Il est facile de voir par le traité même de la Quadruple-Alliance que nous n'avons jamais eu d'autres intentions, et si le roi d'Espagne [veut] entrer dans le traité, il en est encore temps. »

Le détail et l'ensemble de la situation, l'esprit et l'intention qui ont décidé de ce dernier traité, sont si bien exposés dans ces pages, que l'on y voit clairement combien le Régent était imbu de la politique de Louis XIV, si pour sa perte S. M. C. s'en détournait. Le désir du duc d'Orléans, ses efforts pour ramener à lui cette malheureuse Espagne, aux mains d'un ministre passionné et d'une femme plus aveugle encore, étaient bien inutiles. Philippe V refusait d'apposer sa signature à ce traité qu'on lui imposait ; Cellamare, à Paris, Montéléon à Londres, conseillaient doucement d'accéder à la Quadruple-Alliance ; le cardinal répondait par des violences envers les Anglais habitant l'Espagne.

Stanhope, au retour de Madrid, tâchait d'entraîner la France dans une manifestation contre la péninsule. Mais Dubois déclarait net que le Régent ni le royaume ne feraient la guerre, sans des motifs très graves, à une nation où un Bourbon régnait.

A l'Escurial, notre ambassadeur, Saint-Aignan, et l'agent officieux, marquis de Nancré, essayaient encore de convaincre Albéroni, plus souple depuis que Pierre I^{er}, se détachant de Madrid, revenait aux cours de Vienne et de Hanovre. Au même temps, le confesseur, Daubenton, pesait sur la conscience de S. M. C. ; mais, il avait compté sans Élisabeth ; Nancré, croyant au succès, en faisait part au Régent, lorsqu'il reçut ce billet du Jésuite dépité : « Le priedieu cette fois n'a pas été de force avec l'alcôve. » Le duc d'Orléans demandait un nouveau délai à l'Empereur qui le pressait, et à Londres qui insistait encore davantage. L'abbé Dubois, soutenant son maître, en

était avec Stair aux insultes ; celui-ci l'accusait de ne ménager dans toute cette affaire que « son cardinalat ».

C'est alors qu'on apprit, au scandale de tous, que Philippe V signifiait son congé à M. de Saint-Aignan dans les conditions les plus humiliantes. La France entière se dressa à l'injure. D'autre part, les agissements de l'ambassadeur, prince de Cellamare, n'étaient pas sans éveiller de graves soupçons. Ce grand seigneur voluptueux et solennel avait su plaire à tout le monde ; « la politique étrangère du Régent fut l'écueil où ce pilote toucha ».

Il se rendit deux fois à l'Arsenal, auprès de la duchesse du Maine, intrigant pour les légitimés et pour le roi d'Espagne. On sait que la princesse menue, « la fée » méchante, avait attiré les mécontents, les envieux, les amants, les médiocres dans une conspiration dont les archives de nos Affaires étrangères, et celles de Simancas n'ont pas gardé le secret. L'esprit de M^{lle} Delaunay et la fougue de Saint-Simon ayant ajouté le reste, il ne reste plus rien à dire sur cette aventure romanesque, sinon à rappeler que Dubois aussitôt sut en tirer parti pour étouffer dans les cœurs tout scrupule de guerre avec l'Espagne.

On saisit à l'ambassade toute la correspondance ; le représentant de S. M. C. protesta « devant Dieu et les souverains contre le traitement qu'on lui infligeait ». Insensible à la « grandiloquence », Dubois sèchement lui répondit : « On a trouvé dans vos papiers le dessein de bouleverser tout l'ordre du gouvernement et du royaume ; aussi le Roi est-il résolu

à prendre les mesures nécessaires pour assurer la paix publique, à mettre sous bonne garde vos papiers, et à vous renvoyer de même à la frontière. »

Le Régent, laissant à Dubois le rôle d'alguazil, se contentait de réunir le Conseil pour lire deux lettres de Cellamare à Albéroni ; et « il réservait la liste des conspirateurs pour leur laisser le temps de se repentir ». Le 28 septembre 1718, on arrêta, à Sceaux, le duc du Maine pour le conduire à la forteresse de Doullens, en Picardie ; la duchesse, sous bonne escorte, était menée au château de Dijon, appartenant à M. le Duc, qu'elle haïssait. « Elle dit rage de son neveu [M. le Duc], et de l'horreur du choix de celieu. » Elle ne devait pas y demeurer longtemps, non plus qu'à la Bastille les autres conjurés ; c'est là que Rose Delaunay passa les plus heureux jours de sa vie, auprès du chevalier du Menil.

Cependant la rumeur courait que la *Conspiration de Cellamare* avait pour but d'assassiner M. le Régent ; et l'indignation fut au comble lorsqu'on apprit que M. et M^{me} de Saint-Aignan, pour échapper aux brutalités, passaient la frontière à dos de mulet, alors que l'Espagnol « s'en allait avec les honneurs dus à son rang ». Mais, ce que l'on ne savait pas, c'est que notre ambassadeur avait de même intrigué à Madrid, pour le compte du duc d'Orléans, avec plus de conviction peut-être que Cellamare, à Paris, pour Philippe V.

La guerre fut résolue au conseil de Régence à l'unanimité des voix. Le duc d'Orléans jugea prudent d'en faire précéder la déclaration d'un manifeste confié à la plume ingénieuse de Fontenelle :

« ... Les longues guerres avaient laissé contre nous, dans l'Europe, des restes d'aliénation et de haine qui ne cherchaient qu'à se ranimer... Les nations s'excitaient mutuellement à la guerre par l'importance de se mettre pour toujours à couvert d'une puissance trop redoutable [la France], et qu'on s'efforçait encore de rendre odieuse par des reproches injustes de sa mauvaise foi. Quel moyen plus sûr pour dissiper cet orage que de s'unir avec la puissance qui, de concert avec nous, avait rappelé la paix par les traités d'Utrecht... ? Elles comptèrent aussitôt que rien ne contribuerait davantage à confirmer une paix encore mal assurée, qu'une alliance défensive entre la France, l'Angleterre et les Provinces-Unies pour maintenir les traités d'Utrecht et de Bade, et pour la garantie réciproque de leurs États. Avant toute ouverture de négociation, Sa Majesté donna avis de son dessein au roi d'Espagne... Les vrais motifs du refus [d'accéder au traité]... viennent enfin d'éclater. Les lettres de l'ambassadeur d'Espagne au cardinal d'Albéroni ont levé le voile qui les couvrait. Il aurait vu avorter par là ces complots odieux qu'il tramait contre nous. Il eut perdu toute espérance de désoler ce royaume, de soulever la France contre la France, d'y ménager des rébellions dans tous les ordres de l'État, de souffler la guerre civile dans le sein de nos provinces et d'être enfin, pour nous, le fléau du ciel en faisant éclater ses projets séditieux et jouer cette mine, qui devait, selon les termes des lettres à l'ambassadeur, servir de prélude à l'incendie. Quelle récompenses pour la France des trésors qu'elle a

prodigués et du sang qu'elle a répandu pour l'Espagne ! La Providence a éloigné de nous ces malheurs, et tous les Français, à la vue de la trahison qui nous les préparait, en attendent et en pressent la vengeance. »

Ce manifeste répondait à une déclaration solennelle de Philippe V, du 25 décembre 1718, dans laquelle le manque de mesure, de prudence, de loyauté, s'étalait dans la plus impudente franchise. Elle fut suivie de quatre autres publications aussi maladroites, aussi injurieuses pour la nation que pour S. A. R. Le Régent fut celui qui dans ses mains loyales tenait les destins de la France.

Les préparatifs de guerre furent si lents chez les alliés, qu'Albéroni, comptant encore sur l'imprévu pour se sauver, multipliait les intrigues ; sa jactance n'était pas sans irriter le duc d'Orléans. « Monsieur le Régent pouvait, quand il voudrait, envoyer une armée de Français ; il n'y aurait pas de coup de fusil tiré, et le Roi tiendrait des vivres prêts pour le recevoir. » En ce moment Philippe V, dans une crise de peur malade, ne quittait pas ses appartements, et c'est la reine Élisabeth, détestée de tous les Espagnols, qui, à cheval, les pistolets à l'arçon, passait la revue des troupes, vêtue d'une robe « dont les broderies d'argent éclataient sur un fond d'azur ». Les toilettes de S. M. venaient de Paris ; ce fut « un article ajouté aux droits des gens par la galanterie française ».

Le maître était Albéroni ; c'est lui qu'il fallait atteindre. Répondant aux désirs du Prétendant, il armait à Cadix les débris de la flotte de Passaro, et

il offrait à Jacques Stuart trois navires pour gagner trois royaumes. La tempête dispersa l'expédition.

Pendant ce temps, quarante mille hommes passaient les Pyrénées. Le Régent avait établi le plan de campagne : menacer la Biscaye pour diriger sur la Catalogne la principale attaque. La rapidité des succès modifia les prévisions. L'avant-garde s'ouvrait, sans coup férir, l'entrée de Passage, l'arsenal et le chantier de construction de l'Espagne. Tout fut détruit. A ces nouvelles, Philippe s'indignait ; mais, les Anglais présents à l'armée « surveillaient de près ces barbares exécutions si avantageuses à la suprématie maritime de leur patrie ». La campagne se terminait par la prise de Fontarabie et de Saint-Sébastien.

Alors, on vit Philippe V sortir de sa léthargie, et par une lettre au Régent, où l'inconscience le disputait à l'odieux, lui proposer le démembrement de la France et de l'Angleterre, et un royaume dans le pays mutilé de ses aïeux. Le duc d'Orléans en eut une surprise douloureuse, et ne répondit pas.

Pendant que nos armées victorieuses au delà des Pyrénées tâchaient de brider la frénésie d'Albéroni, celui-ci aidait les Bretons dans leur révolte, fournissant hommes et argent. Ce fut, sans doute, pour le Régent l'épisode le plus pénible de cette guerre de conspirations. Depuis longtemps, la Bretagne soulevée contre les impôts n'était pas sans inquiéter S. A. R. Le gouverneur, maréchal de Montesquiou, ne venait pas à bout de la noblesse indisciplinée du pays. La duchesse du Maine avait essayé de l'engager dans son parti ; mais tout se résuma en « une révé-

rence », du moins s'il faut l'en croire. Albéroni alla plus loin ; déçu en Turquie, en Suède, en Écosse, il s'accrocha en désespéré à cette dernière aventure.

Le duc d'Orléans veillait. La saisie des papiers de Talhouët faisait dire au prince : « que tout y respirait l'indépendance, l'esprit républicain, la sédition et la révolte ». Il s'agissait de haute trahison, et il y eut tant d'inculpés, que les prisons de Nantes furent pleines. Philippe retint quatre noms ; ils appartenaient au vieil armorial de Bretagne : Pontcallec, Montlouis, Talhouët, Couëdic. Convaincus de lèse-majesté, le 12 mars 1720, à huit heures du soir, aux flambeaux, les coupables montèrent sur l'échafaud.

Cet acte sévère de justice eut un grand retentissement. On avait compté à tort sur l'indulgence du Régent ; il s'était de même montré intraitable lors de l'affaire du comte de Horn, assassin et voleur d'assignats, apparenté aux plus hautes familles d'Europe. « La mort des quatre Bretons couvrit de deuil la cour d'Espagne. » Le soir de ces exécutions, le justicier, Philippe d'Orléans, dut se montrer au souper du Palais-Royal, plus éblouissant encore que de coutume, plein d'esprit et de verve, à cause de son cœur torturé.

« Nous sommes tout à fait de l'avis du Régent », écrivait le ministre anglais Craggs au comte Stair, le 5 octobre 1719 ; « l'expulsion du cardinal Albéroni est le meilleur moyen de parvenir à une bonne et solide paix ». On avait accordé trois mois au roi d'Espagne pour adhérer à la Quadruple-Alliance,

au terme desquels les fils du second lit seraient exclus des duchés italiens. Et, « pour faire converger au même but tous leurs moyens d'action, Stanhope et Dubois résolurent de mener vivement les opérations militaires en Catalogne... ; c'était le point sensible de la monarchie espagnole. La tranquille vallée d'Urgel fut troublée par le bruit des armes ; les forts qui la protégeaient furent enlevés presque sans coup férir. »

Tous les malheurs de la guerre allaient retomber sur Albéroni. Élisabeth Farnèse ne le considérait plus « qu'avec dégoût », se rappelant un peu tard, il semble, qu'il était fils d'un jardinier. Le 5 décembre 1719, le Roi et la Reine, avant de partir pour la chasse, dès le point du jour, remettaient au secrétaire d'État un décret ordonnant au cardinal de quitter Madrid et le royaume à bref délai, sans plus paraître devant Leurs Majestés Catholiques.

Il s'en alla par la route prescrite : l'Aragon, la Catalogne, le Languedoc et la Provence. Et dans ses confidences outrées et singulières au chevalier de Marcieu, il en voulait surtout au faible Philippe V, parlant de « l'instinct animal avec lequel il avait perverti la Reine ». Un cri de joie accueillit, dans toute l'Espagne, la chute du cardinal, et l'on s'en réjouit aussi à Paris et à Londres. On crut alors qu'il n'y aurait plus d'obstacles à la paix ; mais on comptait sans les exigences des souverains espagnols, dont la victoire eût peut-être excusé les prétentions. Enfin, après bien des détours, le 20 mai 1720, fut ratifiée, à La Haye, l'adhésion de Philippe V à la Quadruple-Alliance.

On sait que la Sicile revenait à l'Empereur ; le duc de Savoie, cédant la Sicile, devenait roi de Sardaigne, sans gagner au change ; le roi d'Espagne renonçait une fois encore à la couronne de France, et son fils, Don Carlos, acquérait les duchés italiens. Mais Gibraltar avait de même été promis à Philippe V, et George I^{er}, ou plutôt son Parlement, refusait de s'en défaire. Une dépêche d'Angleterre, du 12 janvier 1720, « bouleversa le duc d'Orléans et le mit au désespoir. Il se croyait engagé à l'égard du roi d'Espagne, et perdu d'honneur devant l'Europe, témoin de son affront ».

Le Régent faisait retomber sa colère sur Dubois, qu'il disait « trop Anglais » ; et celui-ci, anxieux, écrivait à lord Stanhope, que S. A. R. « ne pouvait mettre ensemble la fidélité et la délicatesse qu'il a eues dans le cours de l'alliance pour tout ce qui a pu convenir et plaire au roi votre maître, et l'injure qu'on lui fait en retirant les paroles qu'on lui a permis de donner ».

L'indignation de Philippe se doublait d'une peine plus grande ; il détestait, de tout son cœur de prince français, cette marine anglaise, qui allait croissant depuis notre désastre à La Hougue ; de quelle importance était pour elle, cette forteresse de Gibraltar, commandant la Méditerranée ! Après une discussion orageuse avec lord Stair, le prince écrivait au roi George :

« Monseigneur, j'envoie en diligence le comte de Senectère auprès de V. M. pour lui représenter la situation dangereuse où m'a jeté la réponse qui a été faite au nom de V. M. sur la restitution de

Gibraltar. Depuis que l'abbé Dubois m'eut écrit d'Angleterre que V. M. lui avait dit qu'elle me permettait d'offrir cette condition au roi d'Espagne, je l'ai fait renouveler à ce prince jusqu'à ce jour dans toutes les occasions qui se sont présentées, et même dans les manifestes que j'ai fait publier et répandre dans toute l'Europe.

« Ainsi je consentirais tant à ma perte qu'au déshonneur de manquer à un engagement si public, et je suis persuadé que, sans cette condition, l'Espagne essuierait encore des extrémités, et qu'inutilement nous nous flatterions de consommer incessamment votre grand ouvrage de la paix.

« Votre Majesté sait mieux que personne le prix de la fidélité et de la bonne foi, puisqu'elle s'est toujours distinguée par ces grandes qualités. Mais, elle juge bien que, si on pouvait m'accuser en France d'y manquer dans cette occasion, je perdrais toute ma considération et tout mon crédit, dont j'ai tâché toujours de faire usage autant pour l'intérêt de l'Angleterre que pour le mien.

« Déjà sur ce qu'on a su de la réponse de vos ministres..., j'essuie, ici, des discours fâcheux, et j'ai des motifs bien puissants de supplier instamment V. M. de prendre les mesures que ses bontés pour moi et sa sagesse lui inspireront pour faire cesser cette importante difficulté... »

Dubois suppliait de nouveau « pour contenter S. A. R. sur cet article, sur lequel Elle est trop frappée pour en revenir ». L'Angleterre répondait à la loyauté déconcertée du Régent, que l'offre avait été mal interprétée et qu'elle ne fut faite que pour

prévenir la guerre. Puisqu'elle avait été si injustement entreprise par le cardinal Albéroni, on ne céderait pas la forteresse. Et James Craggs précisait : il y avait eu l'agression de l'Espagne contre l'Empereur ; les intrigues du Parmesan pour procurer à son maître la régence en France, et le cas échéant, le trône ; l'Autriche attaquée par lui en Italie ; et l'aide au Prétendant pour débarquer en Écosse. C'est alors que, pour éviter les malheurs possibles, on proposa à Philippe V, Parme et la Toscane, et même Gibraltar ; il persista à vouloir la guerre. Le Régent répliquait qu'il « avait donné sa parole », et qu'il mettait son honneur au-dessus de toute diplomatie.

La crainte vint à Londres que S. A. R. prît prétexte de l'incident pour changer de système politique et se tourner tout à fait du côté de l'Espagne. On le crut d'autant que le Régent refusait de soutenir les ambitions de George I^{er} dans la Baltique ; l'on sut bientôt qu'il travaillait à transformer l'adhésion contrainte de Philippe V à la Quadruple-Alliance, en une paix durable. C'était l'avis de Dubois, devenu archevêque de Cambrai, et de Laulés, l'ambassadeur d'Espagne, qui, par intérêt, décriait Philippe et son gouvernement, mais en venait, lui aussi, à considérer le traité avec complaisance ; il fut signé à Madrid, le 27 mars 1721, à onze heures du soir. L'entente fut complète ; et on se promettait, pour certains articles, de faire agir les plénipotentiaires devant le futur congrès de Cambrai.

C'était, pour le Régent, la réalisation de son désir le plus cher, le couronnement de ses longs

efforts. Il écrivait à S. M. C., le 22 avril 1721 : « Je n'ai jamais reçu aucune nouvelle qui m'ait causé tant de joie que celle de la résolution que V. M. vient de prendre pour assurer une parfaite union entre la France et l'Espagne. Dans l'empressement que j'ai eu de parvenir à une situation si heureuse, j'avoue que je ne me suis pas borné aux avantages qui en doivent revenir aux deux couronnes, et que j'ai porté mes vœux jusqu'à pouvoir convaincre V. M. de mon attachement à sa gloire, à ses intérêts, et à sa personne... »

Et comme l'Empereur inquiétait encore par ses prétentions italiennes, l'Angleterre alléguait ce motif pour faire des avances à la France et à l'Espagne, et, chacune y trouvant son intérêt, l'alliance entre les trois puissances est signée le 13 juin 1721. Dès que S. A. R. eut édifié le « pacte de famille » avant la lettre, elle donna tous ses soins à la réconciliation des pays du Nord. On sait que la Suède « avait hérité des malheurs de Charles XII » ; le czar surtout l'avait accablée. Le duc d'Orléans offrit son intervention et ses largesses, afin de dénouer cette tragédie, qui depuis si longtemps ensanglantait l'Occident.

Ainsi la politique extérieure de Philippe aboutissait à cette pacification générale, qu'il avait toujours poursuivie ; à cette alliance intime avec l'Espagne, qu'il avait tant désirée ; à cette grandeur de la France enfin, qui faisait de son Régent l'arbitre souverain de l'Europe.

CHAPITRE XI

INFANTES ET PRINCESSES

LE marquis de Maulevrier, notre ambassadeur à Madrid, mandait à Dubois, le 26 juillet 1721 : « S. M. C., pour donner à S. A. R. des preuves indubitables de son amitié, de sa tendresse, et de l'éternelle et bonne intelligence qu'Elle désirait entretenir avec le Roi, avec sa propre famille, et avec M. le Régent, demandait à S. A. R., M^{lle} de Montpensier, sa fille, en mariage pour M^{er} le prince des Asturies, et proposait en même temps de marier l'Infante d'Espagne, fille unique de S. M. C., avec le Roi ; que ce dessein n'était point nouveau dans le cœur de S. M., qu'Elle serait ravie qu'il s'exécût, qu'Elle le désirait avec ardeur, et de resserrer par là le lien du sang des Bourbons ; que rien ne convenait mieux, ni tant, aux deux familles, que ces deux alliances. »

Si S. M. C. désirait avec ardeur ce lien du sang des Bourbons, le Régent n'en était pas moins fervent. Aussi écrivait-il à Philippe V, le 4 août 1721 :

« Monseigneur, l'expérience a fait connaître à toute l'Europe qu'entre les grandes qualités qui ont toujours distingué V. M., la candeur et la vérité ont été dans tous les temps la règle de ses actions. J'ai vu naître et perfectionner ces vertus... qui ont fait une si forte impression sur moi, que je trouve

dans le rétablissement de l'union entre le Roi et V. M., et dans le retour et la confiance de l'amitié dont Elle m'honore, la plus grande satisfaction que j'aie jamais eue. Aussi n'étais-je occupé que du désir sincère de conserver ce bien si précieux, persuadé qu'il renferme seul tous les avantages que je pouvais désirer. Vous pouviez seul y mettre le comble et V. M. vient de le faire... en formant le dessein d'unir plus étroitement les deux couronnes par l'assurance du mariage du Roi avec l'Infante d'Espagne.

« J'avouerai en même temps à V. M. que, comme Elle veut combler mes désirs par l'honneur qu'Elle fait à M^{lle} de Montpensier, ma fille, de la choisir pour épouse de M. le prince des Asturies, je n'ai pas d'expressions assez fortes pour lui marquer combien j'ai le cœur pénétré de ce nouvel effet de ses bontés... »

Le duc d'Orléans, bien que toujours très courtois dans sa correspondance, n'avait pas, d'ordinaire, un abandon aussi expansif ; mais la joie, comme il le disait, « comblait » tout son cœur. A la lecture de cette lettre qu'il fit à haute voix, Philippe V était si ému, qu'à peine pouvait-il prononcer ; et, à l'entendre, la Reine s'évanouissait à demi. C'est que leur petite Infante, Anne-Marie-Victoire, était appelée à monter sur le trône de France, « du plus beau royaume sous les cieux ».

Cependant, il fallait encore le consentement du principal intéressé, de Louis XV, le jeune roi, déjà étrange, inquiétant, et que les « surprises » effarouchaient. Lorsqu'on annonça au prince ses fian-



Cliché Braun

LOUIS XV et l'Infante d'Espagne, d'après un tableau de BELLE

çailles avec sa cousine germaine, l'Infante, il resta interdit. « Le dos du Roi était vers la porte par où nous rentrions », écrit Saint-Simon, « M. le duc d'Orléans en face plus rouge qu'à l'ordinaire ; M. le Duc auprès de lui ; tous deux la mine allongée ; le cardinal Dubois et le maréchal de Villeroy, en biais ; et M. de Fréjus tout près du Roi... je le vis rouge et les yeux pleins de larmes... Le maréchal de Villeroy secouant sa perruque tout à son ordinaire : « Allons, mon maître, disait-il, il « faut faire la chose de bonne grâce. » Fréjus se baissait et parlait au Roi à demi-bas... A la fin, je démêlais que le Roi ne voulait point aller au conseil de Régence, et qu'on le pressait là-dessus ». Alors le Régent, qui aimait tant son petit-neveu, « s'approcha tout contre », pour lui dire, sans doute, quelques mots d'affection ; c'est à cette voix tendre qu'il obéit.

Au Conseil, « M. le duc d'Orléans déclara le mariage et la prochaine venue de l'Infante, apportant tout de suite la convenance et l'importance de l'alliance, et de resserrer par elle l'union si nécessaire des deux branches royales si proches, après les fâcheuses conjonctures qui les avaient refroidies. Il fut court, mais nerveux, car il parlait à merveille, et demanda les avis... Puis, il se tourna vers le Roi, il s'inclina, et, d'un air souriant, comme pour l'inviter à prendre le même, il lui dit : « Voilà donc, Sire, votre mariage approuvé et passé, et une grande et heureuse affaire faite. » Louis fut triste tout le jour ; mais le Régent exultait ; son enfant, princesse des Asturies, cela passait toutes ses espérances ; et ce

bonheur lui était un réconfort parmi tant de soucis.

Louise-Élisabeth d'Orléans, M^{lle} de Montpensier, fut retirée du couvent de Saint-Paul, abbaye aux portes de Beauvais, à l'âge de cinq ans. On l'y avait donc envoyée peu après sa naissance. Dès qu'elle fut une petite personne de qui une gouvernante pouvait se charger, le père la fit revenir. Pour montrer à l'enfant son plaisir de la revoir, il imaginait de la conduire le soir même à l'Opéra. Toute l'éducation d'Élisabeth se partagera entre la faiblesse du père et l'indifférence de la mère ; l'on jugera des résultats. De longtemps on ne sut rien d'elle, sinon qu'elle était « insupportable », et point belle, comme dit la Palatine ; mais il faut faire la part des exagérations de Madame. Au mariage de M^{lle} de Valois, sa sœur, on la voyait, de blanc vêtue, porter la traîne du manteau de celle qui devenait duchesse de Modène. Elle avait douze ans lorsqu'on la fiançait à l'héritier de la couronne d'Espagne ; et secrètement, on promettait sa cadette, Beaujolais, à Don Carlos, second fils de S. M. C.

Le 22 octobre 1721, l'ambassadeur extraordinaire, duc de Saint-Simon, se rendait à Madrid demander pour son souverain la main de Marie-Anne-Victoire. Au même temps, l'envoyé extraordinaire d'Espagne, duc d'Ossonne, priait Louis XV de lui accorder M^{lle} de Montpensier pour le fils aîné de son maître.

Le Palais-Royal s'illumina comme aux grands jours ; le Régent donna, pour le contrat, des fêtes merveilleuses ; le bal paré fut ouvert par le Roi éblouissant de diamants, et la nouvelle princesse

des Asturies, toute menue dans sa robe tissée d'argent.

Vint le départ ; l'Infante montait en carrosse avec son père et son frère, qui l'accompagnaient jusqu'à Bourg-la-Reine. Là, très ému de quitter son enfant, Philippe d'Orléans la recommandait à M^{me} de Soubise, sa gouvernante ; et elle s'en alla vers les Pyrénées, escortée de quatre-vingts gardes du corps, et de cent cinquante hommes magnifiquement équipés par le prince de Rohan, nommé pour recevoir à la frontière l'Infante, fille de Philippe V. Parmi ces hommes se trouvaient, dit-on, quarante voleurs affiliés à la bande du célèbre Cartouche.

Après l'échange des deux Infantes dans l'Ile des Faisans, sur la Bidassoa, chacune d'elles continua la route qui la menait l'une à Paris, l'autre à Madrid. A Lerma, la famille royale espagnole et Saint-Simon attendaient M^{lle} de Montpensier.

Rappelons que Saint-Simon était parti pour son ambassade un mois auparavant, en grande escorte, avec ses deux fils, afin d'obtenir, pour l'un, la Toison d'or, pour l'autre, la « Grandesse ». La représentation, les dépenses folles qu'occasionnèrent cette importante mission, devaient le ruiner complètement. Tout le long de la route, ce ne fut qu'encens vers le grand seigneur. Le lendemain de son arrivée, magnifiquement paré, très droit sur ses petites jambes, très fier, il est présenté à S. M. par le ministre Grimaldo et Maulevrier, notre ambassadeur.

« Le premier coup d'œil m'étonna si fort, dit-il, que j'eus besoin de rappeler tous mes sens pour m'en remettre. Je n'aperçus nul vestige du duc

d'Anjou, qu'il me fallut chercher dans un visage fort allongé, changé, et qui disait encore beaucoup moins que lorsqu'il était parti de France. Il était fort courbé, rapetissé, le menton en avant, fort éloigné de sa poitrine ; les pieds tout droits qui se touchaient et se coupaient en marchant, quoiqu'il marchât vite, et les genoux à plus d'un pied l'un de l'autre. Ce qu'il me fit l'honneur de me dire était bien dit, mais l'un après l'autre ; les paroles si traînées, l'air si niais que j'en fus confondu. Un justaucorps sans aucune sorte de dorure, d'une manière de bure brune à cause de la chasse où il devait aller, ne relevait pas sa mine, ni son maintien. » L'exil, le poids de la couronne l'avaient accablé, et aussi le désagrégeait un tempérament excessif que sa piété dévote n'arrivait pas à refréner. Le Régent lisait avec avidité les dépêches de Madrid.

Cependant, à l'audience publique du 25 novembre, Philippe V se montra un tout autre personnage ; le sang des Bourbons se réveillait à l'imposante cérémonie, où il jouait le principal rôle. Saint-Simon nous conte qu'il fut reçu au bas du grand escalier du palais royal par le duc de Loria ; dans l'antichambre, les gardes faisaient la haie ; les « grands » attendaient et s'avancèrent ; quand S. M. fut annoncée, les « grands » se placèrent le long de la muraille, et la foule près des portes. Et on vit alors notre ambassadeur extraordinaire, « en habit d'or rechampi », entrer dans la salle d'audience avec son plus grand air, et faire une profonde révérence ; le Roi ôta son chapeau, puis se recouvrit ; le duc, au milieu de la pièce, s'inclina très bas, de nouveau,

puis une troisième fois près du trône ; le souverain se découvrit encore, puis se recouvrit.

Saint-Simon demanda pour son maître l'Infante d'Espagne, et remercia au nom de Louis XV et du Régent du choix du prince des Asturies. Il eut toutes sortes de grâces pour parler de l'union des deux familles de Bourbon, de l'alliance des deux couronnes, de la joie de la nation. Et le Roi Catholique répondit aussitôt « avec tant de majesté », que le grand seigneur français, dans son étonnement, crut entendre Louis XIV même. Tout fut dit « avec tant d'art et de finesse... qu'il fit sentir tout ce qu'il était, tout ce qu'il pardonnait », avec « une surprenante perfection ».

S. M. s'étant retirée, l'ambassadeur passa dans les appartements de la Reine ; et Élisabeth Farnèse, sémillante, pleine de politesse, d'une « simplicité naturelle », le reçut en souriant. Elle n'était point jolie, la petite vérole l'ayant défigurée ; mais sa taille dégagée, ses épaules et ses bras superbes, éblouissaient. Elle parlait avec un léger accent italien très agréable de son Infante ; mais quand l'ambassade passa chez elle, la toute petite princesse dormait.

Cependant, M^{lle} de Montpensier arrivait. De Lerma, elle disait à son père la réception qu'on lui faisait : « Mon cher papa, avant jère, le roy, la reine et le prince me vinre voire, je netait pas encore ariver ici le lendemain git arriveret je fus marie le même jour cependant illi a eu aujourd'hui encore des ceremonies a faire le roy et la reine me traite fort bien pour le prince vous en avés acé oui dire je

suis avec un très profond respect votre très humble et très obissante fille Louise-Elisabeth. » Le père devait s'attendrir à la lecture de ces billets écrits tout le long de la route ; et ceci témoignait bien que la petite fille lointaine avait laissé son cœur, sans rien en dire, à « ce cher papa » qu'elle ne reverrait plus.

Ce mariage était envisagé avec grande faveur en Espagne, pour le sang illustre de la fiancée, et pour les bons souvenirs que Philippe d'Orléans y avait laissés. Le cardinal Borgia donna la bénédiction nuptiale, et le soir, au grand bal, on apprit qu'il y aurait « coucher public ». Cette cérémonie n'était pas d'usage en Espagne ; par « mesure de prudence », Saint-Simon avait insisté pour qu'elle eût lieu.

Au Palais-Royal, M^{me} d'Orléans, la Palatine, et surtout le Régent attendaient des nouvelles ; on le voyait pensif, l'esprit auprès de son enfant. Enfin, le 31 janvier, arrivait le chevalier de Pezé, qui avait brûlé les étapes pour lui porter les dépêches. Philippe d'Orléans, dans sa joie, lui faisait un cadeau magnifique. Le long voyage avait fatigué l'enfant royale, qui tombait malade dès son entrée à l'Escorial ; son humeur s'en ressentit d'étrange façon.

La maladie de Louise-Élisabeth avait suscité chez Leurs Majestés des inquiétudes peu obligeantes pour les mœurs du Régent. Elle avait simplement une amygdalite ; sa santé reviendra avec le repos et aussi florissante que celle de ses sœurs. Comme elle se montrait, tour à tour, irritable ou déprimée, et que la duchesse de Montellano, sa camarera mayor, n'en pouvait venir à bout, la Reine pria Saint-Simon

d'intervenir, pour obtenir qu'elle parût à un bal donné en son honneur.

« ... Je mis le bal sur le tapis », nous dit Saint-Simon, « j'en vantai la magnificence... que le roi et la reine l'aimaient fort, et qu'ils attendaient avec impatience qu'elle pût y aller. Tout à coup elle [l'Infante] prit la parole que je ne lui adressais point et s'écria... « Moi, y aller ! Je n'irai point. — Bon, « Madame, répondis-je, vous n'irez point, vous en « serez bien fâchée, vous vous priverez d'un plaisir « où toute la Cour s'attend à vous voir, et vous « avez trop de raison et de désir de plaire au Roi et « à la Reine pour en manquer aucune occasion. » Elle était assise et ne me regardait pas. Mais, aussitôt après ces paroles, elle tourna la tête sur moi, et d'un ton le plus décidé que je n'en ouïs jamais : « Non, Monsieur, me dit-elle, je le répète, je n'irai « point au bal ; je ne l'aime point ; ils aiment à se « lever et à se coucher tard, moi à me coucher de « bonne heure. Ils feront ce qui est de leur goût, et « je suivrai le mien. »

C'était la réaction ; elle avait quitté les siens « sans une larme », n'ayant pas compris ; et maintenant loin de ce Palais-Royal, où tout lui était permis, loin de ce père si tendre, de cette mère si faible, qui la laissaient à ses caprices, la petite sauvage se révoltait devant l'exigence de l'étiquette, et l'autorité de ses beaux-parents. Au reste, tant que durera l'exil, elle ira d'excentricité en excentricité, au grand scandale de cette cour austère et rigide.

Et voici le dernier acte officiel de la mission de Saint-Simon ; il allait prendre congé de sa prin-

cesse : « Elle était sous un dais », nous dit-il, « les dames d'un côté, les « grands » de l'autre ; je fis mes trois révérences, puis mon compliment. Je me tus ensuite, mais vainement, car elle ne me répondit pas un seul mot... Je lui demandai ses ordres pour le Roi, pour l'Infante, et pour Madame, pour M. le duc et M^{me} la duchesse d'Orléans. Elle me regarda, et lança un rot à faire retentir la chambre. Ma surprise fut telle que je demeurai confondu. Un second partit plus bruyant que le premier. J'en perdis contenance et tout moyen de m'empêcher de rire ; et jetant les yeux à droite et à gauche, je les vis tous leurs mains sur la bouche, et les épaules qui allaient. Enfin, un troisième, plus fort encore que les deux premiers, mit tous les assistants en désarroi, et moi en fuite avec tout ce qui m'accompagnait, avec des éclats de rire d'autant plus grands qu'ils forçaient la barrière que chacun avait tâché d'y mettre. Toute la gravité espagnole fut déconcertée... » A ce récit, si le Régent, gêné, riait cependant, il n'en restait pas moins soucieux pour l'avenir de sa petite Infante.

Pendant ce temps, Marie-Anne-Victoire traversait la France aux bras de sa « remueuse » espagnole, et s'amusait de tout dans sa joie d'enfant. Elle avait conquis son entourage, et l'on ne tarissait pas sur sa gentillesse, sa vivacité, son esprit. A Bazas, l'évêque, par sa laideur, l'avait effrayée ; à Chartres, le cardinal de Rohan, la « belle Éminence », était de même venu à sa rencontre. M^{me} de Soubise avait dit à la petite princesse que le cardinal était plus laid

encore que l'évêque ; quand vinrent les présentations, l'Infante mit la main sur les yeux pour regarder, craintive, à travers ses doigts. Au dîner, après un silence, elle dit tout à coup : « Il faut donner le fouet à M^{me} de Soubise, parce qu'elle a menti. »

Paris se mit en frais pour recevoir l'Infante-Reine. Le peuple, galant par excellence, éleva des arcs de triomphe pour y voir passer la fille des rois. C'est à Berny, à trois lieues de la capitale, que le Régent, avec toute sa famille, venait présenter ses hommages à Marie-Anne-Victoire. Elle fut à eux, aussitôt ; et Philippe d'Orléans ne se lassait pas d'admirer cette toute petite princesse blonde, vive comme sa mère, et pleine d'esprit par son sang français. Au même moment pensait-il sans doute à l'enfant capricieuse et fantasque envoyée en Espagne en échange de celle-ci ; et à cette autre de ses filles, la duchesse de Modène, de qui les lettres plaintives le torturaient.

Le lendemain, 2 mars 1722, au grand Montrouge, Louis XV l'attendait. En rougissant, il ne trouvait à lui dire que ces mots : « Madame, je suis charmé que vous soyez arrivée en bonne santé. » Et après la révérence des princes, il remontait en carrosse avec le Régent pour installer au Louvre, qu'elle devait habiter, la royale fiancée. La Maison du Roi faisait escorte, et les ambassadeurs, à cheval, suivaient. Le jeune prince était en habit blanc brodé d'or, et si beau qu'il soulevait l'enthousiasme sur son passage. Philippe d'Orléans le contemplait, inquiet de son mutisme ; les grands yeux de Louis se dérobaient au regard affectueux du Régent. « Vive le Roi ! » criait la foule. « Vive notre Roi tant aimé ! » Pour

remercier, il se penchait sur son peuple, d'où il sentait monter le cœur de la France.

Enfin venait le cortège de l'Infante-Reine, ordonné par le Régent lui-même. En tête, les grenadiers à cheval, les mousquetaires, les chevau-légers, les gendarmes, et les quatre compagnies des gardes du corps. Le duc d'Ossonne, ambassadeur extraordinaire d'Espagne, allait en grand équipage, dont huit pages à cheval, vingt-quatre valets de pied, et quatre carrosses dorés. Aussitôt venait le duc de Tresmes, gouverneur de Paris, avec ses palefreniers à cheval, « tenant des chevaux de main, avec des couvertures de velours cramoisi », brodées aux armes ; à cheval aussi, ses soixante-six pages et gentilshommes, ses gardes, à l'habit rouge, et trois carrosses dorés. Puis le corps de ville ; la garde de M. de Châteauneuf, prévôt des marchands ; et le carrosse du Roi, où était l'Infante, sur les genoux de la duchesse de Ventadour, gouvernante ; on y voyait aussi la Palatine, les princesses du sang, « et la poupée » de Marie-Anne-Victoire. Le duc de Tresmes et M. de Châteauneuf bordaient les portières. Le régiment du Roi, le guet à pied, les archers de la ville, les gardes françaises faisaient la haie.

Dès que l'Infante parut, ce fut un cri sans fin, jusqu'au Louvre. L'adolescent, aux longs cheveux d'or, la reçut à sa descente de voiture pour la conduire chez elle. Et les fêtes, dès le soir même, commencèrent dans Paris illuminé. Le lendemain, au bal des Tuileries, le Roi dansa un menuet avec sa cousine Charolais ; il ouvrit la contredanse et mena un cotillon à quatre avec cette grâce qui ravissait.

Au *Te Deum* chanté à Notre-Dame, le cardinal de Noailles reçut Louis XV au parvis. Le peuple, aussitôt ému, le trouva bien pâle. « Cela vient peut-être du chagrin », écrit l'avocat Barbier, « car on dit qu'il n'aime pas sa petite Infante, et toutes ces fêtes-là le chagrinent ». Le Régent, dans son habit de velours cramoisi brodé de pierreries, était toujours au premier rang, entraînant la Cour par sa bonne grâce ; mais, en vain, tâcha-t-il d'amener le sourire sur les lèvres de son cher petit prince.

Philippe d'Orléans, bien qu'il ne laissât pas d'être inquiet de cette bouderie royale, n'en envoyait pas moins à Madrid des dépêches enthousiastes sur les dispositions de Louis ; il recevait de même des compliments sur les agréments de la princesse, sa fille, encore qu'il sût, par Saint-Simon, à quoi s'en tenir. Il avait mis auprès d'elle le P. de Lanbrussel, « spécialement chargé de le renseigner tous les quinze jours ». Elle apprit à coudre, à monter à cheval, et étudia le latin. Le Régent souriait à tant d'éclectisme : « On craint qu'elle ne devienne fort maligne », écrivait cependant le bon P. Lanbrussel, que la petite princesse venait enfin de déconcerter. « Madame la Camarera » n'était plus à en douter, lui trouvant « une certaine ouverture d'esprit prématurée » ; sa beauté l'était aussi, il semble, car elle n'avait que treize ans, et le prince des Asturies s'en montrait alors follement épris.

L'abdication de Philippe V la fit reine ; et le Régent pensa qu'elle aurait plus de tenue ; il n'en fut rien. Elle prit l'habitude de se promener sans

bas, ni jupon, dans les jardins de San Ildefonso ; elle allait en robe de chambre ouverte sur sa chemise. « Le roi père vit de sa fenêtre que le vent faisait voltiger la robe et la chemise, et certainement au grand scandale du roi père, qui ne put s'empêcher de voir, ce qu'il n'était pas curieux de voir. » Il en arriva de même à un réfugié breton, Foucault de Magny, « qui vit ce qu'il... ne chercha pas à voir, et qu'elle a l'usage de montrer très librement », disent nos graves Affaires étrangères.

Le prince, son père, se désolait, mais n'avait pas le courage de la sermonner ; il trouvait des excuses à sa fille lointaine. Au reste, ne lui avait-elle pas donné cette joie d'être reine d'Espagne, de ce beau pays, dont il gardait toujours un souvenir attendri ? A Madrid, on la croyait folle ; mais, lorsqu'elle reviendra en France, à la mort du roi Louis, elle reprendra tous ses esprits, et elle vivra raisonnable au palais du Luxembourg.

Du moins, la jeune sœur qui était venue la rejoindre, comme fiancée du second fils de Philippe V, ne donna au duc d'Orléans que des satisfactions. « La petite Beaujolais est plus jolie et plus gentille que jamais », disait la Palatine. C'était, en effet, une enfant exquise. Et quatre ans plus tard, au moment des fiançailles de Philippe-Élisabeth avec Don Carlos, elle écrivait au cardinal Dubois : « Mon cousin..., j'avoue que je suis ravie de voir ma chère M^{lle} de Beaujolais si bien établie. » Certes, Philippe était dans le ravissement aussi bien que sa mère, mais il trouvait cruel de se séparer de toutes

ses enfants. « Cette princesse est bien jolie, très bien faite », écrivait Marais ; « l'Espagne nous prend ce que nous avons de meilleur. »

Elle aussi fut accompagnée jusqu'à Bourg-la-Reine par son père et son frère, qui pleuraient en la quittant. Le Régent lui donnait des perles, des diamants, des toilettes à éblouir toute l'Espagne ; un trousseau d'une richesse telle qu'on est étonné autant qu'émerveillé, la fiancée n'ayant que huit ans. Le chevalier d'Orléans, son demi-frère, la suivait jusqu'à Madrid. L'ambassadeur Maulevrier écrivait au Régent dès l'arrivée de M^{lle} de Beaujolais. La petite princesse et Don Carlos « s'embrassèrent beaucoup... et soupèrent ensemble... Elle lui a dit mille jolies choses, et n'a pas paru du tout embarrassée ».

Et Élisabeth Farnèse, pour calmer les inquiétudes du père qu'elle connaissait, ajoutait : « ...Elle dit cent choses jolies ; on ne saurait croire les choses qu'elle dit à moins de les entendre ; elle a un esprit d'ange... Elle m'a chargé de vous dire qu'elle vous aime de tout son cœur, et qu'elle est contente de son mari. » Tous ces détails amusaient les regrets du Régent. Mais il apprenait par le chevalier d'Orléans, à qui Philippe V donnait la grandesse, que la princesse des Asturies voyait, sans plaisir le succès qu'obtenait sa jeune sœur. « Monsieur mon oncle », confiait le fiancé de sept ans, « je l'ai reçue comme le plus cher objet de ma tendresse... à vous, dont je suis passionnément le neveu. » L'enfant jolie fut le sourire de la cour sévère, « un objet précieux » par sa grâce et son esprit. Mais elle n'oubliait pas

son père ; « continuez à m'aimer », suppliait-elle. Elle aussi devait bientôt retourner en France, gardant jusqu'à la mort, survenue à sa vingtième année, le cher souvenir de Don Carlos.

A vingt ans mourait de même la septième fille du Régent, alors que depuis longtemps il n'était plus. C'était Louise-Diane, M^{lle} de Chartres, élevée avec Marie-Anne-Victoire, la fiancée de Louis XV. Elle s'éteignit princesse de Conti, belle, adorée. Philippe l'avait chérie comme la dernière de ses enfants, et la seule qui lui restât, les autres étant mortes ou en allées.

Car M^{me} de Berry n'existait plus. Nous l'avions laissée jeune veuve, heureuse dans l'orgueil de sa beauté, de sa grandeur, de l'affection si marquée du grand Roi. Si elle étonnait alors par une ostentation et un luxe inouïs, elle allait scandaliser davantage par une conduite de plus en plus légère. Des caprices passionnés et rapides la menèrent à son grand amour pour le comte de Riom, dont elle devait tant souffrir. Cette liaison affichée et chansonnée, on le pense, mit en fureur le duc et la duchesse d'Orléans, et surtout la Palatine. Ils s'éloignaient d'elle, malgré ses reproches et ses larmes.

Cependant, grâce à Massillon, elle obtenait de son père le mariage secret, « pour qu'il n'y eût plus de péché ». Sa vie mondaine continua, brillante ; peut-être la voyait-on plus souvent en retraite, chez les Carmélites du faubourg Saint-Honoré, pour être, au reste, calomniée davantage encore. Mais la duchesse de Berry n'était qu'une pauvre chose aux mains féroces d'un jeune époux. En vain, le Régent mena-

çait-il de jeter à la Bastille le tendre bourreau de sa fille ; « celle-ci s'écriait qu'elle se tuerait si l'on touchait à un seul de ses cheveux ».

Elle revenait toujours à la déclaration du mariage. C'était le désir de Riom, poussé par le duc de Lauzun, qui revivait, dans son neveu, sa propre histoire avec la Grande Mademoiselle. Sur ce point, Philippe d'Orléans ne céderait pas. Aux yeux de la Cour et de la Ville les relations entre la princesse et les siens semblaient tout aussi affectueuses, bien que moins fréquentes. On voyait le Régent aider sa fille à recevoir la duchesse de Lorraine, sa tante. *Le Nouveau Mercure* décrit les splendeurs de la première fête. Le palais du Luxembourg, qu'habitait M^{me} de Berry, était illuminé « au dehors comme au dedans ». Il y eut pour les dames une table somptueusement dressée de cent vingt-cinq couverts ; avec elles, le duc d'Orléans et les princes du sang ; et d'autres tables pour les hommes. Quel'on juge, par ce menu, des festins de la Régence ; au premier service : trente-et-un potages, soixante moyennes entrées, cent trente-deux hors-d'œuvre ; aux deux services suivants : cent trente-deux entremets chauds, soixante entremets froids, soixante-douze plats ronds ; au rôti : trois cent vingt-sept volailles, trois cent quatre-vingt-deux pigeons, trois cent soixante-dix perdrix ou faisans, cent vingt-six riz de veau ; du poisson. Le dessert comprenait : cent corbeilles de fruits crus, quatre-vingt-quatorze de fruits secs, cinquante soucoupes de fruits glacés, et cent-six compotes ; et les vins choisis étaient des crus de France.

Le bal dura jusqu'au matin ; la duchesse recevait

toujours avec magnificence, et cachait ses tourments sous tant de bonne grâce, qu'elle put dissimuler, jusqu'à la fin, une grossesse dont elle faillit mourir. Saint-Simon, d'une plume de fiel, nous conte le lamentable épisode ; le Régent suppliait le cardinal de Noailles de donner à sa fille le viatique qu'elle désirait si ardemment ; le prélat refusait à cause de la présence de Riom, qui ne voulait pas quitter sa malade dans l'état extrême où elle se trouvait.

Elle guérit enfin, et son père étant allé à l'abbaye de Montmartre rendre visite à M^{me} d'Orléans, en retraite, y rencontrait Saint-Simon. De confiance en confiance, il lui conta l'exaspération toujours croissante de sa femme et de sa mère contre Riom, que la Palatine voulait « faire jeter par la fenêtre ». Aussi, pour mettre un terme à tant d'animosités et de colères, il venait de donner au jeune homme l'ordre de rejoindre son régiment en Espagne.

A cette nouvelle, M^{me} de Berry, qui était à la Muette, eut une telle crise que tout le Palais-Royal accourut. La duchesse d'Orléans, émue enfin par tant de douleur, se pencha maternelle sur son enfant. Le 14 juillet 1719, « on réveillait au petit jour » M. d'Orléans ; il accourait auprès de sa fille. Les médecins l'ayant abandonnée, Philippe, comme autrefois, essaya de tous les moyens pour la garder encore, appelant même Garus, l'inventeur d'un fameux élixir ; mais le rose qui, un instant, colora son visage ne fut qu'une illusion ; la princesse entra en agonie. « Je le promenais tant que je le pouvais dans les pièces », nous dit Saint-Simon, qui assista Philippe dans ces heures cruelles, « et je



Le RÉGENT et LOUIS XV enfant, dans un cabinet du château de Versailles
d'après un tableau de l'époque
Cliché Giraudon

le détournais de la chambre de la mourante autant qu'il me fut possible... Je le poussai dans le cabinet où il n'y avait personne. Les fenêtres étaient ouvertes, il s'y mit, appuyé sur le balustre de fer, et ses pleurs y redoublèrent au point que j'eus peur qu'il ne suffoquât. Quand ce grand accès se fut un peu passé, il se mit à me parler des malheurs de ce monde, et du peu de durée de ce qui est de plus agréable. J'en pris occasion de lui dire ce que Dieu me donna, avec toute la douceur, l'onction, la tendresse qui me fut possible. Il y répondit et en prolongea la conversation. Après avoir été plus d'une heure, M^{me} de Saint-Simon me fit avertir doucement qu'il était temps que je tâchasse d'emmener M. le duc d'Orléans... Ce ne fut pas sans peine... Je lui fis traverser la chambre tout de suite, et je le suppliai de s'en retourner à Paris. »

La duchesse de Berry s'éteignait le 21 juillet 1719, à l'âge de vingt-quatre ans ; fou de douleur, le père « ne se rappelait plus que l'affection profonde qu'il lui avait vouée depuis le berceau. »

Il se ressaisissait assez promptement ; le royaume avait besoin de toutes les forces de son chef ; nous étions en pleine guerre avec l'Espagne ; il s'agissait d'abattre Albéroni. Mais Riom, justement dans l'armée de Berwick, en apprenant la funèbre nouvelle, voulut aussi en finir avec la vie ; ses amis longtemps s'inquiétèrent. Il demeura obscur, refusant tout mariage, pour garder le souvenir fidèle de la belle princesse morte d'amour pour lui.

Ainsi Philippe d'Orléans était resté inflexible devant le désespoir de son enfant, pour l'honneur

de sa Maison. De même le voyons-nous intraitable lorsque les amours de M^{lle} de Valois et de Richelieu furent assez connues, pour l'obliger à se défaire de sa troisième fille en faveur du duc de Modène.

Et comme Saint-Simon lui reprochait « un établissement de si peu de choix » : « Pourquoi ne mérite-t-elle pas mieux ? » répondit-il. Il oubliait, sans doute, que sa propre conduite n'était pas précisément pour servir d'exemple à ses enfants.

Ce sera pour la jeune princesse, là-bas, dans les États de son beau-père, une vie précaire, toute au désir de revenir à Paris, auprès de Richelieu, qu'elle aimera toujours. Philippe refusait de la recevoir, triste, au reste, à la pensée de ce pauvre cœur désespéré, jusqu'au jour où, lasse de résister, elle allait se résigner à ses tourments.

« Rendez-vous, je vous en conjure, à mes conseils », lui avait dit son père « et à ce qui peut vous faire le plus d'honneur. Quelque sujet de joie que je doive avoir des grandes alliances qui viennent d'être contractées par mes soins, l'incertitude de vos démarches empoisonne ma satisfaction... » Il s'agissait de ménager les promesses de mariages qui allaient unir si étroitement les deux couronnes de Bourbon, et dont un éclat de la duchesse de Modène pouvait amener la rupture.

Comme elle se soumettait par affection pour ce père, dont elle sentait, dans ses reproches mêmes, le profond sentiment, il lui écrivait : « Tout maintenant me fait plaisir, et je n'aurai point de désir plus vif que de vous rendre toute mon amitié, et de m'occuper à tous les soins qui pourront contribuer

à votre bonheur... Votre conduite enlèvera au duc de Modène tout prétexte à plaintes. Ne tournez pas les yeux du côté des choses impraticables... J'ai besoin de votre réputation. » La princesse, rassénée par son sacrifice même, répondait : « Mon cher papa... je ne vous parlerai [plus] que de ma tendresse et de mon respect. »

Il lui restait, pour se consoler, la plus aimable de ses filles, la mieux douée peut-être, et sûrement la plus cultivée, M^{lle} de Chartres, devenue sœur sainte Bathilde à l'abbaye de Chelles. On sait combien le Régent avait combattu cette vocation, de même la Palatine, qui ne tarit pas dans ses lettres sur « le teint rose et blanc », les grands yeux, « les belles mains », le sourire éblouissant, l'allure de cette jeune altesse, qui va ensevelir dans un cloître tant de beauté et de séduction. Elle parlait comme sa sœur Berry, avait la même voix charmante, et ce goût pour la musique qu'elles tenaient toutes deux de M. d'Orléans.

Et la voici abbesse, étudiant la théologie avec une ferveur passionnée. Elle gênait son père par la protection bruyante qu'elle accordait aux jansénistes. Il ne voulait point, en ce moment surtout, mécontenter la cour de Rome, parce que Dubois briguaient le cardinalat. Il venait tous les mardis à Chelles tempérer tant d'ardeur, et aussi se reposer auprès de son enfant ; il était pris, chaque fois, par sa vivacité et son éloquence, qui lui rappelait la morte chérie ; il admirait cette activité toujours croissante, cette curiosité d'esprit toujours en éveil ; elle s'occupait

non seulement de théologie, mais aussi de physique, de chimie, de pharmacie, et même de chirurgie.

Que ne fit l'abbesse pour retenir son père, le tirer de ce lieu de plaisir qu'était le Palais-Royal, et lui faire aimer l'abbaye ! De véritables concerts accompagnèrent les cérémonies religieuses ; le Régent venait les entendre, et les fidèles accouraient de toute part. Paris chanssonait à l'envi :

De l'abbaye
Où réside Vénus,
Nonne jolie,
Disant peu d'oremus,
Loin des soins superflus,
Ne songeant tout au plus
Qu'à bien passer la vie,
Fait bons les revenus
De l'abbaye.

.
Pour tout office,
On goûte tous les jours
Mille délices
Qu'assaisonne l'Amour.

.
Le badinage
S'empare du parloir,
Il y ramage
Du matin jusqu'au soir.

.
Dans la clôture,
Folâtrent les plaisirs ;
La gaité pure
Y règle les désirs.

.

N'en croyons pas, au moins, ni le *Recueil* de Maurepas, ni les *Mémoires* de Duclos ; les mœurs de l'abbesse restèrent toujours pures ; une piété sincère la garda de tout mal. Il suffit de la trouver étrange et agitée, avec Saint-Simon, qui d'ailleurs la connaissait fort peu. Elle s'adonnait à la plus austère dévotion, lorsque le duc d'Orléans, tout à M^{me} d'Averne, sa dernière maîtresse, négligeait sa fille et le beau théâtre de Chelles, inauguré pourtant afin de le mieux attirer. Certes, il devait y avoir dans les mobiles de sœur Bathilde de la vanité humaine et le désir de cette autorité que lui donnait l'assiduité du Régent ; mais aussi, la volonté de convertir ce père chéri, et de l'arracher à ses désordres. Ce fut donc avec une nouvelle ferveur qu'elle se jeta dans le Jansénisme ; et le public, très occupé de la princesse-abbesse, chantait, en ces vers faits pour elle, la situation religieuse du moment :

Je suis prophète, jeune Iris,
Un nouveau Jansénisme
Va gagner la Cour à Paris ;
C'en est fait du molinisme...

.
N'allez pas, comme avec Quesnel
En use le Saint-Père,
Me faire un procès criminel :
Je crains votre colère
Pour mes tendres réflexions ;
Quelle heureuse fortune
Si de cent propositions
Vous en acceptez une !

Je veux en vain de Port-Royal
Ressusciter l'élite ;

Vous avez l'esprit de Pascal,
 Et d'Arnaud le mérite ;
 On peut exalter vos attraits
 Sans craindre l'hyperbole,
 Et j'estime plus vos essais
 Que ceux du grand Nicole.

Que dans vos yeux Jansénius
 Trouve de fortes armes ;
 Que la bulle *Unigenitus*
 Tient peu contre vos charmes !
 Pour vous plaire, Iris, de bon cœur
 Je me ferai Janséniste,
 Mais ayez pour moi la douceur
 D'une âme moliniste.

.
 De votre air vif, brillant et frais,
 La grâce est efficace.
 Je soutiendrai ce dogme-là
 Et ma thèse est publique,
 Quand on devrait chez Loyola
 M'appeler hérétique.

.
 Si par malheur votre courroux
 Me condamne et m'exile,
 Je n'en appellerai qu'à vous,
 Non au futur concile.

Le peuple de Paris comprenait fort bien le sens de ces couplets ; on ne saurait croire à quel point le Jansénisme passionnait toujours les esprits.

Bientôt on vit S. A. au Val-de-Grâce, pour y prendre, par intérim, la direction vacante de l'abbaye ; elle n'en restait pas moins abbesse de Chelles. Il semble bien qu'elle fut alors terriblement tourmentée par le salut de son père, et qu'elle se rapprochait

pour le voir plus souvent et l'influencer davantage. On retrouve en ses méditations mystiques sa grande douleur de l'impiété du Régent ; dans ses *Réflexions morales sur le Nouveau Testament*, après la vocation des apôtres, elle écrit : « Dieu accorde souvent, à la fidélité d'une personne, le salut de sa famille ; c'est ce que nous voyons ici. Faites, mon Dieu ! qu'allant à vous, j'entraîne moi aussi ce Nathaël, qui ne croit pas qu'il puisse rien venir de bon de Nazareth. Vous voyez mes désirs, c'est à vous de les satisfaire ; quelque tendresse que j'aie pour lui, je ne désire que votre plus grande gloire. Je ne cesse de vous prier, et vous savez que je ne suis pas seule. »

Que de couvents, en France, priaient, en effet, pour la conversion du Régent ; que de prêtres, qui l'aimaient pour tant de douceur et de bonté ; que de prélats, dont Massillon et Noailles ; et, parmi les siens, la Palatine, et la duchesse d'Orléans, sa femme ; et enfin, cette Bénédictine, sa fille, à l'esprit trop brillant, sans doute, mais dont l'âme profonde s'écriait sur la tempête apaisée par le Christ : « Que deviendra donc ce monde ? Vous permettez, Seigneur, qu'étant sur ce rivage, je voie ce malheureux vaisseau agité par la tempête... Mon Dieu ! Ce vaisseau renferme ce que j'ai de plus cher après vous ; le laisserez-vous périr à mes yeux ? »

CHAPITRE XII

LES DERNIERS JOURS

L'ŒUVRE du Régent était accomplie ; Louis XV, dont la majorité approchait, allait trouver la France à l'abri et tranquille. Et Philippe d'Orléans ne songeait plus qu'au repos ; mais Dubois, dont l'influence avait toujours été heureuse et décisive, voyait dans le cardinalat la récompense de tant de peine et de travaux, et « une égide contre les dangers ».

Pour se ménager les bonnes dispositions de son maître et du roi d'Angleterre, il déguisa son ambition sous des couleurs politiques, et ainsi força-t-il la volonté de S. A. R., qui répondait à une lettre de George I^{er} l'incitant à la demande du « chapeau » : « qu'il n'était pas fort amateur des cardinaux en France ; mais qu'il n'y avait pas moyen de refuser quelque chose au Roi ».

Cependant, il y avait Clément XI à gagner, et il ne se rendra qu'après des marchandages coûteux et pénibles. On sait que la protection accordée aux Jansénistes l'avait ulcéré ; s'ils n'étaient plus en grande faveur auprès du Régent, il usait toujours envers eux d'une bienveillante neutralité ; le Pape exigeait l'effondrement ; le prince déclarait : « qu'il ne bouleverserait ni le royaume, ni sa propre conscience ».

On vit alors ce qu'un homme comme Dubois

possédait de moyens pour arriver à ses fins ; il mit en mouvement tous les souverains d'Europe qui pouvaient lui servir, même Jacques Stuart ; et par un accommodement des plus ingénieux, il fit signer aux deux partis adverses de l'Eglise de France, un corps de doctrine où ils paraissaient s'entendre. Le cardinal de Noailles acceptait la bulle, et le Parlement l'enregistrait. Ce pape singulier, Clément XI, dont l'âme « n'était qu'un tissu d'obliquités », s'engageait enfin, mais pour s'empresse de mourir avant de tenir sa promesse.

C'est Innocent XIII qui allait revêtir de la pourpre Guillaume Dubois, déjà prêtre et archevêque de Cambrai. Le 26 mai 1721, le même courrier portait au Vatican les hommages de Dubois et une sorte d'ultimatum de M. le Régent : « Votre Sainteté, disait le prince, est informée de la grâce que le feu pape m'avait accordée en faveur de l'archevêque de Cambrai, et dont sa mort seule a empêché l'exécution. J'espère que Votre Sainteté fera connaître, à son avènement sur le trône de saint Pierre, que les services rendus à l'Eglise ne perdent rien par la mort des souverains pontifes, et qu'Elle ne croira pas indigne de ses premiers soins de me donner cette marque publique de l'attention du Saint-Siège au zèle dont je fais profession pour ses intérêts. Ce bienfait de Votre Sainteté couronnera les vœux que j'ai faits pour son exaltation, comblera la joie qu'elle m'a causée, soutiendra mes bonnes intentions pour la paix de l'Eglise et pour l'autorité du Saint-Siège, et fortifiera le zèle de l'archevêque de Cambrai dans l'exécution de nos ordres pour la gloire et l'intérêt

du pontificat de Votre Sainteté, et il ne se présentera aucune occasion qu'Elle n'ait lieu de remarquer ma sincère reconnaissance. »

Le 25 juillet, au matin, Dubois était avec le duc d'Orléans, lorsqu'on vint lui remettre une dépêche. Il vit qu'elle venait de Rome, mais il ne l'ouvrit pas ; il entendit la messe, et, après son repas, revint auprès du Régent lui annoncer la bonne nouvelle. Aussitôt, ils furent chez le Roi : « Sire, dit S. A. R., j'ai l'honneur de vous présenter l'archevêque de Cambrai, au zèle de qui V. M. doit la tranquillité du royaume, et la paix de l'Église de France qui, sans lui, allait être déchirée par un cruel schisme. Le pape, en reconnaissance de si grands services, vient de l'honorer, à la recommandation de V. M., du chapeau de cardinal, et je puis vous annoncer que je connais assez son mérite pour rendre témoignage à V. M. qu'il est digne de ce nouvel honneur, et qu'il vous servira toujours avec le même zèle et avec encore plus d'ardeur pour les intérêts de l'État qu'il n'a fait avant que d'être revêtu de la pourpre. »

Le 27, Louis XV imposait la calotte rouge à Son Éminence ; et deux mois plus tard un camérier d'honneur apportait la barrette. L'ambassadeur anglais Schaub nous fait le récit de la cérémonie : « Notre cardinal... a fait ses visites... à Madame et au Régent et à M^{me} la duchesse d'Orléans. Tous les beaux esprits de la vieille Cour, encore plus animés contre lui par le mariage avec l'Infante que par la guerre qu'il a faite à l'Espagne, s'étaient mis aux écoutes pour ridiculiser ses harangues... Mais il a trouvé moyen d'éviter tous ces écueils. Il a parlé

avec humilité et avec dignité, mais si bien et si judicieusement que ses plus malins auditeurs ont été réduits à l'applaudir... Celle qu'il a faite au Régent était de beaucoup la plus touchante : « Je rougirais
« de confusion de paraître ainsi devant V. A. R.,
« dit-il, si ce que je suis n'était votre ouvrage... Je
« vous parlerais de ma reconnaissance, si les soins
« qui m'ont attaché à votre personne dès votre plus
« tendre enfance ne m'animaient pour vous de sentiments infiniment plus vifs que tous les bienfaits
« ne pourraient faire naître... » Et le Régent :
« ... J'aurais manqué au Roi et à moi-même, si
« j'avais omis de récompenser dignement les importants services que vous avez rendus à l'État depuis
« que le soin m'en est confié ; et quant à l'amitié,
« nous savons tous les deux à quoi nous en tenir. »

L'ambition du cardinal ne rêve plus que d'égaliser la gloire d'un Richelieu et d'un Mazarin. Il s'empare de toutes les affaires pour devenir bientôt premier ministre. Il éloigne d'abord tous ceux qui lui sont hostiles, tous les jaloux : Nocé, le premier, puis le duc de Noailles, Canillac, les maréchaux de Villars, d'Huxelles, de Bezons, le duc de Gramont. Ce fut enfin le tour de Villeroy, après une algarade entre celui-ci et le Régent, qui nous est contée par Saint-Simon, dans tout son pittoresque. Le gouverneur, qui avait quatre-vingts ans, en était parfois à radoter, et fatiguait l'enfant royal lui-même ; les mesures qu'il prenait contre d'imaginaires tentatives d'empoisonnement étaient injurieuses pour le Régent.

Le lundi 10 août 1722, le duc d'Orléans travaillait avec le Roi, comme il avait coutume de le faire

depuis quelque temps. Ce travail consistait à initier Louis XV aux questions de finances et de nouvelles étrangères ; Villeroy, et souvent Fleury, y assistaient ; ce jour-là, Philippe pria le jeune souverain de passer dans son arrière-cabinet, ayant un mot à lui dire en particulier. « Le maréchal s'y opposa... Le duc d'Orléans lui représenta avec politesse que le Roi entraît dans un âge si voisin de celui où il gouvernerait par lui-même, qu'il était temps de lui rendre compte des choses qu'il pouvait maintenant entendre, et qui ne pouvaient être expliquées qu'à lui seul, quelque confiance que méritât quelque tiers que ce pût être... Le maréchal, s'échauffant et secouant sa perruque, répondit qu'il savait le respect qu'il lui devait, et pour le moins autant ce qu'il devait au Roi et à sa place... Sur ce propos le Régent le regarda fixement, et lui dit avec un ton de maître qu'il se méprenait et s'oubliait, qu'il devait songer à qui il parlait..., que le respect de la présence du Roi l'empêchait de lui répondre comme il le méritait... et tout de suite fit au Roi une profonde révérence et s'en alla. »

Lorsque l'après-midi, chez le Régent, où il était attendu, Villeroy se présente, La Fare, capitaine des gardes de S. A. R., l'arrête en vertu de la lettre de cachet qu'il tient à la main, et lui demande son épée. Au bas de l'escalier de l'Orangerie, devant la grande grille ouverte, se trouve un carrosse, où monte le vieillard ahuri, et d'Artagnan, capitaine des mousquetaires, s'assied à ses côtés ; le voilà en route pour son gouvernement de Lyon.

Philippe, plein d'appréhension, se chargea lui-

même d'avertir le Roi ; l'enfant « appuya son visage sur le dos d'un fauteuil, sans dire une parole » ; la nuit, il pleura. En vain, pendant une semaine, S. A. R. essaya de consoler cette jeune douleur ; il lui disait que le jour du Sacre arrivait, qu'il désirait l'entourer davantage, vivre auprès de lui sans entrave, lui témoigner toute son affection, maintenant qu'il pouvait la comprendre, et que le pays, enfin tranquille, lui laissait tout loisir pour se consacrer davantage à son cher prince. Mais un nouvel incident vint aggraver encore la situation : le précepteur, M. de Fleury, s'était enfui de la Cour, afin de prévenir sa disgrâce possible. A cette nouvelle, Louis cria de telle sorte que tout Versailles fut en émoi. On ramena le précepteur, par ordre du Régent ; la joie de l'orphelin royal fut grande ; il avait mis tant de confiance dans ce M. de Fréjus, si tendre, si enveloppant, si doux !

Ainsi le cardinal Dubois allait être premier ministre ; « il en mourait d'envie », disait le Régent. A Versailles, où le Roi avait demandé de revenir, S. A. R. recevait Saint-Simon dans son grand cabinet d'angle, au rez-de-chaussée, dont les six fenêtres ouvrent sur le parterre d'eau et la terrasse de l'Orangerie. La pièce faisait partie de l'appartement qu'avait occupé le Grand Dauphin, et que le Régent s'était réservé.

« Il se mit à son bureau, nous dit le duc, et je m'assis vis-à-vis de lui. Je trouvai un homme occupé, distrait, qui me faisait répéter, lui qui était au fait avant qu'on eût achevé, et qui se plaisait assez souvent à mêler quelques plaisanteries dans les affaires

les plus sérieuses, surtout avec moi, à placer quelques bourdes et quelques disparates, pour m'impatienter et s'éclater de rire de la colère où cela me mettait toujours, et à se divertir de ce que je ne m'y accoutumais point. »

La fatuité du grand seigneur lui fait croire que le prince hésite à lui annoncer la nomination de Dubois comme premier ministre. Saint-Simon, d'ordinaire plus clairvoyant, aurait pu deviner que le Régent était malade de corps et d'âme, et qu'au bout de ses désirs et de sa tâche, il ne pensait plus, peut-être, qu'à l'éternel repos. Il était las de tant de besogne, et « la contrainte où il était à Versailles d'y passer tous les soirs à ne savoir que devenir », le faisait aller à Paris, « se délasser... par des soupers libres dont il trouvait la compagnie sous sa main, quand il voulait quitter le travail... Mais, qu'avoir la tête rompue toutes les journées d'affaires, pour n'avoir les soirs qu'à s'ennuyer, cela passait ses forces, et l'inclinait à se décharger sur un premier ministre. Je me mis à rire. Il vit bien que je me moquais et me dit que je ne sentais ni la fatigue de ses journées, ni le vide presque aussi accablant de ses soirées, qu'il n'y avait qu'un ennui horrible chez M^{me} la duchesse d'Orléans, et qu'il ne savait où donner de la tête. »

Saint-Simon fit à son maître un long sermon plein de choses bien raisonnables, mais dites trop fortement pour toucher. « M. le duc d'Orléans eut la patience d'écouter le coude sur son bureau, et sa tête entre ses deux mains, comme il se mettait toujours quand il était en peine... [Quand j'eus] fini, il me dit que tout cela était vrai, et qu'il y avait pis

encore ; c'était, ajouta-t-il, qu'il n'avait plus besoin de femme, et que le vin ne lui était plus de rien, même le dégoûtait. Mais, Monsieur, m'écriai-je, par cet aveu, c'est donc le diable qui vous possède, de vous perdre pour l'autre monde et pour celui-ci, et que vous convenez n'être plus de votre goût... mais, à quoi sert tant d'esprit et d'expérience ; à quoi vous servent jusqu'à vos sens, qui, las de vous perdre, vous font, malgré eux, sentir la raison ? — « Hé bien ! » dit-il, « j'irai planter mes choux à Villers-Cotterets. » Il n'éprouvait « qu'un immense besoin d'anéantissement ».

Saint-Simon le pressait encore, sentant l'âme chancelante et au seuil, sans doute, de la conversion. « Il y eut encore là quelques tours de cabinet, en silence, après lesquels il m'avoua que cela méritait réflexion... Se trouvant à la muraille, au coin de son bureau, où il y avait par hasard deux tabourets... il me tira par le bras sur l'un, en s'asseyant sur l'autre » ; mais tout ce que put lui dire alors Saint-Simon ne fit que l'affermir dans sa résolution de voir Dubois premier ministre. Cependant les paroles de l'ami sévère avaient touché le prince à sa plaie secrète ; peu à peu, il se transformait. Aucun signe au dehors de cette métamorphose ; son existence, de même occupée, se livrait le soir au plaisir. Aux soupers du Palais-Royal, les femmes furent plus nombreuses, de grande maison, au reste, et charmantes ; mais, M^{me} d'Averne, la maîtresse, était disgraciée.

Le 22 août 1722, le Régent présentait au Roi

comme principal ministre, le cardinal Dubois. Le lendemain, celui-ci prêtait serment entre les mains de S. M. « Pour le coup, écrit l'avocat Barbier, voilà une belle fortune ! Cet homme est d'une politique infinie pour son ambition. » Mais Ledran, attaché aux Affaires étrangères, « trouvait beau à la France de fournir de tels sujets, que le seul mérite élève aux places les plus éminentes ».

Et Dubois se livra au travail avec une telle ardeur, une telle passion, qu'il fatiguait tous ses commis. Il était levé à cinq heures, et se couchait très tard dans la nuit. Assidu au lever du Roi, l'après-midi il retrouvait le prince disposé à écouter les leçons sur les choses de la politique, de la guerre et des finances. Louis XV se montrait attentif, intelligent, et d'une mémoire prodigieuse. L'adolescent royal était assis dans un fauteuil, devant une petite table, ayant à sa droite le duc d'Orléans, à sa gauche, M. le Duc ; en face, sur un pliant, le cardinal, et le duc de Charost, le nouveau gouverneur ; derrière eux, M. de Fleury, le précepteur. Le cardinal lisait ; le Régent interrompait de temps en temps, « donnant une explication, en quelques mots, avec sa grâce coutumière ». Le jeune souverain, dans ces instructions si précises, était mis au courant de toutes les affaires et dans le sens, dans l'esprit que désirait S. A. R. ; on peut croire que c'était dans l'intérêt du royaume ; il avait d'ailleurs en son oncle la plus grande confiance ; et il l'aimait ; Philippe le lui rendait de tout son cœur.

Le duc d'Orléans, nous dit Saint-Simon, n'approchait jamais du Roi « en public et en quelque particulier qu'ils fussent, qu'avec le même air de respect



Cliché Giraudon

Buste du RÉGENT. par Jean-Louis LEMOYNE

qu'il se présentait devant le feu Roi. Jamais la moindre liberté, bien moins de familiarité ; mais, avec grâce, sans rien d'imposant par l'âge et la place, conversation à sa portée, et à lui, et devant lui, avec quelque gaieté, mais très mesurée, et qui ne faisait que bannir les rides du sérieux et doucement apprivoiser l'enfant. Travaillant avec lui, il le faisait légèrement, pour lui marquer que rien ne se faisait sans lui en rendre compte, ce qu'il proportionnait et courtement à la portée de l'âge, et toujours avec l'air du ministre sous le Roi. Sur les choses à donner, gouvernements, places de toutes sortes, bénéfices, pensions, il les proposait, parcourait brièvement les raisons des demandeurs, proposant celui qui devait être préféré, ne manquant jamais d'ajouter qu'il lui disait son avis, comme il y était obligé, mais... que le Roi était le maître... et, si rarement le Roi lui paraissait pencher pour quelqu'un, car il était trop glorieux et trop timide pour s'en bien expliquer, et M. le duc d'Orléans y avait toujours grande attention, il lui disait avec grâce, qu'il se doutait de son goût et tout de suite : « Mais, n'êtes-vous pas le maître ? Je ne suis ici que pour vous rendre compte, « vous proposer, recevoir vos ordres et les exécuter. »

« Cette conduite..., surtout cette manière de travailler charmaient le petit monarque ». Plus tard, au souvenir de Philippe d'Orléans, Louis parlait de son oncle, « M. le Régent, qui avait tant de séduction, d'esprit et de bonté ». En ce moment surtout, où le Roi allait vers sa majorité, Philippe l'entourait davantage. L'éloignement de Villeroy facilitait les projets, et il n'était pas de jour où S. A. R. n'eût

occasion de passer avec lui de longues heures. Se reposant sur le premier ministre pour les affaires intérieures, l'Europe étant calmée, ses princesses casées, les alliances sûres, il n'avait plus qu'à former, pour un jour tout prochain, le prince qui allait régner.

Dès que Philippe d'Orléans apparaissait dans la chambre de parade, au lever et au coucher, en promenade, le long des charmillles de Versailles, à cheval, les jours de chasse, le sourire naissait sur le visage mélancolique du bel adolescent, et son âme déjà secrète s'épanouissait.

Pour le divertir, S. A. R. imagine un camp militaire à Porchéfontaine ; Louis XV fit merveille à l'attaque d'artillerie. Le Régent se réjouissait ; il voyait croître en beauté, en sagesse le jeune souverain. Il était grand, très beau, avec les yeux magnifiques de la duchesse de Bourgogne, sa mère, et un air de majesté qui en imposait toujours. Très pieux, très distant, il s'éloignait des femmes, qui toutes, à la Cour, à la Ville, n'avaient qu'un désir : le Roi.

Autour de lui on ne voyait que des courtisans, pas d'amis ; sa nature étrange accordait à peine une préférence au duc de Chartres ; celui-ci, aussi énigmatique que son royal cousin, était élégant, silencieux et doux. Le Régent regardait avec assez d'étonnement ce fils qui lui ressemblait si peu et que M^{lle} d'Orléans gardait le plus souvent auprès d'elle ; mais, quand ils étaient ensemble, ils parlaient comme deux amis.

Cependant, Philippe d'Orléans préparait avec le

cardinal-ministre les fêtes du Sacre ; il voulait donner le plus grand éclat à la cérémonie. C'est avec joie qu'il voyait arriver ce jour, où le couronnement du jeune souverain anéantirait ces odieuses calomnies dont on l'avait accablé.

S. A. R. a commandé la couronne à Ballin ; elle est à huit branches de diamant ; le *Sancy* étincelle dans la fleur de lys, sur le front ; et parmi d'autres pierreries, resplendit davantage le gros brillant que vient d'acheter Philippe pour le Roi, et qu'on appellera le *Régent*. « Il n'y en a pas de pareil chez l'empereur du Mogol », écrit Barbier dans son enthousiasme. Pitt le sait bien, qui a obligé le duc d'Orléans à l'acheter pour deux millions et demi, dit-on, par une sorte de marché politique que semble ignorer Saint-Simon.

Le carrosse du Sacre, tout d'argent comme celui d'une fée, a l'intérieur capitonné de velours blanc sous un point d'Espagne d'or. La nef, qui renferme le couvert de vermeil, est une orfèvrerie du temps de Louis XIV. Philippe donne « les honneurs », comme on disait, au maréchal d'Estrées, pour la couronne ; au maréchal d'Huxelles, pour le sceptre ; au maréchal de Tessé, pour la main de Justice. Quatre marquis, rappelant les barons capétiens, porteront la Sainte Ampoule ; le maréchal de Villars fera le connétable ; les douze pairs, aux légendes lointaines, ecclésiastiques et laïques, comptent six princes du sang.

Comme le plus grand du royaume après le Roi, Philipped'Orléans représentera le duc de Bourgogne. Sous son manteau doublé d'hermine, il portera la

tunique d'or agrafée de diamant, et son front sera ceint de la couronne ducale.

Une petite peinture du Musée de Versailles montre la cathédrale de Reims étincelante sous les lustres, ornée d'un double rang de tapisseries de la Couronne ; le maître-autel paré d'un drap d'or et d'argent, présent du Roi, aux armes de France et de Navarre. Par-dessus les stalles des chanoines se voient des galeries en amphithéâtre, pour les dames et les seigneurs de la Cour. Dans les tribunes, se distinguent l'infant de Portugal, la Palatine, la duchesse de Lorraine et ses enfants, le nonce du Pape et les ambassadeurs. Face au chœur, devant l'archevêque officiant, est le néophyte, le jeune Roi si beau dans sa robe blanche, sous le manteau fleurdelysé. « On se souviendra longtemps qu'il ressemblait à l'Amour », écrit l'avocat Marais. Sur ses longues boucles blondes, « sur ses cheveux d'hyacinthe », la couronne éblouit. « Il ressemblait à l'Amour », écrit de même M. d'Argenson, « je n'ai jamais rien vu d'aussi attendrissant que sa figure... ; les yeux en devenaient humides de tendresse. » Ils devaient être également « humides de tendresse », les yeux du très grand seigneur, « occupant le banc du côté de l'Évangile » et qui était Philippe d'Orléans.

Neuf dessins, par Pierre Dulin, dont les originaux sont au Musée du Louvre, représentent les scènes principales de la cérémonie du Sacre. Ils furent commandés par S. A. R., qui dut apprécier sans doute leur émouvante précision.

Tout étant prévu par Philippe d'Orléans, le Roi quittait Versailles le 16 octobre 1722, dans l'après-

midi, pour Paris, où il passait la nuit. S. M. avait dans son carrosse les princes du sang ; son escorte comprenait presque toute sa Maison ; suivaient la Cour, la Ville, la bourgeoisie, en carrosses ; le peuple à pied. Pour des raisons de préséance, les bâtards et Saint-Simon s'abstinrent ; aussi ce dernier dénigre toute cette magnificence, peu de chose, puisqu'il n'en était pas. Le 22, le Roi arrivait à Reims, après avoir entendu compliments et harangues tout le long de la route. Il avait couché, une nuit, à Villers-Cotterets, chez le Régent, et chez l'évêque, à Soissons ; pendant cette journée du 20, où on lui faisait visiter les églises de la ville, ayant aperçu la porte étroite d'un clocher, il s'y précipita ; il fallait sa sveltesse pour l'y suivre ; tout en haut, il cria, en riant aux éclats, au grand amusement du duc d'Orléans : « Gare aux gras ! » Après tant d'ennuyeux discours, la joyeuse jeunesse reprenait ses droits.

Reims était en fête ; le palais archiépiscopal, le beau palais que les Allemands nous ont détruit, ouvrait ses portes au jeune souverain. C'est là que l'évêque, duc de Laon, et l'évêque, comte de Beauvais, venaient le chercher à son lever. Ils arrivaient en grande escorte. On frappe à la porte du Roi. « Nous demandons Louis XV », dit l'évêque de Laon ; « le Roi dort », répond le grand chambellan, prince de Turenne. Et par trois fois, l'évêque demande Louis XV, « que Dieu nous a donné pour Roi », ajoute-t-il enfin. La porte s'ouvre, et le marquis de Dreux, grand maître des cérémonies, conduit les prélats auprès du lit de brocart. On voit Louis vêtu d'une longue robe d'argent, les pieds

dans des « mules » blanches, et un toquet à plume sur la tête. Après la prière, la procession se rend à la cathédrale par une galerie intérieure, au moment où les quatre barons et le prieur de Saint-Rémy portent la Sainte Ampoule.

La Sainte Ampoule contenait l'huile servant à l'onction des rois ; on l'enfermait dans une châsse d'or que l'on déposait dans le tombeau de saint Rémy. La légende veut qu'au moment du baptême de Clovis, le saint vit une colombe descendre du ciel, portant dans son bec l'ampoule contenant l'huile mystérieuse, qui se renouvelait d'elle-même.

Louis XV et l'archevêque de Reims sont au pied de l'autel sur lequel se trouvent la couronne de Charlemagne et son épée, *Joyeuse*. Le Roi, après l'avoir ôtée du fourreau et baisée à genoux, la remet au connétable, qui la tiendra devant lui, haute et claire, pendant la cérémonie. Le néophyte a prêté les serments d'usage ; il a entendu le chant des litanies, étendu au pied de l'autel ; quand il se relève, il revêt la chemise de satin rouge ouverte pour les onctions. Sur la patène de vermeil, une goutte d'huile sainte est mêlée au saint-chrême ; l'aiguille d'or va marquer au front, au cœur, aux bras, aux mains, l'enfant que Dieu même consacre roi de France. Il apparaît ensuite sous la dalmatique d'or et le manteau royal, la couronne de Charlemagne sur la tête, tenant le sceptre et la main de Justice. Philippe d'Orléans, le premier, s'avance et tend la main vers la couronne ; d'une voix forte et nette, il dit : « Fidélité, à jamais ! » Les autres pairs font le même serment.

Le jeune souverain monte sur le jubé où un trône est dressé ; le prince de Lorraine, grand écuyer de France, porte la traîne du manteau d'hermine ; le duc d'Orléans est à la droite du Roi ; l'archevêque récite les prières de l'intronisation ; puis, quittant sa mitre, s'incline et baise son maître en disant : « Vivat rex in æternum ! » « Que le Roi vive éternellement ! » crie Philippe d'Orléans en embrassant S. M. ; les autres pairs s'inclinent et baisent la main du monarque.

Alors, on ouvre les portes de la cathédrale, et la foule se précipite dans les nefs. « Vive le Roi ! ». « Que le Roi vive ! » clame-t-elle. Assis sous le haut dais frangé d'or, la lumière l'enveloppant, hiératique sous la couronne de Charlemagne et le manteau fleurdelisé, tenant le sceptre, il apparaît vraiment à ses peuples comme un être surnaturel, comme l' élu de Dieu. Les cloches sonnent, les tambours battent, les canons tonnent ; mais, au-dessus, retentissent formidables les cris de « Vive le Roi ! » poussés par un peuple en délire, amoureux de son beau souverain.

De quel regard de tendresse et de bonheur le duc d'Orléans a-t-il dû contempler son prince dans l'apothéose du couronnement. Il a conduit jusqu'à sa majorité l'enfant fragile confié à son honneur ; et tombent toutes les calomnies devant l'achèvement de l'œuvre menée avec tant de loyauté et de ferveur ; « Vivat rex in æternum ! » Philippe peut maintenant mourir.

Le Roi est revêtu du costume du Sacre, de satin blanc, culotte courte, jarrettières de brillants,

recouvert du manteau violet, tel que Rigaud l'immortalise dans le portrait célèbre. Et le festin royal va terminer les fêtes. Il a lieu dans la grande salle de l'archevêché, et il est offert par les bourgeois de Reims ; le duc d'Orléans a donné quatre-vingt-deux mille bouteilles de champagne.

Sur une estrade, on a dressé le dais fleurdelisé ; Louis XV va dîner seul ; la couronne, le sceptre, la main de Justice sont sur la table de S. M. ; Villars, épée haute à la main, fera face au souverain pendant tout le repas. Il est servi par le duc de Lorraine, le prince de Turenne, et le premier gentilhomme en année. Au bas de l'estrade, à droite, S. A. R. est entourée des officiers de sa Maison. Les bourgeois de la ville portent les mets sur des plats de vermeil, pendant que les musiciens de la Chambre se font entendre. Le *Benedicite* et les Grâces ont été récités par l'archevêque de Reims.

Le lendemain, Louis XV et toute sa suite se rendent à cheval à l'église Saint-Rémy. Un bon tableau par Martin, au musée de Versailles, nous montre la cavalcade, dont les maréchaux de France forment l'avant-garde ; le Régent, en habit de velours rouge brodé d'or, est à côté du Roi. C'est dans le parc de Saint-Rémy que, trois jours après, Louis se rendait avec Philippe d'Orléans, pour « toucher » trois mille malades scrofuleux, venus de tout le pays. On sait qu'un des privilèges des rois de France était de guérir les écrouelles. Après la messe, S. M. apparut dans la gloire d'un manteau d'or, précédée de deux huissiers vêtus de blanc, portant sur l'épaule la masse d'or. L'adolescent royal, sanctifié par les

huiles, touchait du revers de la main la joue du patient agenouillé, disant : « Le Roi te touche, Dieu te guérisse ! » Et la foi, très souvent, le guérissait.

Louis XV quittait Reims, le 30 octobre, pour se rendre à Villers-Cotterets, où son oncle, le duc d'Orléans, allait fêter le couronnement d'une façon splendide. Le soir, on vit dans le parc et les jardins de lumière, la comédie italienne, une fête villageoise, avec danseurs de cordes et coureurs de bagues. Louis s'amusa fort. Dans les bois il y eut chasse, au sanglier le matin, au cerf l'après-midi. Le dîner, le souper, d'une somptuosité sans pareille, étaient servis dans des porcelaines du Japon, « des porcelaines fines des Indes », dans la vaisselle de vermeil. Le duc d'Orléans recevait son Roi ; et l'auguste invité le remercia de son rire, de sa gaieté. A Chantilly, chez M. le Duc, S. M. fut fêtée de même et montra le même abandon.

Lorsque, le 8 novembre 1722, Louis XV rentre dans sa capitale, les Parisiens pavoisent et viennent en foule l'acclamer. On remarque la pâleur de S. A. R., que la fatigue des derniers jours a déprimée ; on craint qu'il ne meure, et l'on prie dans les églises « pour qu'il vive encore ». La bourgeoisie surtout, qui lui est restée constamment fidèle, le considère comme le soutien du royaume.

Il était malade, en effet, très gravement, et il le savait ; mais il n'écoutait point Chirac, ni Mareschal, qui lui conseillaient des soins. Ayant vécu si vite, et avec tant de plénitude, il avait épuisé tout l'intérêt, toute la volupté des choses, et les fruits de la terre n'étaient plus que cendre à sa

bouche. Au reste, l'approche de la mort semblait accroître sa douceur, et jamais il n'apparut plus bienveillant, plus tendre, et d'une grâce plus délicieuse. A Versailles, il passait ses journées dans le vaste cabinet d'angle donnant sur les jardins d'automne, où les grands arbres offraient à ses yeux la magie de leurs teintes d'or ; mais il préférait sa bibliothèque du Palais-Royal, où, par les hautes fenêtres, lui arrivaient les rumeurs de ce Paris qu'il aura tant aimé.

C'est là qu'il évoquait la course rapide de ces huit dernières années, où, par moment, il fit si bon vivre. Et il était heureux d'avoir à la fois contenté son cœur plein d'atavisme, et son esprit novateur, audacieux. Il avait donné la paix à la France, la paix à l'Europe ; il méritait le beau nom de pacifique, n'ayant pas écrit, pendant la Régence, une seule ligne qui « n'eût pour but le repos du monde ». Il avait réalisé l'union de la France et de l'Espagne et corrigé les traités d'Utrecht ainsi que l'aurait fait Louis XIV ; le « système Law » avait assez enrichi l'État pour lui permettre d'être le médiateur entre les puissances.

Quand il était las de penser « la tête dans ses mains », selon son habitude, il prenait sur les rayons un livre préféré, à ses armes : *de France au lambel à trois pendants d'argent*. On a dit la protection qu'il accorda aux artistes, et avec quelle ardeur, malheureuse pour sa renommée, il s'adonna aux sciences ; mais un préjugé, encore tout féodal, interdisait les lettres aux grands seigneurs. Cependant, qui pourrait disputer « à Philippe d'Orléans d'avoir

été le premier Mécène de son temps... avec la magnificence d'un roi, le discernement d'un connaisseur, la noble familiarité d'un ami ? Souvent, il donna plus en un jour que Louis XIV en une année » ; et les dons d'un prince aussi éclairé avaient les charmes de la gloire. Il avait logé, au Palais-Royal et au Luxembourg, Fontenelle, Vertot, Longepierre, Mairan, Monganet, Girard, et il alla chercher, parmi ses ennemis, le génie naissant de Voltaire. « Il honora d'un nom plus convenable l'Académie des Inscriptions et Médailles, fonda les deux universités de Dijon et de Pau et dota l'instruction publique dans celle de Paris. La bibliothèque du Roi n'avait été jusqu'alors qu'un meuble du trône et un faste stérile... La bibliothèque s'ouvrit par son ordre ; le Régent ne se contenta pas de confier à des savants distingués le service de cet établissement ; il voulut encore qu'une colonie de gens de lettres y fût attachée par des pensions « comme dans une sorte de « prytanée », manière aussi utile que délicate de payer le zèle et de faciliter les grands travaux. » Le gouvernement même se ressentit de la puissance des lettres ; quand on lit les dépêches de la Régence, on est frappé par la pureté, l'élégance, et comme on a dit, l'urbanité athénienne avec lesquelles sont traitées les affaires.

La Palatine remerciait le ciel que Philippe n'eût plus de maîtresse, car la duchesse de Fallari, qu'on lui a prêtée, n'était que son amie. Saint-Simon s'y trompait lui-même ; il est vrai que, dans son dépit de voir le cardinal Dubois premier ministre, il

n'approchait plus, ne s'occupait plus de S. A. R. Le prince cependant quittait le moins possible la duchesse, sa femme, sinon pour de rares soirées au Palais-Royal, où il se plaisait encore dans le bruit vain et joli des paroles et du rire des femmes. Mais, nous dit-on de toute part, le « purifiant remords le poursuivait sans cesse » ; et il est possible que, durant ces mois, où il se vit peu à peu mourir, il ait eu recours à un de « ces capucins », un « de ces prêtres », de qui il fut parlé.

Mais qui dira le secret de ce cœur insaisissable ? Subit-il la contagion des conversions nombreuses, en ce temps où les hérédités luttèrent contre l'entraînement ? Que de scandales autour du Régent s'achevant en repentir, que d'orageuses amours, en sacrifices ! On voyait des ambitieux comme Tessé, Pontchartrain, Pelletier, interrompre leur carrière pour s'adonner à la religion ; Canillac, l'ami intime, faisait de même ; le duc de Noailles, dans son exil, se jetait dans la dévotion. La retraite de Brancas, le plus spirituel des « roués », ébranla surtout Philippe ; un couvent de Normandie allait garder le marquis sans retour. S. A. R. le rappela par quelques mots pressants ; sa réponse fit « pleurer et sourire », tant il y avait mêlé « l'onction d'un cœur purifié et les boutades de son génie original ».

S'il y eut appel divin, troubla-t-il seulement, sans prescrire ? Car le prince fut troublé ; son « extrême malaise » est dit par Saint-Simon. La Palatine ne doutait pas de la conversion de son fils ; c'était dans ses lettres à sa sœur, la raugrave, « le chant de Siméon ». Et le voici plus près de Dieu encore

par la souffrance ; Madame allait mourir. Deux jours, deux nuits, il veilla l'agonisante, ses mains tenant les siennes, écoutant les paroles du ciel qu'elle versait sur sa douleur. Le 8 décembre 1722, elle cessait de vivre, et Philippe en resta meurtri.

Le 16 février 1722, le Roi entra dans sa quatorzième année ; il était majeur. Ce même jour, renseigne d'Antin, le duc d'Orléans fut au lever du Roi. « Il n'y avait que M. le Duc, M. le duc de Tresmes et moi. Il dit à S. M. qu'il venait lui remettre le soin de l'État qu'il avait bien voulu lui confier ; qu'il avait le bonheur de le lui rendre tranquille en dehors et en dedans ; qu'il avait fait de son mieux, et continuerait toute sa vie ses services, avec le même zèle et la même affection ; et qu'il était présentement le maître absolu. »

Ainsi s'ouvrit le règne, et rien ne parut changé, sinon que les ennemis du cardinal Dubois, à la tête de qui était le duc de Chartres, s'ameutèrent chaque jour davantage contre le premier ministre. Celui-ci leur tenait tête, sans arrêter un travail forcené, auquel on savait bien qu'il ne résisterait pas.

Bientôt on parla de la succession du cardinal. La maladie dont il souffrait ne lui laissait de répit que pour travailler encore. Enfin vint le moment où Chirac et La Peyronie proposèrent une opération. Mais, menaces ou prières, rien ne pouvait le décider à se mettre entre les mains des chirurgiens. L'un d'eux ayant imaginé d'écrire au duc d'Orléans, alors à Meudon avec la Cour, quelques heures après, le prince arrivait. Il fut attendri jusqu'aux larmes de

voir son vieux précepteur dans ce triste état. « Il reprocha aux médecins et aux chirurgiens l'extrémité où il le voyait. » La Peyronie lui répondit « qu'ils s'étaient exposés aux plus durs traitements de sa part pour lui avoir fait connaître le danger où il était ». « N'y a-t-il plus de ressource ? » demande le duc d'Orléans. « Nous ne connaissons que l'opération », dit le chirurgien ; « encore ne répondons-nous de rien. » Philippe rentra dans la chambre du malade et l'y détermina par de douces paroles. Quatre aides s'emparèrent du patient, qui « criait et jurait », et l'opération fut faite en quelques minutes.

Dans la pièce à côté, S. A. R. « ne pouvait tenir en place » ; enfin, on vint lui dire que tout était pour le mieux ; il se précipita pour en féliciter son vieux maître, et l'embrasser, lorsque, se ravisant, « il dit tout haut qu'il craignait que sa présence ne lui donnât de l'émotion ; qu'il aimait mieux ne pas le voir ; mais qu'on lui dît bien qu'il n'était reparti qu'après s'être informé du succès de l'opération. Il laissa des courriers pour lui en venir dire des nouvelles d'heure en heure. »

Un orage ayant éclaté, La Peyronie en fut consterné. « Mon père, dit-il au récollet qui avait confessé le cardinal, il a plus besoin de vos prières que de nos remèdes. » Le lendemain, dans d'atroces douleurs, mourait Guillaume Dubois, « cardinal-prêtre, archevêque de Cambrai, prince de l'Empire, comte de Cambrésis, abbé de Saint-Just, de Nogent-sous-Coucy, de Bourgueil, d'Airvault, et autres lieux, principal et premier ministre d'Etat, l'un des quarante de l'Académie française, honoraire de l'Aca-

démie royale des sciences et de celle des Inscriptions et Belles-lettres, ci-devant précepteur de M. le duc de Chartres. »

Quand l'exprès annonçant la fin du cardinal-ministre arriva de Versailles à Meudon, le duc d'Orléans eut une longue faiblesse ; puis, passant chez le Roi : « Sire, lui dit-il, le cardinal est mort. — J'en suis fâché », répondit Louis XV avec tristesse. « Sire, reprit S. A. R., je ne vois personne qui soit plus en état que moi pour rendre service à S. M. en qualité de premier ministre ; et sans faire attention à mon rang et à ma dignité de prince de votre sang, je prêterai demain le serment de fidélité à V. M. »

Ce n'est pas, on le pense bien, par besoin d'autorité que le prince reprenait les rênes du gouvernement, mais, comme il le disait à Louis XV, parce qu'il était le seul à pouvoir terminer l'ouvrage de Dubois, et à reprendre les affaires négligées par la santé du cardinal-ministre. Les finances l'occupèrent surtout, et ce congrès, sans cesse ajourné, de Cambrai. Philippe savait ses jours comptés, aussi « il travailla à force ». Tous les soirs, vers cinq heures, il portait le portefeuille chez le Roi ; c'était son meilleur moment ; de plus en plus, « il se prenait d'un grand amour » pour l'enfant royal.

Le jour, qui devait être le dernier de Philippe d'Orléans, se leva à Versailles sous un ciel brumeux. Depuis le matin, il se plaignait de douleurs constantes, et sa parole semblait lasse comme sa pensée. Un peu plus tard, il parut se ranimer ; comme à

l'ordinaire, il prit son chocolat en public, chez M^{me} d'Orléans, et ceux qui l'entouraient purent, une fois encore, s'émerveiller de sa causerie sans pareille.

L'heure de travailler avec le Roi étant venue, il se rendit dans son arrière-cabinet, au rez-de-chaussée, donnant sur le parterre d'eau, et la duchesse de Fallari, qui l'attendait, vint l'y rejoindre. Il était assis devant un grand feu regardant, rêveur, la flamme. Sans autre préambule, il demanda à la jeune femme si elle croyait en Dieu, et qu'il y eût « un enfer, et un paradis après cette vie. — Oui, mon prince, je le crois certainement », répondit-elle. « Vous êtes donc bien malheureuse, reprit-il, de mener la vie que vous menez. » Le valet de chambre lui ayant versé quelques gouttes de « cinnamome », il se renversa dans son fauteuil, très pâle ; « Mais, dit-il, dans un souffle, je dois aller chez le Roi ». Ce nom chéri l'aida peut-être à traverser le funèbre passage ; ce fut le dernier qu'il prononça.

Nous sommes au 2 décembre 1723 ; un grand prince français vient de mourir.

BIBLIOGRAPHIE

- Journal du marquis de Dangeau.*
Œuvres de Fénelon.
Lettres de M^{me} de Sévigné.
Mémoires du duc de Saint-Simon.
Correspondance de Madame, duchesse d'Orléans.
Mélanges publiés par la Société des bibliophiles français (*Mémoires du duc d'Antin; Correspondance de Louis XIV et du duc d'Orléans*).
ANTHOINE. *La mort de Louis XIV.*
Mémoires et journal inédit du marquis d'Argenson.
Mémoires du maréchal de Villars.
Mémoires du président Hénault.
Mémoires de M^{me} de Staal-Delaunay.
Lettres de M^{me} du Deffand.
Mémoires de La Fare.
Mémoires de Torcy.
Journal de J. Buvat.
Journal et mémoires de M. Marais.
Journal de l'avocat Barbier.
Gazette d'Amsterdam.
Gazette de France.
VOLTAIRE. *Précis du règne de Louis XV; Histoire de Charles XII.*
LAFITEAU. *Histoire de la Constitution Unigenitus.*
DUCLOS. *Mémoires secrets.*
P.-E. LÉMONTEY. *Histoire de la Régence et de la minorité de Louis XV.*
CH. AUBERTIN. *L'esprit public au XVIII^e siècle.*

A. BAUDRILLART. *Philippe V et la Cour de France.*

Comte DE SEILHAC. *L'abbé Dubois d'après les manuscrits de l'abbé d'Espagnac.*

L. WIESENER. *Le Régent, l'abbé Dubois et les Anglais.*

E. BOURGEOIS. *Le secret du Régent et la politique de l'abbé Dubois.*

F. FUNCK-BRENTANO. *La Régence.*

Dom H. LECLERCQ. *Histoire de la Régence.*

P. DE NOLHAC. *Versailles au XVIII^e siècle.*

V. CHAMPIER et G. ROGER-SANDOZ. *Le Palais-Royal.*

C. STRYIENSKI. *La Galerie du Régent.*

TABLE DES GRAVURES

	Pages.
I. Portrait de Philippe d'Orléans jeune, d'après un tableau de l'époque.	<i>front.</i>
II. Elisabeth-Charlotte d'Orléans, princesse Palatine, d'après un tableau de H. Ri- gaud.	8
III. Monsieur, frère du Roi, d'après un tableau de Mignard.	16
IV. La duchesse d'Orléans, M ^{lle} de Blois, d'après un tableau de l'école de Lar- gillière.	32
V. Le cardinal Dubois, d'après un tableau de H. Rigaud.	48
VI. Philippe V, roi d'Espagne, par J. Ranc. .	56
VII. Vue du Palais Royal du côté du jardin, d'après une estampe de J. Rigaud. .	72
VIII. La Vierge d'Orléans, d'après le tableau de Raphaël.	80
IX. Gravures de B. Audran, exécutées d'après les peintures du Régent pour l'illus- tration de Daphnis et Chloé.	88
X. La duchesse de Berry, d'après un tableau de l'Ecole de Mignard.	104
XI. La duchesse de Modène, d'après un ta- bleau de Gobert.	120
XII. Philippe d'Orléans, régent, miniature de Ch. Boit.	136
XIII. Un Conseil de Régence, d'après un tableau de l'époque.	152

XIV. Le Régent et Madame de Parabère, d'après un tableau de Santerre.	168
XV. Vue d'une des ailes du château de Saint- Cloud.	184
XVI. Louis XV et l'Infante d'Espagne, d'après un tableau de Belle.	200
XVII. Le Régent, d'après un tableau de Rigaud.	216
XVIII. Buste du Régent par Lemoine.. . . .	232

TABLE DES CHAPITRES .

	Pages.
I. LES PREMIÈRES ANNÉES.	1
II. MARIAGE PRINCIER.	18
III. LA MORT DE MONSIEUR.	37
IV. L'AVENTURE ESPAGNOLE.	56
V. PHILIPPE D'ORLÉANS ET LES ARTS.	76
VI. LA FAMILLE DE SON ALTESSE ROYALE.	92
VII. VERS LA RÉGENCE.	114
VIII. LE RÉGENT.	141
IX. LES PLAISIRS.	158
X. LES ALLIANCES.	175
XI. INFANTES ET PRINCESSES.	199
XII. LES DERNIERS JOURS.	224
BIBLIOGRAPHIE.	250

DANS LA MÊME COLLECTION :

JACQUES BAINVILLE : *Histoire de France*. — *Louis II de Bavière*. — SAINT-SIMON : *Mémoires*. — FRANTZ FUNCK-BRENTANO : *Marie-Antoinette et l'Énigme du Collier*. — JOSEPH TURQUAN : *La générale Bonaparte*. — *L'impératrice Joséphine*. — *Les sœurs de Napoléon*. — *La reine Hortense*. — SAINTE-BEUVE : *Quelques figures de l'Histoire*. — *Quelques portraits féminins*. — GASTON JOLLIVET : *Souvenirs de la vie de plaisir sous le Second Empire*. — *Souvenirs d'un Parisien*. — FRÉDÉRIC LOLIÉE : *Les femmes du Second Empire*. — Lieutenant-colonel ROUSSET : *Scènes et épisodes de guerre (1870-1871)*. — PIERRE GAUTHIEZ : *Dante, sa vie, son œuvre*.

PB-21695
1

